

**L'Exécuteur
[155] – Big
Bang à Détroit**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



BIG BANG À DETROIT

par Don Pendleton

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

BIG BANG À DETROIT



CHAPITRE PREMIER

Mack Bolan avait prévu d'investir la propriété en douceur et de surprendre ses occupants. Mais rien ne se déroula comme il l'avait envisagé.

Il avait repéré les lieux durant l'après-midi, dénombré les occupants de la belle maison bâtie sur trois niveaux et noté les allées et venues.

L'endroit était situé près de Charlotte, une vingtaine de kilomètres au sud-est de Grand Rapids dans l'État du Michigan. L'homme dont il avait suivi la trace depuis New York s'y trouvait actuellement, accompagné de trois gardes du corps et de deux domestiques.

L'intention initiale de l'Exécuteur était de s'assurer physiquement du maître des lieux et de recueillir des renseignements qui devaient lui permettre de remonter jusqu'à une grosse tête mafieuse qui orchestrait un trafic d'armes aux ramifications internationales.

Mais voilà que les événements bouleversaient son programme. La foudre s'abattait sur les lieux avec une violence aussi imprévue que soudaine. Quelques secondes plus tôt, une Pontiac noire avait franchi à grande vitesse la grille du parc, fonçant rageusement sur la maison, un pistolet-mitrailleur dépassant par une portière.

Au volant d'une Toyota Supra 3000 bleue capable d'accélération foudroyantes, Bolan ne chercha pas à comprendre la raison de cette soudaine intervention, mais son instinct lui dit qu'il devait réagir sans délai. Mâchoires soudées, il lança le petit bolide dans le sillage de la Pontiac qui freinait en dérapant sur le gravier de l'allée. La suite de l'opération s'accomplit à une vitesse hallucinante. Alors qu'un homme armé d'un fusil à pompe sortait vivement de la maison, une rafale de P.M. tirée depuis la limousine sombre lui arracha un sale rictus et le repoussa violemment en arrière comme un pantin désarticulé.

Dans le même temps, deux occupants avaient jailli de l'arrière de la Pontiac, courant vers une aile de la maison. Le passager avant sautait lui aussi sur la pelouse, une arme de gros calibre au poing tandis qu'un quatrième type s'éjectait de l'arrière, armé d'un riot-gun.

À travers le pare-brise de la Supra, Bolan vit l'arme du type décrire un arc de cercle dans sa direction. Il vit distinctement le faciès hargneux de l'homme, derrière le fusil anti-émeute, et sut que le coup allait partir dans la prochaine seconde. Il crocheta sèchement, ses

pneus éjectant une volée de gravillons, évita la grosse décharge de chevrotines, et repiqua au front. L'autre réarmait son riot-gun d'un geste saccadé mais, déjà, le bolide bleu était sur lui. La calandre inclinée le ramassa à la manière d'une pelle, lui fauchant d'abord les jambes pour ensuite lui frapper le ventre et le projeter en oblique par-dessus le toit. L'une de ses mains frappa durement une vitre latérale tandis que le fusil décrivait une courbe tournoyante avant de retomber dans l'herbe.

Les trois autres tueurs étaient maintenant hors du champ visuel de l'Exécuteur. Seul le conducteur de la Pontiac pilotait vivement son véhicule vers l'abri d'un massif d'arbustes.

La réaction de Bolan fut purement instinctive. Accélérant pour contourner la maison, il stoppa ensuite brusquement le long de la façade arrière et grimpa d'un bond sur le toit de la Supra. Puis, agrippant le rebord d'une fenêtre à l'étage, il fit un rétablissement et enfonça un battant vitré d'un coup d'épaule. Au bruit de verre pulvérisé succéda une longue rafale tirée de l'autre côté de la bâtisse, puis il y eut divers coups de feu à cadence rapide. Le combat se poursuivait à l'avant, monopolisant les forces dans cette zone et dégageant l'arrière.

L'Exécuteur se laissa tomber dans un vaste bureau et dégagea de son holster de hanche l'énorme AutoMag .44 dont il manœuvra la culasse. Ouvrant la porte de la pièce, il déboucha dans un couloir sombre, fit quelques pas qui l'amènèrent sur une mezzanine surplombant un très grand salon. D'un coup d'œil, il engloba la scène. En bas, deux types occupaient des positions de défense de chaque côté d'une baie panoramique à demi ouverte, armés d'un revolver et d'un fusil à pompe. Ils tiraillaient sporadiquement en direction du parc. Un domestique habillé d'un gilet rayé et d'un pantalon noir se tenait contre une statue en stuc représentant Apollon, très raide mais les yeux hagards. À quelques mètres de lui, une jeune femme – sans doute une domestique — s'était recroquevillée derrière un fauteuil et serrait son poing contre sa bouche.

Bolan se pencha brièvement par-dessus la balustrade, apercevant tout de suite le maître des lieux. Howard Logan se tenait dans une curieuse position. À genoux derrière une banquette de cuir, il avait abaissé le haut de son pantalon et se tâtait les fesses. Un pan de sa chemise était maculé de sang, résultat évident d'un ricochet de balle ou de l'impact d'une chevrotine. De l'autre main, il tenait un automatique chromé, un petit calibre .32, une arme dérisoire comparée aux grosses pièces qui continuaient de tonner à l'extérieur.

Brusquement, un tir de couverture crépita sans discontinuer, provoquant l'éclatement d'un pan latéral de la baie. De gros morceaux

de verre tombèrent sur les gardes du corps de Logan, les obligeant à battre en retraite. L'un d'eux émit un hurlement strident et lâcha son revolver pour crisper ses mains sur son visage largement entaillé par un morceau de vitrage. Une nouvelle rafale le cueillit en pleine poitrine, provoquant le pivotement de son corps qui s'abattit lourdement sur un guéridon. Par l'ouverture déchiquetée, Bolan aperçut l'un des agresseurs en train de monter à l'assaut, protégé par le tir de barrage, un P.M. crépitant à sa hanche. Il y eut ensuite une grosse déflagration qui propulsa des gravats dans la salle, suivie d'une piquante odeur de cordite. Ils attaquaient à la grenade. C'était une mission d'anéantissement et les auteurs n'étaient pas des débutants. Ils avaient joué la surprise et poursuivaient à fond leur avantage.

Une silhouette trapue sortit subitement du nuage de poussière, balayant l'espace alentour avec un pistolet-mitrailleur. Depuis sa position en hauteur, Bolan braqua son AutoMag, visa en une fraction de seconde et fit feu sur l'assaillant, le rejetant par-delà l'orifice béant qu'il venait, de franchir, la poitrine ouverte par l'énorme ogive blindée. Presque aussitôt, une seconde silhouette déboucha de la baie éclatée, roula au sol pour se redresser sur un genou et arroser le dernier garde. Celui-ci essayait maladroitement de faire face à la nouvelle situation. Il lâcha un coup de feu et s'effondra, le torse criblé de petits trous sanguinolents. La femme de ménage poussa un cri strident tandis que le maître d'hôtel s'enfuyait vers le fond du salon. Logan risqua un regard atterré par-dessus le dossier de la banquette.

— Planquez-vous ! gronda Bolan en alignant le buteur qui cherchait une nouvelle cible.

Les yeux de l'assaillant se braquèrent dans sa direction, ainsi que le canon du P.M. Bolan tira une fraction de seconde avant lui, lui arrachant la moitié de la mâchoire dont les débris giclèrent à travers la pièce. Dans un ultime réflexe nerveux, une rafale partit du P.M. et laboura le mur à peu de distance du guerrier. Celui-ci eut ensuite juste le temps d'apercevoir un objet noir lancé depuis l'extérieur, à travers la baie éventrée, et qui atterrit lourdement sur la moquette. Logan s'était à moitié relevé, visiblement en proie à une trouille viscérale qui le tétanisait.

D'une détente, Bolan se jeta au sol, le plus près possible du mur et les bras en protection sur la tête. L'explosion de la grenade secoua la maison dans une monstrueuse onde de choc. Aussitôt, un brouillard intense envahit l'espace clos, ôtant toute impression de relief et de réalité.

Les oreilles douloureuses, Bolan se redressa sur les coudes. Une partie de la balustrade avait été arrachée et pendait dans le vide. Rampant jusque-là, il se suspendit par les mains et se laissa tomber

dans le salon. Puis il progressa très vite vers une extrémité de la baie, s'y accroupit et attendit. À quelques mètres de lui, une femme geignait doucement. C'était la seule manifestation de vie perceptible. Il patienta une dizaine de secondes, contrôlant les battements de son cœur. Enfin, une forme mouvante se découpa dans la grisaille succédant à l'explosion. Le dernier tueur venait vérifier son œuvre, s'approchant lentement et prudemment. Quelques pas encore. L'AutoMag aboya en se cabrant, crachant une balle brûlante sur la silhouette qui se cassa dans un cri rauque. Bolan lui expédia une seconde ogive qui lui fit éclater le crâne, bondit ensuite à l'extérieur en entendant un bruit de moteur poussé à fond. La Pontiac passa en trombe devant lui. Couché sur son volant, le chauffeur faisait donner tout ce qu'il pouvait à sa caisse et l'on n'apercevait que le haut de sa tête.

Froidement, Bolan aligna le .44 automatique et vida le reste de son chargeur à l'avant de l'habitacle. Le lourd véhicule eut un hoquet, ralentit en décrivant une trajectoire sinueuse sur le gravier de l'allée puis roula sur la pelouse avant de percuter un arbre. Enfin, la tête ensanglantée du chauffeur bascula sur le montant de portière hérissé de débris de vitres.

L'Exécuteur engagea un chargeur neuf dans son arme avant de retourner dans la maison. La poussière de l'explosion s'appesantissait mollement sur les meubles éventrés et la moquette noircie par les explosions. Des corps gisaient, éparpillés dans des positions invraisemblables. La femme qu'il avait entendue gémir vivait encore, une blessure superficielle à la tête et des échardes de bois piquées dans une cuisse. Elle s'en sortirait. Le maître d'hôtel avait cessé de vivre, touché de plein fouet par la déflagration de la grenade. Une vraie boucherie.

Dégoûté, Bolan se détourna du macabre spectacle et s'approcha de Logan qui demeurait recroquevillé derrière sa banquette. Le politicard respirait encore faiblement, les narines pincées et le visage constellé d'éclats de verre et de bois. Des deux mains, il comprimait son ventre d'où s'échappait un magma horrible de viscères déchiquetées, de sang et d'humeurs. Le guerrier se pencha sur le mourant et lui posa la main sur l'épaule pour le redresser légèrement. Logan émit un râle. Un regard poisseux filtra à travers ses paupières entrouvertes.

— Vous allez vous en sortir, lui dit Bolan.

C'était faux, bien sûr. Au premier coup d'œil, il avait compris que Logan n'avait plus que quelques instants à vivre. Mais il voulait donner un peu d'espoir à la crapule qui agonisait en face de lui, histoire de lui arracher quelques réponses vitales.

CHAPITRE II

Le regard de Logan était vitreux. Un râle fusa de ses lèvres ensanglantées.

— Je vous écoute, lui dit Bolan. Allez-y.

Des mots pitoyables tombèrent de la bouche du mourant :

— Je... Je vais mourir. Je sais... Ces salauds... Des hommes de Ruby... Pourquoi... pourquoi ont-ils...

Bolan se doutait bien de la raison qui avait motivé le carnage. Logan devait être grillé aux yeux de ses complices et représentait sans doute un immense danger pour l'Organisation.

— Quel est le second contact ? questionna-t-il.

— Le... contact ?... balbutia le politicien véreux.

— Qui peut vous remplacer ? J'arrive de New York pour établir une liaison d'urgence.

— Ah, oui... Je...

Howard Logan fit un petit rire douloureux.

— Je m'en fous, maintenant... Tous des fumiers...

— Je suis de votre côté, Howie. Faites un effort.

— Comment savez-vous qu'on... m'appelle Howie ?

L'Exécuteur avait eu le renseignement en posant des écoutes dans la maison d'un chef mafioso à Washington.

— Vous avez des amis au sommet, Howie.

— Des ennemis... aussi. Ces salauds...

— Ces salauds ne travaillaient pas pour nous. Je les ai liquidés.

— Vous croyez vraiment... que je... vais m'en sortir ?

— J'en suis certain.

Bolan n'éprouvait aucun sentiment de culpabilité à travestir la vérité en présence d'un pourri comme Howard Logan. Il était renseigné sur l'homme, connaissait son passé, la façon dont il avait ruiné des milliers de personnes, provoqué le suicide d'autres et, plus récemment, dont il s'était rendu coupable d'assassinats par l'intermédiaire d'hommes de main. Parmi les bêtes nuisibles, celui-là s'inscrivait dans l'espèce la plus lâche et la plus redoutable.

— Qui... Qui êtes-vous ?

— Oméga.

— Ah... J'ai... entendu parler d'Omega. Alors... c'est vous... l'Omega, hein ? J'ai déjà rencontré Alpha...

— Oui, grinça l'Exécuteur. Parlez-moi de votre contact à Détroit, Howie.

— Bon Dieu, j'ai mal au ventre.

— Ça va passer, dit Bolan sans le moindre humour.

— J crois pas... Écoutez... Faut... aller chercher Jenny.

— Qui est Jenny ?

La bouche du gros politicard se déforma dans un rictus de souffrance. Une bulle rougeâtre se gonfla et creva sur ses lèvres.

— Qui est Jenny ? insista Bolan.

— Ma fille. Sortez-la de chez ces connards. Écou... tez... C'est dans Highland Park, à... à Détroit. Rising Sun. Ils sont... dans l'annuaire. Vous comprenez ?

— O.K., dit Bolan.

— Faites ça... Elle est pas dans le coup, mais ils vont essayer de lui mettre la main dessus pour la faire parler... Lui racontez rien.

— D'accord. Maintenant, parlez-moi du contact.

Bolan regarda sa montre. Cela faisait déjà deux minutes que le dernier coup de feu avait retenti. Il ne pouvait s'éterniser dans les lieux.

— Le contact ! répéta-t-il.

Les paupières de Logan étaient restées entrouvertes mais aucun souffle ne sortait plus de ses lèvres. La mort venait de s'en emparer. Bolan se redressa. Il pivota une dernière fois sur lui-même pour observer le salon saccagé et les cadavres qui jonchaient le sol. Déjà, dans le lointain, plusieurs sirènes de police retentissaient lugubrement. Haussant les épaules, il s'éloigna, alla s'installer au volant de la Supra et lança le moteur.

Quittant la propriété, il retrouva une allée sinueuse qui l'amena jusqu'à une petite route départementale sur laquelle il accéléra. La nuit commençait à s'appesantir sur le Michigan, renforcée par un plafond nuageux se traînant à basse altitude. Il faisait froid, la température était voisine de zéro degré. Il brancha la climatisation et prit la direction de Détroit tout en réfléchissant.

Logan avait fait allusion à Alpha. D'après ce que Bolan savait de la nouvelle structure mafieuse, les Alpha constituaient les agents recruteurs, ceux qui étaient chargés à haut niveau de découvrir des

personnalités de tous bords et de les convaincre de coopérer avec l'Organisation. Les Oméga, eux, avaient pour rôle la liquidation de ceux que l'on ne parvenait plus à manipuler sans danger ou qui représentaient un risque de délation.

L'Alpha et l'Omega. Le commencement et la fin.

Manifestement, Howard Logan avait été liquidé par ses pairs. Probablement était-il soupçonné de trahison ou de double jeu. Mais il existait une seconde hypothèse : Bolan avait peut-être amené dans son sillage des agents ennemis, malgré toutes les précautions qu'il avait prises pour se rendre à Détroit. Si c'était le cas, les cannibales avaient trouvé plus facile d'éliminer Logan qu'ils savaient facilement trouver, plutôt que de tenter d'intercepter Bolan.

Ceux qui avaient accompli le coup de main étaient à n'en pas douter des tueurs professionnels, peut-être même d'anciens soldats entraînés pour ce genre d'opération. D'après ce que l'Exécuteur avait pu observer, c'était très probable. Ils avaient misé à fond sur l'effet de surprise, sans chercher les fioritures, une attaque frontale meurtrière ayant toutes les chances de réussir. Et ils avaient réussi, coupant ainsi la filière que le guerrier s'efforçait de remonter.

Cela signifiait qu'il était peut-être déjà dans le collimateur de l'adversaire, ou en tout cas détecté. Son seul atout relevait de sa mobilité. Il lui faudrait donc jouer la partie avec toute la vitesse dont il était capable, surprendre l'ennemi là où celui-ci ne s'y attendrait pas, désorganiser ses structures et l'affoler, puis rompre le combat en créant des diversions pour attaquer de nouveau le plus rapidement possible.

Le blitzkrieg, la guerre-éclair. La seule tactique qui lui autorisât l'espoir de la réussite. L'Exécuteur était là dans son élément, bien plus à l'aise que lorsque, cédant à l'insistance de son ami, Hal Brognola, numéro un du Justice Department, il jouait les agents « officieux », sous une fausse identité, comme il venait de le faire, sous le nom de Mike Belasko, observateur du gouvernement, dans une affaire vraiment pourrie à la Jamaïque.

Ici, il l'avait dit à Hal, il jouerait à sa manière. Bolan ne prétendait pas à lui tout seul vaincre un ennemi puissamment organisé et bénéficiant d'innombrables complicités dans les hautes sphères internationales de la politique, les divers corps militaires et certains services de police. Depuis qu'il avait entamé sa croisade sanglante contre la mafia, il avait pourtant désorganisé le Syndicat du Crime au point que celui-ci avait été obligé de se retrancher sur diverses positions reculées pour camoufler ses agissements et tenter de se restructurer. Les coups nombreux qu'il avait portés aux cannibales avaient été suffisamment efficaces pour les convaincre qu'ils ne

pourraient pas dévorer aussi facilement la société qu'ils avaient envahie.

Mais cette fois encore, Bolan allait devoir évoluer sur le fil du rasoir. Déjà, à Washington, il avait découvert un complot visant à la prise de pouvoir global de l'Occident par la nouvelle génération mafieuse, avec la complicité de personnages très haut placés dans le domaine de la politique et de l'armée. Le complot avait été monté de façon magistrale par des experts, des génies du vice, de l'arnaque internationale et de l'intoxication. Il s'en était fallu de très peu que le coup infernal réussisse et débouche sur un nouveau conflit, causant des centaines de milliers, voire des millions de morts.

Tout avait débuté par la création au Pentagone d'un département spécialisé dans la fabrication de scénarios militaires. Ce n'était pas une innovation, il y avait déjà plusieurs services qui traitaient ce type de recherche dans le plus grand secret, en vue de parer une éventuelle agression du territoire américain. Mais le tout nouveau département avait une vocation différente. Il ne s'agissait plus d'étudier des moyens de défense contre une hypothétique attaque, mais d'envisager l'intervention dans un conflit en territoire étranger.

Plusieurs équipes avaient été formées secrètement pour travailler sur l'étude et l'analyse d'hypothèses de guerre. L'idée de base était qu'une guerre réduite et provoquée pouvait constituer une sorte de vaccin contre un conflit total.

L'hypothèse avait d'ailleurs déjà été testée lors de la guerre du Golfe, par ceux-là même qui prétendaient maintenant généraliser le concept à d'autres pays ; des opérations réduites susceptibles également de donner un avant-goût de terreur.

C'était bien sûr une idéologie démentielle, la mise en pratique d'un tel concept pouvant déclencher un conflit généralisé avec les pires conséquences. De hautes personnalités, pourtant, s'accrochaient à cette idée folle, des chefs d'état-major, des politiciens, pour qui la vie humaine ne représentait que des chiffres, des statistiques démographiques et des calculs d'influence.

Pour Bolan, le projet relevait de l'assassinat collectif prémédité et devait être combattu avec la même efficacité que s'il s'était agi de la criminalité classique. D'autant plus que le Crime Organisé s'était emparé de l'idée maîtresse ainsi que des ressorts puissants mis en place.

Récemment, l'Exécuteur s'était rendu à Washington à la demande de Harold Brognola, avec lequel il avait eu un entretien ultraconfidentiel. D'après les informations fournies, plusieurs responsables politiques et des officiers d'état-major étaient en relation avec de grosses légumes du Crime Organisé ainsi que des membres de

la mafia russe. Il était également question de revente de matériel tactique et stratégique en provenance d'anciens pays soviétiques ; de l'armement lourd destiné à être neutralisé et détourné sans aucune difficulté pour être revendu par la toute-puissante *Cosa Nostra*. La mafia juive, elle aussi, était dans le coup.

Il ne faisait nul doute pour l'Exécuteur que cette association multiple augurait le plus grand péril que l'humanité ait jamais connu. Qu'importaient les moyens et les implications : corruption, chantage, assassinats en série, escroquerie, et bien d'autres méfaits devant lesquels la police était impuissante.

Howard Logan avait été l'une des composantes de l'organisation nouvellement montée par la *Cosa Nostra*. En son temps, il avait été un brillant politicien ainsi qu'un avocat de renom. Il s'était finalement laissé acheter corps et âme par la mafia, alléché par sa soif inextinguible de pouvoir et facile à faire chanter à cause de son penchant pour la pédophilie.

Pour Bolan, son élimination constituait une rupture de données plus que contrariante. Il s'était rendu dans l'État du Michigan pour obliger Logan à se mettre à table et repartait sans le moindre renseignement véritablement précis.

Que lui restait-il, en fait, pour renouer la piste coupée ? Quelques noms entendus à travers un système d'écoute, à Washington ; ceux de comparses, d'individus de moindre importance qu'il allait devoir chercher en y consacrant beaucoup de temps. Et le temps, Mack Bolan ne pouvait se permettre de le gaspiller, c'était pour lui une affaire de vie ou de mort. Sur quels éléments positifs allait-il pouvoir s'appuyer pour retrouver le fil d'Ariane capable de l'amener jusqu'aux immondes crapules qui tiraient les ficelles depuis le Michigan ?

Lors de ses écoutes auprès de la pègre de Washington, il avait plusieurs fois entendu prononcer deux mots qui pouvaient être lourds de signification : « Big Bang ». Cela avait-il un rapport direct avec le complot qui se tramait ?

Il eut un petit rire ironique tout en conduisant. L'univers, d'après certains physiciens, était né d'un fameux « big bang », une déflagration initiale qui aurait précipité les atomes de la matière dans toutes les directions, créant ainsi les milliards de galaxies constituant le cosmos. Cela faisait longtemps que la mafia cherchait à fabriquer son propre univers, un monde dément où la raison qui triomphe est celle du plus vicieux, du plus cruel.

Malgré la filière brisée, à mesure qu'il roulait vers Détroit, l'instinct du guerrier lui suggérait qu'il existait encore une piste possible. Il ne savait même pas à quoi ressemblait cette Jenny Logan, mais elle était peut-être le chaînon intermédiaire. Même si elle ne

faisait pas partie de l'énorme magouille.

Et, d'ailleurs, il n'avait que ça à se mettre sous la dent !

CHAPITRE III

— Ça fait une heure que j'attends ton coup de fil, dit Harold Brognola d'un ton inquiet. Qu'est-ce que tu foutais, bon Dieu ?

Bolan venait de l'appeler sur son portable.

— J'étais très occupé, Hal.

— Du côté de Grand Rapids, peut-être ?

— Les nouvelles vont vite, hein ?

— Depuis que les informations circulent par informatique, ça va très vite, en effet. J'ai devant les yeux un rapport de quatre lignes précisant que la propriété d'une personnalité politique de Charlotte a été attaquée à 17 h 15. D'après ce que je lis, on a dénombré neuf cadavres dont celui de la personnalité en question. Un seul rescapé : une femme légèrement blessée qui pourrait être une domestique. Ça correspond ?

— Ouais. Au moment où je m'apprêtais à voir ce type, il a reçu de la visite.

— Tu penses que ça a un rapport avec ton arrivée là-bas ?

— Possible. Mais je crois plutôt qu'il était dans le collimateur de l'Organisation. Je suis venu sur la pointe des pieds, Hal. Normalement, personne n'est au courant. Sauf s'il y a une fuite à ton niveau.

— Négatif. Je n'en ai parlé à personne, mais j'ai cru comprendre que Gadgets est au courant.

— Il t'a appelé ?

— Oui, voilà à peine cinq minutes. Lui aussi se faisait du mouron pour toi. Et il y en a un autre encore dans le même cas. D'après lui, Pol n'arrête pas de fulminer.

Bolan eut un petit rire. À Washington, après son blitz contre la nouvelle Organisation, il s'était assuré le concours des deux hommes pour placer des écoutes discrètes auprès de plusieurs personnages haut placés et soi-disant au-dessus de tout soupçon. C'est ainsi qu'il avait eu vent d'un prolongement de la grosse magouille à Détroit, la capitale de l'industrie automobile américaine.

Rosario « Politicien » Blancanales et Herman « Gadgets » Schwarz avaient fait partie de la Death Squad, l'équipe de la Mort qu'il avait

constituée au tout début de sa guerre de harcèlement contre la *Cosa Nostra*. Dix hommes qu'il avait connus au Viêtnam, des combattants de la jungle et aussi des amis fidèles et sûrs.

L'Exécuteur pensait qu'il n'aurait jamais dû entraîner ces hommes dans un combat qui n'était pas le leur. En Californie, huit d'entre eux avaient connu un destin tragique et il se sentait responsable de leur mort. De cette équipe, Schwarz et Blancanales étaient les seuls survivants.

Même si, depuis, ils avaient rejoint le Black Warriors Group, une équipe de choc aux ordres de Brognola, et, par lui, aux ordres du Président lui-même, ils avaient plusieurs fois assisté le guerrier, en *free lance*, dans des opérations dirigées contre la mafia. Mais il s'était toujours arrangé pour minimiser la part de leurs risques, les employant dans des missions de renseignement, de logistique et d'appui tactique.

Gadgets était un expert en maniement des explosifs et aussi un spécialiste en électronique. Il était capable de fabriquer avec un minimum de matériel des engins de guerre ultrasophistiqués et de les utiliser avec un maximum d'efficacité.

Blancanales était surnommé « Politicien » pour son génie de l'organisation. Il n'avait pas son pareil pour analyser une situation conflictuelle, faire la synthèse de ses différentes composantes et trouver les meilleures solutions stratégiques.

Durant leur collaboration épisodique, Bolan avait beaucoup appris au contact des deux hommes.

À présent, alors qu'il les croyait rentrés en Arizona où ils avaient pour couverture une petite société de contre-espionnage industriel, voilà que le super-flic de Washington lui annonçait qu'ils se tenaient une fois de plus dans la course et se faisaient du souci pour lui.

— S'ils rappellent, grogna-t-il, dis-leur que tout va bien de mon côté et qu'ils se tiennent tranquilles.

— Gadgets et Politicien sont déjà en route pour le Michigan, Striker. Désolé, je n'ai rien pu faire pour les convaincre de rester tranquilles.

Une petite veine tressaillit sur le front de Bolan.

— Tu aurais pu éviter de leur parler du Michigan.

Un petit ricanement passa dans l'appareil :

— Je n'y suis pour rien. Tu oublies que c'est eux qui ont monté tes écoutes chez ces grosses légumes pourries. Pol dit que tu pourras les joindre sur leur portable. Bon, à part ça, qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Logan liquidé, je me retrouve le bec dans l'eau. J'ai besoin d'un contact sur place, Hal. Quelqu'un qui soit au courant des magouilles souterraines à Détroit. Surtout pas un fédé. Tu vois quelqu'un qui pourrait correspondre à ce profil ?

— Peut-être, répliqua Brognola. Tu me laisses un peu de temps ?

— Deux heures. Je ne pourrai pas attendre plus.

— Ça ira.

— Autre chose : Que sais-tu de Rising Sun ?

— Le groupe musical ? rigola le N° 1 du Justice Department.

— Non. La secte.

— Ah ! Rien de bon. Ils piquent un max de pognon aux naïfs de toute sorte, achètent et revendent régulièrement de la came et font chanter pas mal de gens. L'ennui, c'est que personne n'a jamais confirmé une plainte contre eux. On est aussi à peu près sûrs qu'ils fabriquent en douce des pièces d'armement pour un arsenal, donc avec l'accord tacite du gouvernement. Une sous-traitance occulte.

— Ça ressemble à la secte Moon.

— Le principe est quasiment le même. Il y a au moins douze centres Rising Sun dans le pays.

— Dont un à Détroit.

— Exact. Le gourou là-bas se nomme... attends une seconde... Ouais, son nom est Goldman. Joss Goldman.

— Merci, Hal. À bientôt.

Tout de suite après avoir coupé la communication, il forma un numéro correspondant au portable de Rosario Blancanales. Il l'eut immédiatement en ligne.

— Striker, s'annonça-t-il. Quelle est la situation ?

Un bref ricanement arriva dans l'oreille de l'Exécuteur.

— Gadgets et moi, nous avons pensé que tu aurais besoin de nos services. Et puis nous avons appris quelque chose de particulièrement intéressant en finissant d'analyser le tout dernier enregistrement.

— Je t'écoute, grogna Bolan.

— Je préfère qu'on en parle de vive voix.

— Où êtes-vous ?

— On vient juste d'arriver à Détroit.

— Déjà ?

— Jack a accepté de nous prendre à bord de ton mastodonte.

Blancanales voulait parler de Jack Grimaldi, le pilote et ami de Mack Bolan, et du gros avion C-130 qui lui servait à transporter sa

caravane de guerre et son matériel offensif.

— Sauf avis contraire de ta part, on va descendre à l'hôtel Hilton de l'aéroport.

— O.K., répliqua Bolan. Ne bougez pas de là, je vous rappellerai.

Il coupa le contact avec une petite grimace de contrariété. Savoir ses deux amis à Détroit ne le réjouissait nullement. Pourtant il ne servirait à rien d'essayer de les convaincre de retourner en Arizona. Mais pour une guerre en solo, c'était raté !

Un sourire effleura ses lèvres. Le simple fait de leur venue à Détroit était quand même réconfortant. Une petite bouffée de chaleur monta en lui. En attendant une reprise de contact avec eux, il avait une visite à faire à Highland Park, dans le nord de la ville. Il n'en était plus qu'à une dizaine de kilomètres. La fille de Logan le pourri était-elle aussi innocente que celui-ci l'avait prétendu avant de mourir ? L'Exécuteur avait besoin d'une réponse rapide.

CHAPITRE IV

La secte Rising Sun possédait presque la même triste notoriété que celle de Moon. Les membres en étaient pour la plupart un ramassis de paumés, de pauvres hères en quête d'un bonheur édénique, et aussi de dingues de tous crins, savamment manipulés par des arnaqueurs de haut vol. Ces derniers plumaient sans vergogne leurs ouailles au nom d'un idéal cosmique qu'ils professaient sans interruption, même pendant le sommeil de leurs membres, de petits haut-parleurs répandant en sourdine musique « sacrée » et bonne parole dans les chambres et les dortoirs.

Cette association très spéciale occupait un bel hôtel particulier dans Oaklank Avenue, en bordure de Highland Park. À gauche de la porte d'entrée de bois massif, un R et un S entrelacés étaient gravés sur une plaque en cuivre, au-dessus de l'inscription « Club privé ». La façade récemment rénovée présentait des fenêtres aux vitres dépolies qui défiaient toute curiosité.

Bolan appuya sur le bouton de sonnette. Il dut attendre plus d'une demi-minute sans la moindre réaction, mais il savait qu'il était observé à travers un judas optique. Enfin, une serrure cliqueta et la porte s'ouvrit sur un type aussi grand que Bolan, mais bâti massivement et avec une petite tête de mouton plantée sur un cou de taureau. Il portait une sorte de péplum orné de motifs colorés à prétention ésotérique.

Examinant le visiteur d'un air détaché, il contracta sa bouche aux lèvres minces dans un sourire forcé.

— Que cherchez-vous ? fit-il avec raideur. Le salut de votre âme ou la curiosité ?

Sa voix était rauque, anormalement basse. D'évidence, l'allure du visiteur suscitait sa méfiance.

— Je viens chercher Jenny Logan, annonça froidement Bolan.

Le sourire du type se coinça aussitôt et ses paupières s'abaissèrent.

— Sœur Jenny est en méditation, rétorqua-t-il d'un ton rentré. Si vous voulez me laisser un message, je lui en ferai part.

Bolan fit un pas en avant, bloquant la porte de son pied, et s'arrêta tout contre le mastodonte, plantant un regard de glace dans les yeux

ovins.

— J'ai dit que je viens chercher Jenny Logan. Tu comprends ce que je dis ?

Une étonnante transformation s'opéra dans la face bestiale qui ressembla subitement à celle d'un bouledogue.

— Hé ! Ça veut dire quoi, mec ? T'es un putain de flic, hein, c'est ça ? On n'en a rien à foutre ici. On a des protections.

— Je ne suis pas un flic, connard, lui renvoya Bolan en forçant le passage d'un coup d'épaule. Montre-moi le chemin.

D'un coup de talon, il referma la porte derrière lui.

— Espèce d'enculé ! hurla brusquement l'armoire à glaces en péplum, lançant ses mains en avant pour agripper le visiteur importun.

Bolan se laissa saisir par une épaule, pivota souplement et expédia brutalement son coude dans l'estomac du type, provoquant un bruit de pneu crevé. Dans un enchaînement ultra-rapide, il le frappa au bas-ventre et paracheva son œuvre d'un atémi en pleine face. Sans attendre l'effondrement du corps, il s'achemina à pas rapides dans le hall, vers un large escalier desservant les étages. Gravissant les marches sans rencontrer la moindre opposition, il arriva sur un palier où se tenait un costaud du même gabarit que le précédent mais vêtu d'un pantalon et d'un blouson. Le type lui barrait le passage, les bras croisés et le visage mauvais.

— Salut, Buck, lui dit Bolan.

Le cerbère fixa soudain l'automatique tout noir et sinistre qui venait d'apparaître dans la main de l'Exécuteur.

Ce dernier avait reconnu Buck « Hammer » Mitchell, un ancien catcheur qui s'était reconverti dans le banditisme de basse volée.

— Je vous connais ? fit Hammer, la bouche mauvaise.

— Non. Mais moi je te connais.

En même temps qu'il répondait, Bolan lui porta un coup au sternum qui arracha à la brute une vilaine grimace, et conclut en lui assenant un coup de crosse du Beretta en pleine tempe. Un borborygme précéda de peu l'affaissement du molosse et l'Exécuteur dut pousser le corps avec son pied pour continuer son trajet. Un long couloir sombre longeait l'étage, jalonné de portes tous les quatre ou cinq mètres. Il poussa la première qu'il rencontra. La pièce, inoccupée et parcimonieusement éclairée par les vitres dépolies, constituait un dortoir malgré ses dimensions réduites. Trois lits gigognes à trois étages chacun y étaient entassés, équipés de matelas rudimentaires. Les quatre chambres qu'il visita ensuite étaient les copies conformes

de la première.

Au bout du couloir, il franchit une porte à double battant qui le fit déboucher dans un autre couloir aux murs peints à la chaux, semblait-il. Des portes-fenêtres aux vitres également dépolies éclairaient la partie gauche du couloir tandis qu'à droite des portes se succédaient sur une trentaine de mètres.

Bolan comprit qu'il venait de déboucher dans un immeuble contigu à l'hôtel particulier, beaucoup plus vaste et comportant plus d'étages.

Cette fois, la porte qu'il ouvrit lui fit découvrir une salle assez grande aménagée en atelier. Une dizaine de jeunes gens des deux sexes, vêtus de robes blanches et portant des sandalettes, s'affairaient devant des établis à assembler des pièces métalliques. Tout au fond de la pièce, un montage terminé trônait sur un socle de bois à côté d'une longue caisse : un cylindre à la pointe ogivale et comportant un empennage cruciforme. Bolan identifia un missile Maverick AGM-65A. Le fin du fin en matière de tactique offensive !

Bien en évidence sur un mur, un panneau en carton mentionnait : « Marche vers le Soleil Levant, tu découvriras la vérité de ton âme. »

— Jenny Logan ? questionna Bolan de façon à être entendu de tous les occupants de la salle.

Mais personne ne réagit. Aucun d'eux ne manifesta la plus petite attention. Il visita trois autres salles quasiment identiques sans obtenir de réaction intéressante, ouvrit encore une porte qui lui dévoila un atelier d'ensachage de came. Six femmes étaient occupées à cette tâche minutieuse. Pesée, coupe, nouvelle pesée et ensachage. Elles le regardèrent un instant, l'œil atone, puis reprirent leurs activités comme si rien ne s'était passé. Leurs visages étaient blafards, leurs corps semblaient très maigres sous les houppelandes douteuses qui leur tenaient lieu de robes.

Il referma le battant, ouvrit le suivant et tomba en arrêt sur une scène identique. Il posa de nouveau sa question dans l'indifférence totale des occupants de la pièce.

La suite de son inspection éclair ne fit que lui confirmer sa première impression. Rising Sun ne constituait pas seulement un attrape-couillons pour individus paumés et affamés de mysticisme. La secte magouillait aussi dans le trafic d'armes, probablement avec la complicité de grosses légumes de l'Administration américaine, et pratiquait le commerce en gros des stupéfiants.

Il s'immobilisa une fraction de seconde en observant une silhouette qui franchissait le bout du couloir pour disparaître aussitôt. Quelques secondes plus tard, un bruit de pas lui parvint de l'étage

supérieur. S'élançant dans l'escalier, il déboucha sur un palier beaucoup plus cossu. Une longue bande de moquette rouge sombre courait le long d'un couloir aux portes fraîchement peintes.

Le temps pressait, il fallait mettre rapidement la main sur la fille de Logan et l'arracher à cette tanière de tordus qui pouvait à tout moment se transformer en chausse-trape.

Tout au fond du couloir, il vit une porte capitonnée qu'il atteignit sans rencontrer âme qui vive, balança un coup de pied en plein milieu du battant qui s'ouvrit dans un bruit sourd. Se rejetant vivement de côté, il bondit ensuite dans la pièce, le Beretta 93-R prêt à cracher la mort.

C'était un bureau meublé richement mais avec mauvais goût, aux murs recouverts de tentures, et imprégné d'une forte odeur d'encens. Un grand soleil en bronze occupait tout un pan de mur, orné d'un œil central inclus dans un triangle.

Deux hommes occupaient la pièce. L'un d'eux était assis dans un immense fauteuil de cuir blanc, les avant-bras posés sur le plateau d'un bureau en acajou supportant un petit central téléphonique. À part un calepin à la couverture de cuir rouge et un petit soleil en métal doré monté sur un pied, c'était tout ce qu'il y avait sur le meuble de travail.

D'assez forte corpulence et le visage distingué, avenant, le maître des lieux fixait l'intrus d'un air vaguement désapprouvateur, ses mains, petites et soignées, placées en évidence devant lui.

Un second type se tenait légèrement en retrait, debout et les bras croisés, affichant un air entendu et serein. Celui-là était grand et maigre, les joues creuses, le regard acéré comme celui d'un oiseau de proie.

Bolan examina froidement la situation, puis il repoussa la porte avec son pied.

— Pourquoi cette attitude menaçante ? prononça l'homme assis derrière le bureau d'une voix aux inflexions affectées.

L'Exécuteur laissa échapper un bref ricanement.

— Ne vous fatiguez pas, je n'ai pas le temps d'échanger des politesses. Je suis venue chercher Jenny Logan.

L'autre répondit d'un ton qui se voulait aimable :

— Je sais. Ne tenez pas rigueur à un de nos adeptes qui a tenté de s'opposer à votre venue. Il aurait dû vous conduire jusqu'à moi, mais tout être humain a ses faiblesses, n'est-ce pas ? C'est la raison pour laquelle nous nous efforçons d'enseigner la sagesse et la volonté purificatrice. Vous...

— Ça va, gronda Bolan. Faites venir cette fille immédiatement.

Un nouveau soupir fusa dans le luxueux bureau.

— Bien... Je ne m'opposerai pas à votre décision, monsieur...
Monsieur ?

— Personne. J'en ai marre d'écouter tes balivernes, Goldman. Tu as trois secondes pour faire ce que je t'ai demandé. Vas-y.

Après un bref instant, la main délicate du gourou décrocha le téléphone, forma un seul chiffre sur le clavier, puis déclara d'un ton sec :

— Faites monter Mlle Logan dans mon bureau. Tout de suite.

— Qu'elle soit habillée décentement pour sortir, lui dit Bolan.

La consigne fut transmise sur le même ton sec. Le type possédait une excellente maîtrise de soi ; seul un léger rictus de mécontentement abaissait un coin de sa bouche. Enfin, il raccrocha, montra les paumes de ses mains en commentant :

— Cette personne sera ici dans quelques instants. Etes-vous satisfait, monsieur Personne ?

Bolan le considéra sans la moindre aménité.

— Combien rapporte cette combine ?

— Quelle combine ? Tout ce que nous faisons ici est légal.

— Y compris l'assemblage de matériel militaire ?

— Notre association a un contrat en bonne et due forme avec le gouvernement.

— Et la came ?

— Ah ! Tiens donc ! ricana le maître des lieux d'une voix soudain vulgaire. Vous avez vu ce que vous vouliez sans doute voir. Il s'agit simplement de produits pharmaceutiques que nous conditionnons. Rien d'autre. Quant à nos adeptes, ils ont tous fait un libre choix.

— Tu parles ! Tu me donnes envie de gerber, Goldman. Dis-moi plutôt qui est ce corbeau planté à côté de toi.

— Oh, pardon ! J'oubliais de faire les présentations. Voici M^e David Cramer, notre avocat. David, je te présente M. Personne. Satisfait ?

Bolan avait remarqué la lente progression de la main manucurée vers un tiroir à demi ouvert sur le côté du bureau.

— Tout à fait, répliqua-t-il, faisant deux pas rapides pour contourner le meuble puis envoyant son pied en direction du tiroir.

Les doigts violemment coincés, le gourou poussa un cri aigu, se souleva à moitié de son fauteuil tandis que l'Exécuteur s'emparait d'un petit automatique nickelé.

— Tu comptais te servir de ce jouet ? murmura le guerrier en empochant le calibre .32.

CHAPITRE V

Goldman serrait ses doigts endoloris en grimaçant tandis que l'avocat entamait d'une voix vibrante :

— Vous venez de vous condamner en agissant ainsi, vos procédés sont ignobles et...

— La ferme ! lui dit Bolan tout en enclenchant un long silencieux sur son Beretta.

Comme Cramer reprenait son souffle, il expédia une balle silencieuse dans le parquet, entre ses pieds, lui braqua ensuite l'arme sous les yeux.

— Tu encaisseras la prochaine dans le nez, pigé ?

L'autre cessa net sa diatribe. Quelques secondes plus tard, la porte capitonnée s'ouvrit, laissant apparaître une jeune femme vêtue d'un jean et d'un blouson passé par-dessus une chemise de soie, et chaussée de bottes de cuir rouge.

Après ce qu'il avait pu voir des occupants de ce sanctuaire bidon, l'Exécuteur s'était fait une certaine idée de Jenny Logan ; il l'avait imaginée maigre et le visage émacié, avec des cheveux filasse : une sorte de zombie. Au lieu de cela, il avait devant les yeux une ravissante créature blonde, aux yeux bleus et vifs. Son nez était petit et sa bouche sensuelle. Elle n'avait aucun maquillage mais l'éclat de son visage s'en passait aisément. En entrant, elle sourit spontanément et se tourna vers Bolan, paraissant ne pas remarquer l'arme qu'il tenait.

— Salut ! fit-elle.

Puis, après un coup d'œil vers Goldman :

— Frère Joss, qui est ce... cette personne ?

Elle semblait apprécier la haute stature du visiteur qui lui renvoya son sourire.

— Monsieur Personne, indiqua ironiquement Goldman en se massant la main. Vous quittez le sanctuaire pour quelque temps, sœur Jenny, mais vous nous reviendrez, n'est-ce pas ?

— Mais pourquoi devrais-je vous quitter ? s'étonna-t-elle.

— Je vous expliquerai en chemin, coupa Bolan. Venez. Vous aussi,

Goldman, ajouta-t-il.

Pour la première fois depuis l'intrusion de l'Exécuteur, le gourou parut perdre son sang-froid. Il se redressa vivement, agrippant le rebord de la table.

— Je crains de ne pas comprendre...

— Ça n'a pas d'importance. Montrez-nous le chemin jusqu'en bas. Vous, le corbeau, vous restez tranquille ici ou je reviendrai m'occuper de vous.

— Oui, oui, fit Goldman d'un ton étranglé. Tiens-toi tranquille, David. Tout se passera bien.

Contournant son bureau avec raideur, il se dirigea vers la porte. Bolan se plaça derrière lui et lui enfonça son arme dans les reins, lui lançant d'un ton désinvolte :

— Fais gaffe à pas trébucher, frère Joss, tes disciples pourraient te regretter éternellement. Vous venez, sœur Jenny ?

Elle leur emboîta le pas mécaniquement. Le couloir était désert. Ils descendirent les étages jusqu'au hall d'entrée où se dressaient deux lourdes silhouettes. Buck « Hammer » Mitchell et l'armoire à glaces en péplum.

Le Beretta silencieux s'appuya un peu plus contre le dos de Goldman qui se voûta machinalement.

— Mes frères, je raccompagne ces personnes, claironna celui-ci après un raclement de gosier.

Les deux molosses s'écartèrent à contrecœur, libérant le passage devant la porte d'entrée. Après qu'ils eurent accompli quelques pas dans Oakland Avenue, Bolan grinça près de l'oreille du gourou endimanché :

— Casse-toi, frère Joss. Te retourne surtout pas.

Sans plus s'occuper de lui, il prit le bras de Jenny Logan et marcha jusqu'à la Toyota garée dans une rue transversale. Il la fit monter à côté de lui, referma sa portière et fit démarrer le petit bolide.

Un changement s'était visiblement opéré chez la jeune femme depuis qu'elle avait franchi le portail pour se retrouver dans la rue. Son visage s'était fermé et elle paraissait visiblement décidée à ne plus desserrer les lèvres.

Elle frissonna. Bolan enclencha le chauffage de l'habacle et accéléra légèrement pour rejoindre l'Expressway Davison. La blonde regardait droit devant elle, le menton un peu relevé, fixant un point imaginaire à travers le pare-brise. Au bout d'un moment, elle prononça d'une voix sèche :

— Il fait un froid glacial dans votre caisse.

Quoi de plus normal, en somme ? Dans certaines situations, l'Exécuteur était capable de réfrigérer la banquise.

— J'ai mis le chauffage, répondit-il gentiment.

Avec un petit haussement d'épaules, elle retomba dans le mutisme. La Toyota roulait depuis moins d'une minute quand Bolan eut la certitude qu'un véhicule lui collait aux fesses.

Il n'avait eu aucun mal à repérer la grosse Buick grise qui les avait pris en chasse. Ses occupants, trois hommes aux silhouettes épaisses, ne cherchaient d'ailleurs nullement à se dissimuler.

Par prudence, dès qu'il avait démarré, Bolan avait plusieurs fois changé d'axe, empruntant des rues perpendiculaires. Il roulait à présent dans Dexter Avenue et la Buick avait suivi, se tenant à moins de vingt mètres derrière la Supra 3000.

Il pouvait tenter de les distancer, c'était très facile avec le véhicule qu'il conduisait. Mais, ce faisant, il risquait de déclencher une fusillade en pleine zone urbaine, avec des conséquences macabres prévisibles. L'Exécuteur ne se faisait aucune illusion quant à leurs intentions. Il fallait emmener ses poursuivants le plus loin possible avant de passer à l'action. Tournant une nouvelle fois dans un carrefour, il accéléra juste ce qu'il fallait pour obliger le conducteur de la Buick à s'exciter, puis axa le capot de son petit bolide en direction de l'est, vers un secteur moins fréquenté. Franchissant un pont au-dessus de John C. Lodge Freeway, il bifurqua une nouvelle fois pour se lancer dans Outer Drive.

Bientôt, il atteignait une longue ligne droite qui s'incrétait entre deux rangées d'immeubles aux façades grises et enfonça carrément la pédale d'accélérateur. Aussitôt, l'écart se creusa entre les deux voitures. La Buick accélérât aussi mais manquait de nervosité.

— Mettez la ceinture et accrochez-vous, conseilla-t-il à sa passagère. Quand je dirai : planquez-vous ! plongez immédiatement entre le fauteuil et le tableau de bord. Nous allons avoir des problèmes.

Elle acquiesça d'un signe de la tête, sans poser aucune question et se cala au fond de son siège. Bolan lui jeta un rapide regard latéral, se demandant si elle réagissait toujours de cette façon aussi neutre ou si elle s'était fait un rail chez les tordus de Rising Sun.

Après avoir dépassé deux véhicules, il augmenta encore sa vitesse jusqu'à un grand virage, au niveau du Mercy College of Détroit, rétrograda pour le négociier puis roula sur environ trois cents mètres avant de freiner sèchement, faisant exécuter un brutal tête-à-queue à la Toyota.

Ce qu'il allait tenter était un coup d'une folle audace, mais depuis

le temps qu'il s'était engagé dans sa guerre contre le Crime Organisé, Bolan ne comptait plus les risques. Il avait appris depuis longtemps que, face aux situations les plus critiques, l'audace est toujours payante. Le seul élément qui lui faisait éprouver quelques craintes était sa passagère.

Il n'y avait pas âme qui vive dans ce secteur de Détroit qui se terminait par une zone industrielle.

— Planquez-vous ! cria-t-il, voyant déboucher la Buick qui dérapait légèrement sur l'asphalte humide.

La fille fixait la chaussée devant elle sans paraître éprouver la moindre peur, le regard fixe. Un court instant plus tard, elle dégrafa d'un coup sa ceinture de sécurité et se coula en bas de son siège pour se blottir sous le tableau de bord.

Accélérateur au plancher, Bolan lança la Toyota au milieu de la route, le moteur rugissant sous son impulsion. Ce fut alors qu'il commença à apercevoir de petites flammèches jaillir de la Buick, à hauteur de la portière avant droite. Puis il entendit le crépitemment saccadé d'une arme automatique.

L'Exécuteur misait en grande partie sur l'effet psychologique de sa contre-attaque, et aussi sur l'instinct de survie de ses adversaires. Le passager qui tentait de le mitrailler depuis sa vitre de portière n'occupait pas une bonne position pour toucher au but, mais il y eut quelques miaulements de métal en furie ricochant sur l'asphalte et un éclat délimita une petite étoile dans le verre feuilleté du pare-brise.

Les yeux réduits à deux meurtrières, tout entier tendu vers la phase finale de sa contre-offensive, Bolan fit mentalement un décompte, estimant par avance le temps qui s'écoulerait avant l'impact. C'était une question de nerfs.

D'un coup, il vit la Buick qui se serrait sur sa droite à moins de cent mètres de là, tandis qu'un occupant à l'arrière essayait de pointer frénétiquement un fusil par une vitre abaissée. L'Exécuteur resserra encore sa trajectoire contre celle de la Buick, se présentant presque de face comme s'il recherchait la collision.

La réaction du conducteur fut fatale à ses passagers. Un coup de volant hystérique projeta contre la façade d'un immeuble en ruine le gros véhicule qui fut ensuite renvoyé vers le milieu de la chaussée dans un hurlement de pneus. Bolan, lui, avait déjà quitté la mortelle trajectoire d'une petite pression froidement dosée sur le volant. Dans la fraction de seconde suivante, il réalisa une embardée contrôlée, provoquant le heurt de son aile arrière contre le flanc de la Buick.

Deux longues secondes s'écoulèrent avant que se déclenche un abominable bruit de casseroles tandis que la voiture des poursuivants

s'envolait dans une succession de tonneaux. Ensuite, elle glissa sur le côté dans un raclement strident de tôles, percuta un poteau électrique qui se rompit sous le choc, et s'écrasa contre la façade en ciment d'un immeuble en construction.

Une portière arrachée continua de glisser en ferraillant sur le sol, tandis que deux corps désarticulés étaient éjectés du véhicule déjà complètement réduit à l'état d'épave.

Dans le rétroviseur, Bolan distingua un troisième corps qui avait été projeté hors de l'habitacle pendant la série de tonneaux et qui gisait au milieu de la route.

Il relança graduellement la puissance du moteur pour s'éloigner des lieux de l'affrontement.

— Vous pouvez vous redresser, dit-il à la fille.

Tandis qu'elle reprenait sa place sur le siège, il avisa un peu plus loin une bretelle de raccordement au Southfield Freeway. Il l'emprunta en réduisant son allure.

— La fête est finie ? demanda-t-elle soudain avec un drôle de petit gloussement.

— Ouais, répliqua-t-il tout en déchiffrant les multiples panneaux routiers fixés au-dessus de l'autoroute.

Jenny Logan fouilla dans une poche de son blouson et se ficha une cigarette entre les lèvres.

— Vous avez du feu ? demanda-t-elle d'un ton de petite fille.

Il poussa l'allume-cigares. Elle souffla une bouffée de fumée, cambra les reins, ce qui fit saillir sa poitrine sous son blouson, et reprit en se plaçant de côté pour le regarder :

— Je ne pige pas bien quel était le jeu, mais ça ne m'a pas paru très drôle.

Lorsqu'il estima avoir pris suffisamment de distance, Bolan répliqua avec retard :

— Le jeu, comme vous dites, aurait pu se terminer pour nous à l'état de viande froide dans un tas de tôles informe. Je n'y vois en effet rien de spécialement drôle.

— Alors, pourquoi tout ce micmac ? renvoya-t-elle. Qui étaient ces types ? Et qui êtes-vous, pourquoi êtes-vous venu me sortir de force du sanctuaire, avec vos allures de macho et votre numéro de cascadeur ?

— Vous êtes plutôt du genre déroutant. Qu'avez-vous sniffé chez Goldman, de la coke ?

— Et vous, vous fonctionnez à l'ecstasy ou quoi ?

— Arrêtez votre cirque, miss soupe au lait. Racontez-moi plutôt ce

que vous faisiez dans ce sanctuaire pour givrés.

— Je cherchais la vérité.

Bolan soupira. Ouais. Dire qu'elle était déroutante constituait un euphémisme.

CHAPITRE VI

Après un temps de silence, elle lui lança avec acidité :

— C'est mon père qui vous a payé pour me sortir de chez Goldman ?

— Allumez-moi une cigarette, voulez-vous ? renvoya-t-il.

Doucement, elle lui plaça la sienne entre les lèvres et en alluma une autre.

— Avez-vous une idée sur les types qui nous poursuivaient et qui nous ont tiré dessus ?

— Parce qu'on nous a tiré dessus ? s'étonna-t-elle.

— Cessez de faire l'idiotie ou je vous débarque ici.

— Pas question ! se cabra-t-elle subitement. Pas avant que j'aie compris à quoi vous vous amusez.

— Je vous l'ai déjà dit, à un jeu qui n'a rien de drôle.

Après un petit soupir saccadé, elle déclara :

— Écoutez, je crois que vous vous faites des idées à mon sujet. Je ne fais pas l'idiotie. J'ai parfois des réactions qui peuvent passer pour bizarres, mais je pense être normale. Je vois simplement les choses d'une autre manière que la plupart des gens. Nous vivons tous dans un monde d'illusions, la réalité n'est pas telle qu'on la croit. C'est pourquoi je vous ai dit tout à l'heure que je cherche la vérité.

— Chez des types comme Goldman et Cramer ?

— Chez eux ou ailleurs. Je sais bien qu'ils se remplissent les poches un peu trop facilement, mais ce qui compte pour moi c'est que je puisse trouver un endroit pour m'isoler, me retrancher d'un monde qui ne me plaît pas.

— De quel monde parlez-vous ?

— De celui dans lequel j'ai vécu depuis trop longtemps. Maintenant, répondez-moi... Est-ce mon salaud de père qui vous envoie ?

— Votre père est mort, dit Bolan d'un ton neutre.

Pendant quelques secondes elle resta de marbre, puis tira sur sa cigarette et haussa les épaules.

— Ça fait une ordure de moins sur terre.

— Qu’avez-vous à lui reprocher ?

— Tout. Le qualificatif de père est une hérésie en ce qui le concerne. Il a seulement été mon géniteur. N’imaginez surtout pas que ce que vous m’annoncez va m’arracher des larmes. Pour lui, je n’ai jamais été qu’un objet dont il pouvait disposer à son gré tant que j’ai été sous sa coupe. Avec ma mère, il se comportait de façon immonde. Elle a vécu un véritable calvaire pendant près de vingt ans de vie commune avec lui. Et quand je parle de vie commune !... Quand il la voyait, c’était pour la sauter vite fait, comme une bête, ou se livrer sur elle à ses penchants sadiques. En plus de ça, il est pédophile. Vous voyez, il a tout pour être un brave type !

Elle poursuivit après s’être mordillé les lèvres :

— Ce n’est pas la première fois qu’il m’envoie du monde pour me ramener à la maison, un détective privé ou des gens avec de sales têtes. Mais chaque fois ils se sont cassé le nez. Aucun n’a dépassé l’entrée du sanctuaire. J’ai vingt-huit ans, je suis majeure et j’ai le droit de vivre comme je l’entends.

Changeant brusquement de sujet, Bolan lui dit :

— Tout à l’heure, vous m’avez suivi sans opposer la moindre résistance.

Cette fois, elle rit et se tourna carrément vers lui.

— Je n’avais pas tellement la possibilité de me rebiffer. Vous aviez une arme et j’ai parfaitement compris que Goldman était en mauvaise posture. Quant à savoir qui vous êtes, je pense que vous allez enfin me le dire. Ce serait plus équitable, ne trouvez-vous pas ? Vous connaissez mon nom, vous avez su où me trouver. Alors ?

Il dévia la conversation :

— C’est en effet Howard Logan qui m’a dit où vous étiez, quelques secondes avant de mourir. Il avait plutôt l’air de se faire du souci pour vous.

— Lui ? Foutaise ! Tout ce qu’il veut, c’est me sauter.

— Vous êtes sérieuse ?

— Ça a toujours été son idée fixe. Il m’a déjà violée lorsque j’avais dix-sept ans. Ça s’est passé dans ma chambre après avoir pris la précaution de donner congé au personnel de maison. À l’époque, j’étais vierge et j’en étais fière... Ensuite, il a voulu recommencer. Je me suis enfuie pour me réfugier chez un oncle qui m’a gardée quelque temps avant de me renvoyer au domicile paternel. Et le petit jeu dégueulasse a recommencé. Mais cette fois, j’étais sur mes gardes et j’ai résisté. Je me suis de nouveau cassée et j’ai vécu sans qu’il puisse

me remettre la main dessus jusqu'à ma majorité. Jusqu'à ce qu'il n'ait plus aucun droit légal sur moi. Bien plus tard, il m'a fait le numéro des remords, des sentiments qu'il n'avait pas su me témoigner. Comme une conne, je l'ai cru. J'ai vite déchanté. Depuis le premier viol, ma vie n'a été qu'une série de fugues, jusqu'à ce que je rencontre un homme avec lequel j'ai commencé à vivre, un jeune ingénieur. Quand ce salaud l'a su, il n'a pas cessé de me harceler de toutes les manières. Au téléphone, en m'envoyant des mouchards, ou en me dénigrant auprès de tous ceux qui m'approchaient. Un an après mon mariage, mon mari a été renversé par une voiture et il est mort quelques heures plus tard. Le lendemain même, mon ordure de père m'a appelée au téléphone en ricanant, m'avertissant que le même sort serait réservé à tous les hommes qui me tourneraient autour. C'est un malade mental, un cinglé dangereux.

Après avoir écrasé sa cigarette dans le cendrier de bord, elle questionna :

— Qu'auriez-vous fait, dans le bureau de Goldman, si je m'étais mise à hurler au lieu de vous accompagner comme une petite fille bien sage ?

Il lui sourit brièvement.

— Je vous aurais assommée.

— C'est bien ce que j'ai pensé. Alors, je vous ai suivi sans faire d'histoires, mais je ne vous promets pas de rester très longtemps en votre compagnie.

— Je n'ai pas non plus l'intention de rester ici très longtemps, rétorqua-t-il un peu sèchement.

Ils roulaient dans Mc Nichols Road et n'étaient plus très loin de l'aéroport.

— Que savez-vous des contacts de votre père avec la mafia ? fit Bolan.

— La mafia ? Rien ne m'autorise à penser qu'il entretenait une quelconque relation avec ces gens. Indépendamment de ce qu'il m'a fait ainsi qu'à ma mère, c'était aussi une ordure sur le plan social. C'est indéniable. Sous des dehors d'homme d'affaires brillant, ce n'était qu'un monstre d'égoïsme pour qui l'argent représentait la possibilité d'obtenir la puissance et la domination. À de nombreuses occasions, il n'a pas hésité à mener à la ruine des gens qui lui faisaient confiance, mais je ne crois pas qu'il ait jamais eu des relations avec la mafia.

— Ne me faites pas croire que vous n'étiez pas au courant de ses contacts dégueulasses. Avec qui magouillait-il habituellement ? Je veux dire, ici, dans le Michigan.

— Eh bien... Il tripatouillait avec des tas de types, la plupart des grosses légumes aussi pourries que lui, mais je ne l'ai jamais entendu parler de ses relations avec des gangsters. Et je n'étais pas dans ses petits secrets.

— Je vais vous demander de faire un effort de mémoire, Jenny.

— Tu parles ! Chaque fois que je pense à ce salaud, j'attrape de l'urticaire et... Mais, dites donc...

Elle s'était mise de côté et le considérait comme si elle le voyait pour la première fois.

— J'ai sûrement déjà vu votre visage quelque part. Dans les journaux ou à la télé, peut-être. Bon Dieu !

Elle se sut subitement, le dévisageant bouche bée. Puis elle laissa tomber :

— Merde ! Mack Bolan ! Vous êtes Mack Bolan, c'est ça, hein ?

L'Exécuteur lui fit une petite grimace.

— Eh bien ! Vous êtes physionomiste, vous ! Les portraits de moi, parus dans la presse, ne sont pourtant pas très ressemblants.

— C'est un don de naissance. Je n'oublie jamais un visage, ni une voix d'ailleurs. C'est vous qui avez flingué Howard ?

— Quelle importance, puisque vous le haïssez ?

— Aucune. Je veux savoir, c'est tout.

— Non, ce n'est pas moi.

— Je comprends maintenant pourquoi vous m'avez parlé de la mafia. Mais quel jeu à la con jouez-vous avec moi ?

— Aucun. D'après Logan, les *amici* avaient l'intention de vous mettre le grappin dessus pour vous passer à la moulinette. Je vous ai tirée de cette secte attrape-couillons parce que vous étiez en danger. Et aussi parce que j'ai quelques questions importantes à vous poser.

— En danger ? Après ce qui vient de se passer, je crois que je le suis effectivement en restant en votre compagnie. Et je n'aime pas qu'on m'interroge.

— Il faudra pourtant vous y faire. Je ne suis pas votre ennemi, Jenny. Tout ce dont j'ai besoin, c'est de renseignements concernant les activités d'Howard Logan, ses relations, ses contacts.

— Je ne sais vraiment pas grand-chose.

— Je me contenterai de pas grand-chose, répondit-il. Ce sera peut-être suffisant.

Ils se turent jusqu'à ce que Bolan arrête la Toyota devant l'hôtel Hilton.

— D'accord ? lui demanda-t-il en lui adressant un sourire amical.

— O.K. ! renvoya-t-elle avec un clin d'œil. On va où ?

— Dans une chambre d'hôtel. Mais rassurez-vous, je n'ai pas l'intention de vous violer.

La jeune femme lui renvoya un sourire crispé.

— N'essayez surtout pas, je fais du karaté.

À la réception, on lui indiqua le numéro de chambre de Rosario Blancanales. Il prit également une réservation voisine de la sienne, sous une de ses nombreuses identités d'emprunt, et se fit annoncer.

— Qui est ce type ? s'enquit la jeune femme.

Il ne répondit pas, fit démarrer l'ascenseur. Au cinquième étage, une porte s'ouvrit sur la silhouette petite et trapue de Rosario Blancanales qui les fit entrer dans la chambre.

— Salut, Striker ! lança-t-il avec chaleur. Content de te revoir.

— Ça ne fait jamais que trois jours.

— Trois jours, ça peut être long. Surtout depuis qu'on a appris ce qui s'est passé à Grand Rapids. On se faisait un sacré mouron à ton sujet.

Herman « Gadgets » Schwarz venait d'apparaître dans la pièce. Il adressa une grimace à Bolan et lança en souriant :

— On s'est dit qu'on pouvait t'aider à arracher tes cactus. Comme les Black Warriors peuvent se passer de moi quelques jours, Hal m'a donné congé !

Bolan désigna la jeune femme d'un petit mouvement de tête :

— Jenny Logan.

— La femme de...

— Non. Sa fille. Jusqu'à ce que j'en aie fini ici, elle devra rester planquée.

— Ce n'est pas de cette façon que j'ai compris le marché, s'insurgea-t-elle.

— Il n'y a pas de marché, Jenny. Lorsque nous aurons fini de discuter, vous serez libre de partir où bon vous semble, mais je ne vous le conseille pas.

— Bon... D'après vous, que pourrait-il m'arriver ?

— Le pire. Les petits rigolos dans la Buick n'étaient rien d'autre que des hit-men de la mafia. D'autres types du même acabit vous retrouveront, soyez-en convaincue. Pour vous localiser, ils attendront que vous fassiez une faute que vous ne manquerez pas de commettre, et ils vous coinceront. Ils ont des techniques imparables pour faire raconter à leurs proies tout ce qu'ils désirent entendre. Ils sont même capables de délier la langue d'un sourd et muet.

— Je ne suis pas obligée de commettre une erreur.

— Vous tomberez forcément dans le panneau. Par exemple, en téléphonant à une amie, en utilisant votre carte de crédit au restaurant ou dans un guichet automatique, en essayant de vous planquer dans une chambre d'hôtel, en prenant un taxi ou un autobus. Votre signalement va être largement diffusé de bouche à oreille, si ce n'est déjà fait.

— Mais c'est impossible ! s'exclama-t-elle. Même la police ne peut pas être aussi efficace.

— Ils ont des fourmis en place partout, et leurs moyens d'action sont souvent supérieurs à ceux des flics. Le téléphone arabe va très vite.

— Bien, admettons. Qu'est-ce que cela va changer, que je reste avec vous ?

— Tout. Pour vous atteindre, les *amici* et leurs potes devront d'abord me liquider. Ce ne sera pas facile.

Elle alla s'asseoir sur le bord du lit, se ficha une cigarette entre les lèvres et Blancanales lui offrit du feu. Son visage s'était crispé. Un frisson la secoua. Elle pensa subitement que le monde n'est pas qu'une illusion, que la réalité, en fait, était bien pire que ce qu'elle avait cru jusqu'alors. Et une vérité autre que celle qu'elle recherchait commençait à s'infiltrer dans son esprit, cruelle, abominable.

CHAPITRE VII

— Depuis combien de temps menez-vous cette vie ? demanda Jenny Logan d'un air faussement détaché.

— Depuis trop longtemps, répliqua sombrement l'Exécuteur.

— Et vous n'avez pas envie d'arrêter ?

— Je n'ai pas d'alternative.

— Vous pourriez peut-être m'expliquer ?

— Je n'en ai ni le temps ni l'envie, Jenny. Sachez seulement que les cannibales de l'Organisation ne s'arrêtent jamais. Ils travaillent nuit et jour quand il s'agit de faire du fric, d'asseoir leur puissance, ou de traquer ceux qui représentent un danger pour eux.

— C'est donc pour cela que vous cavalez constamment, pour leur échapper ?

Schwarz ricana :

— Striker ne cavale pas devant la mafia. Ce sont ces gus qui l'ont aux fesses, et, croyez-moi, ceux qui sont encore en vie ont beaucoup de mal à s'asseoir.

— Y a-t-il eu des nouvelles de Hal ? interrompit l'Exécuteur.

— Ouais, fit Blancales. Nous avons reçu un appel de lui il y a à peine un quart d'heure.

Tendant une feuille de papier portant quelques lignes manuscrites, il expliqua :

— Le contact que tu lui as demandé. Paraît que c'est un mec super bien. Il est déjà prévenu, tu peux le joindre à n'importe quelle heure à un de ces trois numéros.

Bolan lut le feuillet et l'empocha. Schwarz ouvrit un petit bar-frigo dont il sortit des bouteilles et des verres qu'il déposa sur une table.

— Mettez-vous à l'aise, conseilla-t-il ensuite à la jeune femme. Nous ne sommes pas des sauvages. Et si Striker pense que vous serez plus en sécurité ici, ça veut dire que Pol et moi sommes également d'accord. O.K. ?

— O.K. ! fit-elle en prenant le verre de bourbon qu'il lui tendait. Pourquoi l'appellez-vous Striker ?

— C'est comme ça qu'on l'appelle, rétorqua Schwarz un peu bourrument. C'est aussi un code tactique.

— Vous paraissez tous les trois faire une drôle d'équipe.

— Il ne s'agit pas d'une équipe, corrigea Blancanales. Ce gars-là est un solitaire, nous ne faisons que lui donner un coup de main de temps en temps.

— T'as pas intérêt à voir les choses autrement, rétorqua Bolan dans un bref sourire.

— Hé ! Tu ne vas pas nous refaire le coup de la prudence ! Les opérations que nous invente le copain Hal ne sont pas moins dangereuses.

— Peut-être, mais en l'occurrence, ici, il s'agit de *ma* guerre, pas de la vôtre ! Et c'est comme ça que ça doit fonctionner, pas autrement. Bon, examinons la situation.

Blancanales jeta un regard embarrassé vers la blonde qui suivait la conversation avec intérêt.

— Ça va, fit Bolan. Je tiens à ce qu'elle entende ce que nous avons à nous dire. Jenny est directement concernée par ce qui s'est passé et ça l'aidera peut-être à trouver les réponses qui nous manquent. Et de toute façon, elle a pas mis cinq minutes à découvrir qui je suis, alors !

Il leur fit un résumé de ses activités depuis son arrivée à Détroit, leur parla de l'importance qu'avait eue Logan en tant que maillon de l'Organisation entre la côte Est et le Middle-west, puis questionna :

— Parlez-moi de l'information de dernière minute que vous avez récupérée à Washington.

Ce fut Herman Schwarz qui prit la parole :

— L'avant-dernier enregistrement que nous avons traité concerne une discussion entre l'homme de confiance de Logan, Tony Olivero, et un certain colonel Robert Moritz. Il ne s'agit pas d'une conversation téléphonique, les deux hommes se sont rencontrés dans le bureau de Howard Logan quelques heures après le départ de celui-ci pour Détroit. En résumé, l'entretien tournait autour d'un marché d'armement tactique destiné à l'Afrique. Tout d'abord, ce qui nous a paru bizarre, c'est que Logan ne se soit pas occupé lui-même de cette question avec le colonel et qu'il ait préféré déléguer Tony Olivero.

— Logan se sentait complètement grillé à Washington, intervint Bolan. Il est parti en coup de vent pour se mettre au vert.

— C'est juste, confirma Blancanales. Il a même réussi à faire croire qu'il était absent depuis trois jours. Sais-tu qui est le colonel Robert Moritz, Striker ?

Lors de son récent blitz à Washington, l'Exécuteur avait déjà

entendu mentionner le nom de cet officier. Celui-ci avait été un grand ami du général Alan Balsman, le commandant en second de l'état-major Interarmes dans le cadre de l'OTAN. Moritz était aussi un des officiers responsables de la gestion de stock d'armement au Pentagone. Balsman, lui, avait constitué l'un des principaux rouages d'un complot international que l'Exécuteur avait réussi in extremis à faire échouer. Après son passage dans la capitale fédérale, il s'était rendu dans le Maryland où, aidé du pilote Jack Grimaldi, il avait détruit une base militaire que la mafia avait occultement prise sous son contrôle. C'était depuis cette base – Prométhée — que les protagonistes de la fantastique magouille voulaient faire décoller les avions F-111 choisis pour déclencher un nouveau conflit au Proche-Orient.

L'Exécuteur avait neutralisé le général Balsman et l'avait obligé à parler, le laissant ensuite à la disposition du FBI.

— Oui, je sais qui est le colonel Moritz, répondit-il. Mais il n'était pas à Washington quand j'en suis parti.

— Apparemment, il y est revenu vite fait et il a pris la relève de Balsman. En douce, évidemment, mais ce qui est sûr, c'est qu'il nage en plein dans la magouille. Pour nous, Mack, ça signifie que l'opération pourrie s'étend beaucoup plus loin que ce que l'on croit. À moins que quelqu'un ait repris l'idée à son compte.

— Je ne le pense pas. Les quelques grosses têtes que j'ai liquidées à Washington n'étaient sans doute que la partie visible de l'iceberg.

— Ça veut dire que tout est à recommencer ? fit Schwarz.

— Non. Simplement, le terrain a été nettoyé en partie. Il faut continuer.

Jenny Logan avait suivi l'entretien d'un air très attentif. Elle s'étonna soudain :

— Mais, qu'est-ce que ces gens dont vous parlez peuvent bien retirer d'un conflit en Afrique ?

— Beaucoup de choses, répondit Bolan. La plus importante pour ces types est la mise sous leur influence des territoires et des gouvernements visés. Un gouvernement sous tutelle occulte est d'évidence facilement manipulable et, si ce n'est pas possible, on a recours au conflit pour déposer les personnages politiques et les remplacer par des pantins tout dévoués. Ça n'a d'ailleurs rien de nouveau, la CIA a souvent joué cette carte.

— Vous pensez que c'est ce qui se prépare actuellement ?

— En beaucoup plus important. Ce que veulent finalement ces gros pourris, c'est la domination de toute la planète. Ils se sont déjà infiltrés dans la plupart des structures gouvernementales, ils ont noyauté un grand nombre de banques dans le monde, pris possession

de certains médias dont ils se servent pour peser sur les volontés. Tout ça ne leur suffit pas. La guerre du Golfe a constitué pour eux un moyen de tester leurs méthodes de coercition. Ils ont également fait des essais chimiques sur des dizaines de milliers de soldats américains dont ils se sont servis comme des cobayes. Ça fonctionne merveilleusement bien dans leur sens. Et ils ont failli recommencer récemment. Il s'agit pour eux de bâtir un modèle psychologique. On pourrait appeler ça un précédent conjoncturel capable de faire accepter un totalitarisme idéologique.

— Comme le marxisme, par exemple ?

— Si vous voulez. Les principes de base sont les mêmes, seuls diffèrent les définitions et les modes d'application. Faire admettre l'idée d'une guerre n'est pas difficile. Les médias préparent les populations, dénoncent l'infamie d'un gouvernement prétendu malfaisant. Rapidement, on met en place des commissions de contrôle infiltrées par des experts en embrouille. Des attentats préfabriqués interviennent judicieusement et la tension monte de tous côtés. L'indignation générale s'installe, l'horreur, et la haine. L'idée de conflit est alors acceptée dans les esprits comme une nécessité. Ensuite, le bon droit est au plus fort qui décide de frapper avec l'accord tacite des autres. C'est aussi facile que ça.

— Et vous pensez que le gouvernement américain est impliqué...

— Je ne mets pas en cause notre gouvernement, rétorqua l'Exécuter, bien qu'il y aurait beaucoup à dire de ce côté. Je parle de ceux qui, depuis longtemps déjà, ont systématisé dans l'ombre un mécanisme de sédition et de coercition. Un mécanisme qui a hélas parfaitement fait ses preuves. Ces gens-là ont aussi le pouvoir de faire pression sur nos dirigeants, d'infléchir leurs décisions et d'en tirer un profit multiple.

— On dirait que vous êtes en train de parler d'une invasion de Martiens.

— Je ne parle de rien d'autre. Une invasion qui est déjà implantée depuis très longtemps et qui n'arrête pas de bouffer la société. La *Cosa Nostra* a perdu beaucoup de son importance passée ; elle ne représente plus actuellement qu'une partie de cette fantastique sédition. Cela fait déjà plus de dix ans que la mafia russe opère sur la plupart des territoires occidentaux avec l'accord et en association avec la *Cosa Nostra*. Ajoutez à cela ce que des journalistes ont appelé la *Cashera Nostra*, la mafia juive, les narco-mafias sud-américaines – j'en passe –, et vous comprendrez peut-être un peu mieux quelle est l'étrange représentation qui est en train de se jouer sur les planches pourries mise en place par les anciens *capi* de la *Commissione*. Sans parler des connexions contre nature entre l'argent pourri et les terroristes de tout

poil. Tout cela n'appartient pas au domaine de la fiction. C'est du réel, de l'authentique pourriture à l'échelle mondiale. Lorsque j'ai commencé à entrevoir ce qui se passait, j'ai pensé que je me trompais, que c'était invraisemblable. Pourtant, il y a réellement eu un accord secret entre plusieurs groupes de pressions internationaux, visant à faire intervenir un conflit nucléaire restreint en Europe.

— Ça paraît insensé !

— Ça l'est. Mais ça a toutes les probabilités de réussite.

Jenny Logan ouvrait des yeux stupéfaits.

— Si vous ne vous trompez pas, alors il n'y aura plus qu'à tirer définitivement le rideau !

— C'est exactement ce que j'essaie de vous faire comprendre, rétorqua l'Exécuteur.

CHAPITRE VIII

— Imaginez l'état d'esprit des gens après un engagement nucléaire, poursuit Bolan. Même s'il était géographiquement limité et très vite maîtrisé. Tous les cerveaux seraient sous l'emprise de la grande trouille.

— Donc facilement manipulables, ajouta Blancanales.

— Oui, avec la plus grande facilité. Dans les coulisses, des personnages politiques soigneusement choisis sont déjà préparés, n'attendant que le signal pour apparaître sur la nouvelle scène. Ceux-là sont prêts à prêcher le grand pardon, le rapprochement entre les anciens ennemis, le renoncement à la haine, tout en jetant en pâture au public de soi-disant responsables pré-désignés par une super mafia invisible. La récente tentative de rééditer le coup du Golfe persique a raté, mais ils ne se découragent pas pour autant. Selon ce que vous venez de me dire, ils orientent à présent leur grand projet vers l'Afrique.

— Plus précisément vers l'Algérie, précisa Schwarz, un pays en pleine instabilité où le cauchemar peut devenir réalité en quelques instants. Mais je pense que ce n'est qu'un début.

Blancanales intervint :

— Une première livraison d'armes aux fondamentalistes algériens doit intervenir dans une semaine. D'après ce que nous avons compris de la conversation secrète, il s'agit d'armement individuel, mais il y a aussi du matériel tactique et stratégique prévu à moyenne échéance. Dans un second temps, il est question d'acheminer en Afrique des roquettes du type sol-sol et air-sol.

Bolan ne put s'empêcher de repenser à la fusée Maverick AGM-65A découverte dans les locaux de la secte Rising Sun.

— Et ce n'est pas tout, dit Schwarz. Ça paraît incroyable, mais ces grosses ordures prévoient l'acheminement au Proche-Orient de missiles à moyenne portée équipés de charges nucléaires. Paraît que certains pontes du Pentagone seraient d'accord là-dessus. Malheureusement, nous n'avons aucune précision à ce sujet, juste ce qui semble être un code : Big Bang. Le colonel Moritz et Tony Olivero en parlaient comme s'il s'agissait du nom de l'opération.

— Big Bang ? répéta Bolan. J'ai déjà entendu ça quelque part.

— Moi aussi, fit brusquement Jenny Logan. Ce type qui se disait mon père en a parlé au téléphone, il y a un peu plus d'un mois. Je n'ai pas pu comprendre à quoi ça se rapportait, mais il ricanait en prononçant ces deux mots comme s'il s'agissait d'une bonne plaisanterie.

L'Exécuteur considéra pensivement la jeune femme.

— J'ai l'impression que vous savez beaucoup de choses sur ce fameux Big Bang, même si vous n'en mesurez pas encore bien la portée. Êtes-vous d'accord pour en parler ?

— Je vais rassembler mes souvenirs et tâcher de voir ce qui correspond avec ces informations.

— Une dernière chose, dit encore Blancanales. Ton Howard Logan devait rencontrer demain matin un certain Clarence Webb qui magouille dans les coulisses de la bureaucratie officielle. On s'est renseigné sur lui, nous connaissons son adresse personnelle, celle de son bureau, et l'essentiel de son pedigree. C'est un gros poisson carnassier, il a ses entrées aussi bien dans le monde de la pègre que dans celui de la politique et de l'administration. Son port d'attache semble être Détroit mais il se rend souvent à Grand Rapids, Lansing, Chicago, et même à Windsor, au Canada. Tu trouveras tous les renseignements que nous avons sur lui dans la cassette que nous t'avons préparée.

Blancanales marqua une pause en plongeant son regard dans le verre de bourbon qu'il tournait lentement entre ses doigts.

— Dis-moi, Striker, commença-t-il en paraissant chercher dans ses pensées. Jack m'a parlé d'un certain Mosha Andreovitch que tu as liquidé sur la base Prométhée-3...

— Andreanovitch, corrigea Bolan. Un Russe qui a fait partie du KGB et qui dirigeait une section spéciale de prévisionnisme.

— Des scénaristes ?

— Ouais.

— Alors, ça aussi, ça colle avec ce que nous avons entendu, et c'est de nouveau d'actualité. Tu as raison, il va falloir continuer le travail de nettoyage. Robert Moritz a parlé de cette saloperie à Tony Olivero. Il les appelait les concepteurs, il insistait sur le fait qu'ils avaient fait un gros boulot et que, maintenant, il s'agissait de passer aux actes. Tu pourras écouter ça quand tu veux.

— De quels scénaristes parlez-vous ? s'enquit la jeune femme.

— Des types que les militaires emploient confidentiellement pour fabriquer des scénarios d'attaque et de contre-attaque, expliqua Bolan.

En termes techniques, on appelle ça des hypothèses de guerre. Ces gars passent leur temps à mettre sur pied des cas de figures stratégiques. Les scénarios sont analysés par des ordinateurs, rejetés dès qu'ils présentent une faille et archivés quand on les trouve valables. En ce qui concerne Andreanovitch, il a été un des plus forts à ce jeu de givré.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas imaginer que ce sont ces types qui sont à l'origine de ce projet Big Bang ?

— Possible que certains d'entre eux aient réussi à convaincre des politicards et des officiers supérieurs de la validité d'un de leurs scénarios. En l'occurrence, celui où il est question de ramener l'équilibre et la paix dans le monde en pratiquant le chantage au péril nucléaire, avec une petite démonstration à la clé. À ma connaissance, il existe deux versions de cette même hypothèse. La première est la plus classique, elle concorde avec ce dont nous avons discuté tout à l'heure. L'autre version est plus hard. On peut la résumer de cette façon : si la trouille du nucléaire n'est pas considérée a priori comme suffisante, on fait péter pour de bon tous les détonateurs du système offensif dans les pays désignés comme cibles. Les responsables et leurs collaborateurs se seront auparavant mis à l'abri dans les autres pays choisis pour être épargnés et qui seront le point de départ d'une nouvelle hégémonie mondiale.

— C'est monstrueux ! s'exclama Jenny Logan.

— C'est aussi mon avis, ricana l'Exécuteur. La mafia aussi est monstrueuse. Tous ceux qui marchent avec elle sont monstrueux. Mais ça existe. Faites un effort pour vous en convaincre rapidement ou alors vous tomberez de très haut.

CHAPITRE IX

— Ça me paraît irréalisable, dit la jeune femme mal convaincue. Comment des gens sensés marcheraient-ils dans une telle saloperie ?

— Qu'appellez-vous des gens sensés ? dit Bolan.

Elle continua, comme si elle n'avait pas entendu la question :

— Vous croyez que mon père était un dirigeant de ce prétendu complot ? C'était un beau salaud, j'en sais quelque chose, un type qui ne pensait qu'à arnaquer les autres pour s'enrichir. Pour lui, tout ce qui comptait, c'était son profit personnel, mais jamais il n'aurait pris de tels risques, il était trop lâche.

— Vous venez de trouver vous-même les arguments capables de vous convaincre, Jenny. Comment croyez-vous que fonctionnent les politiciens ? La soif de pouvoir est la motivation fondamentale de leur existence. L'homme politique rêve de pouvoir et de fortune, le financier aspire à la puissance par l'argent, le tout étant étroitement imbriqué. Je ne dis pas que tous sont malhonnêtes, mais il en est dont la moralité est particulièrement malléable et ce sont ces types que les cannibales de l'Organisation prennent pour cible. Même ceux dont le sens moral est plus solide peuvent devenir des jouets entre les mains de ces pourris. Par exemple, persuadez un responsable gouvernemental honnête qu'il peut éviter une guerre totale en sacrifiant seulement quelques individus. Isolément, il ne marchera pas, parce qu'il se placerait dans l'illégalité et craindrait alors le retour de manivelle. Mais s'il est pris dans le rouage d'une conjuration, sa volonté faiblira au profit du raisonnement qui lui a été suggéré. La crainte du gendarme n'intervient plus du moment que le projet semble avoir toutes les chances de réussir. Et puis, avez-vous une idée du coefficient de corruption au sein de la communauté politique ?

L'Exécuteur marqua une petite pause avant de poursuivre :

— Quant aux militaires, ce sont avant tout des gens aux ordres. Leur devoir est d'abord d'obéir, même si les ordres qu'ils reçoivent paraissent contraires à la morale. Et puis, il y a ceux, à haut niveau, qui trempent dans la soupe répugnante en toute connaissance de cause. Le général Balsman en est un exemple typique. Le colonel Robert Moritz est fait du même bois. Combien d'autres y a-t-il encore qui collaborent occultement à cette saloperie ? Même s'ils n'étaient

qu'une dizaine, ce serait suffisant pour craindre le pire, car il s'agit forcément d'officiers supérieurs qui ont à leur disposition des leviers de commande décisifs... Pour en revenir à Howard Logan, ce n'était certainement pas une tête dirigeante, mais plutôt un maillon important de l'Organisation.

— Selon vous, insista la jeune femme, il aurait été en rapport avec des agents extérieurs au pays, des sortes de barbouzes ?

Bolan poussa un petit soupir.

— Il ne s'agit plus maintenant de craindre un affrontement ou un danger extérieur, sauf pour de petits pays en voie de développement. On est au stade de la mondialisation. N'avez-vous jamais entendu parler de ce terme ? Tout se passe à l'échelon mondial, planétaire, dans un jeu complètement faussé. Des individus dégénérés ont inventé de nouvelles règles aussi tordues que les méandres de leurs cerveaux malades. Ces mégalomanes sont convaincus que seules leurs méthodes sont les bonnes. Et ils n'ont eu aucune peine à convaincre les gros profiteurs internationaux dont la conscience est remplacée par une calculatrice électronique. Le syndrome durongeur s'est installé en maître sur la société actuelle et l'on peut facilement comprendre qu'à partir de là une nouvelle idéologie apparemment conforme à la morale a toutes les chances d'aboutir. Les consciences se taisent, les gens admettent ce qui leur apparaissait avant comme une monstruosité. Les supersalopards ont déjà pratiquement le champ libre et s'ils réussissent leur grand coup, le monde entier leur donnera raison car ils se seront débrouillés pour faire retomber sur d'autres la responsabilité de leur dégueulasserie. Ils brandiront alors l'épouvantail de l'holocauste planétaire, affirmant qu'ils sont parvenus in extremis à éviter le pire.

— Et ce sont ces gens que vous prétendez vouloir abattre ? Vous vous érigez en juge absolu...

— Je ne prétends rien. Je les combats, c'est tout. Il est évidemment impossible de les abattre globalement, je ne peux que les freiner en leur portant le plus possible de coups. Et si demain je devais succomber sur un champ de bataille, j'espère que quelqu'un continuerait le boulot commencé. Quand je parle de la mafia, Jenny, de toutes les mafias qui se sont regroupées pour former une super organisation, avec le concours d'immondes personnalités politiques, je ne fais qu'énumérer des évidences. La méthode de l'autruche n'a jamais évité quoi que ce soit. Peut-être l'état d'esprit collectif actuel, fait surtout de profit et de lâcheté, est-il dû au progrès qui se développe trop vite, à la surpopulation qui amène inévitablement la famine et la misère, le besoin de déborder de chez soi et d'envahir les autres. Je ne juge personne, je m'aperçois simplement que des

psychopathes alliés à une conjuration de vampires de haut vol s'apprêtent à allumer la mèche d'un baril de poudre dont personne ne sait s'il va exploser isolément ou faire péter la totalité de la planète. Tout le monde sait que l'armement nucléaire, à l'Est et à l'Ouest, est suffisamment conséquent pour détruire dix fois cette petite boule bleue perdue dans l'espace. Il ne s'agit pas de dramatiser. Depuis des années, on rabâche à travers les médias qu'une guerre nucléaire est impossible, que des verrous de sécurité interdisent pratiquement un conflit nucléaire qu'un fou aurait pu avoir l'idée de déclencher. On rassure les populations avec des paroles lénifiantes. Mais comment doit-on faire pour se rassurer lorsqu'on sait que ces mêmes verrous de sécurité, ces leviers de commande, sont parvenus entre les mains de paranoïaques ? Réfléchissez par rapport à vous, Jenny : êtes-vous si sûre de vous et des autres ? Quel est le monstre absurde que vous avez voulu fuir en vous réfugiant dans cette secte de paumés ? Vous ne ressemblez pourtant pas à une idiote, malgré la scène de naïveté que vous m'avez jouée tout à l'heure. D'autant que vous avez été totalement manipulée. En vous réfugiant dans ce que vous croyiez être un havre de paix, vous vous êtes mise entre les mains d'un trafiquant d'armes et de drogue. Un allié objectif de votre père !

— Il y a du vrai dans ce que vous dites, bien sûr, mais il m'est difficile d'admettre globalement vos idées. J'ai toujours été contre la violence, sans doute parce que je l'ai trop subie pendant des années. J'ai recherché la paix et j'ai cru la trouver chez ceux de Rising Sun. Ça vous étonne ?... Là-bas, parmi les autres frères et sœurs, il y a une compréhension que je n'ai trouvée nulle part ailleurs. Nous pensons différemment des autres qui ne songent qu'à se débattre pour survivre égoïstement et mènent une vie médiocre.

— Combien avez-vous versé d'argent pour survivre en paix chez Goldman ? De combien vous a-t-on ponctionné ?

— Le sanctuaire a besoin de moyens pour subsister et s'étendre. La paix intérieure et la vérité n'ont pas de prix.

— Ouais, fit Bolan. Je connais la musique. Mais c'est en vous qu'il faut chercher la paix et la tranquillité, pas dans les attrape-couillons ésotériques. Maintenant, parlons de feu Howard Logan et de ses petits copains.

— Dites-moi auparavant comment il est mort.

— Je croyais que ça ne vous intéressait pas.

— Simple curiosité morbide. Je vous ai dit que je cherche la vérité.

— Quelle qu'elle soit ?

— Bien sûr.

Il haussa les épaules, jeta un coup d'œil à ses compagnons. Gadgets lui renvoya une grimace navrée.

— Il s'est fait truffer d'éclats de grenade à fragmentation, commenta-t-il d'un ton neutre. Quand j'ai quitté son cadavre, il avait encore les mains crispées sur ses tripes et c'était assez répugnant à regarder. Quant à son visage, vous ne l'auriez pas reconnu.

— Vous essayez délibérément de me choquer ?

— Vous m'avez posé une question.

— Vous auriez pu éviter les détails.

— J'ai seulement voulu vous faire comprendre que les types avec lesquels il s'était associé ne sont pas simplement des relations d'affaires. Ils ne reculent devant rien pour que leur projet aboutisse. Ce qui paraît évident, c'est que Logan cherchait à les arnaquer, ou bien ses potes l'ont considéré comme grillé.

La jeune femme conservait un visage impassible, mais ses yeux s'étaient embués. Elle baissa les paupières pour masquer son trouble, annonça du bout des lèvres :

— Allez-y, Striker. Je suis prête pour l'interrogatoire.

Il lui tendit une feuille de papier et un crayon à bille.

— Établissez une liste de toutes les relations que vous lui connaissiez, aux États-Unis ou ailleurs, avec si possible leurs coordonnées. Si vous vous souvenez de faits ou d'événements qui vous paraissent avoir un rapport avec ce que vous venez d'entendre, mentionnez-les également. Consignez tout ce qui vous paraît en corrélation.

Puis, fixant tour à tour ses amis :

— Politicien, Gadgets... Jenny Logan va rester avec vous jusqu'à mon retour. Au besoin, assurez le relais avec Washington.

— Où comptes-tu aller ? s'enquit Blancanales.

— À la pêche au renseignement.

— Le contact de Hal ?

— Affirmatif.

Bolan enfila son trench-coat et sortit. Durant le trajet jusqu'au centre-ville, au volant de la Toyota, il réfléchit à ce que lui avaient appris ses deux amis. Deux mots flottaient dans son esprit, lourds de signification : Big Bang.

Était-ce l'avènement tant attendu depuis des années par l'Organisation et les satellites pourris qui gravitaient dans son influence ? Ou s'agissait-il de quelque chose de beaucoup plus physique, comme un conflit nucléaire, par exemple ?

L'Exécuteur, en tout cas, allait leur fabriquer un big bang à sa façon, histoire de leur démontrer qu'ils n'auraient pas la partie belle. Il serait temps ensuite d'examiner froidement la situation et au besoin d'éliminer la vermine survivante.

CHAPITRE X

Après le départ de l'Exécuteur, il y avait eu un moment de silence dans la pièce. Jenny Logan observait tour à tour les deux hommes.

— Vous le connaissez... depuis longtemps ? demanda-t-elle d'un ton hésitant.

— Un sacré bout de temps, oui, fit Blancanales.

— Striker, Politicien, Gadgets, ce sont des noms en code, n'est-ce pas ?

— On ne peut rien vous cacher, sourit brièvement Schwarz.

— Vous avez été militaires ensemble ? Peut-être pendant la guerre du Viêtnam ?

— Je n'ai pas trop envie de discuter de ce sujet, coupa Schwarz. Et ça ne ferait pas avancer le schmilblik.

— Alors, parlons de lui. Est-ce qu'il a toujours été comme ça ? Je veux dire, est-ce qu'il ne se compose pas une façade humanitaire pour justifier ses actes ? Je ne peux pas croire qu'un être normal puisse vivre continuellement dans la violence et le sang, tout au moins sans en subir le contrecoup et devenir à son tour un monstre.

— Bolan est la personne la plus humaine que je connaisse, rétorqua Politicien Blancanales. Il est parfaitement conscient de ce qu'il fait et des gens contre lesquels il se bat. Tout au début de sa guerre contre la *Cosa Nostra*, il était essentiellement motivé par un sentiment de vengeance. Il n'avait que sa rage et son habileté au combat à opposer aux mafiosi mais il leur a néanmoins flanqué une monstrueuse déroutée à Pittsfield, là où la mafia avait provoqué l'anéantissement de sa famille.

» Mais rapidement, sa haine a fait place à tout autre chose. Il ne menait plus son combat par esprit de vengeance, il avait compris que sa guerre avait sa place dans son propre pays, contre une saloperie nommée *Cosa Nostra*. Maintenant, ce n'est plus seulement la *Cosa Nostra* qui bouffe les États-Unis, mais une organisation composée de plusieurs mafias qui se sont groupées et qui constituent un immense cancer international. Il ne fait rien d'autre que poursuivre une croisade contre ces salauds. Voilà dans les grandes lignes ce qu'est Mack Bolan.

— Il n'a plus de parent ? Pas la moindre famille ?

— Si. Un frère plus jeune. Mais il ne le voit plus. S'il devait s'en approcher, il mettrait en danger sa vie, comme d'ailleurs celle de toutes les personnes qui l'approchent un peu trop. Pour répondre plus précisément à votre question, ce type n'est pas devenu un monstre assoiffé de sang. Il n'a pas perdu les pédales. Il utilise les mêmes méthodes que les cannibales de la mafia pour les combattre mais il ne tue jamais gratuitement, encore moins par plaisir ou pour en tirer un profit personnel. Vous allez peut-être aussi demander comment il réussit à rester en vie dans cet univers de violence, de trahison et de corruption. Eh bien, je crois que la réponse tient en quelques mots très simples. Il est beaucoup plus coriace que les *amici*. C'est un combattant-né. Il a des nerfs, des tripes et du cœur. Et en ce moment, il est toujours dans le vrai. Une nouvelle fois, il a pris dans son collimateur une cible bien pourrie et sacrément puante.

Elle hésita à enchaîner le dialogue, comme en butte à un conflit intérieur, dit finalement :

— Si tout cela est réel, s'il ne se trompe pas, y a-t-il une chance qu'il réussisse à...

— À terrasser le dragon ? sourit Blancanales. Ce qui compte, c'est d'essayer et d'y croire sans penser à un éventuel échec. Maintenant, vous devriez rédiger cette liste. D'accord ?

Elle battit des paupières, prit la feuille de papier et le stylo-bille.

— Si cela peut réellement l'aider à abattre le dragon, dit-elle d'un ton soudain volontaire, je vais faire mieux qu'établir cette liste. Je vais vous dire comment Howard Logan procédait pour joindre confidentiellement ses associés.

Warren Brady était un homme d'une quarantaine d'années à l'allure solide et au visage sévère.

Il lui manquait le bras gauche et sa jambe droite était remplacée par une prothèse depuis la hanche.

Mack Bolan l'avait identifié facilement en arrivant dans ce pub à l'atmosphère ouatée. Le journaliste se tenait au fond de la salle, seul à une table de quatre, face à un verre de whisky-Coca.

Bolan commanda la même chose et entra tout de suite dans le vif du sujet :

— Quelqu'un de haut placé à Washington prétend que je peux me fier à vous.

— Hal ne se trompe pas, rétorqua Brady en détaillant l'Exécuteur d'un œil aigu. Ainsi, c'est bien vous. Les portraits robots communiqués

à la presse ne sont vraiment pas ressemblants, mais je vous imaginai comme vous êtes. Tout au moins en ce qui concerne vos yeux, votre regard. Qu'est-ce que je peux faire pour vous, Bolan ? Comment un gratte-papier peut-il vous être utile ?

— Est-ce que cela vous intéresse de publier un bon article sur une super magouille ?

— Si cela m'intéresse ? Bon Dieu ! Vous venez de demander à un aveugle s'il veut voir. Vous allez déclencher la guerre à Détroit ?

— Je ne suis qu'un détonateur. L'explosif est déjà sur place.

— Je crois comprendre à quoi vous faites allusion. Je suis assez bien renseigné sur le sujet, mais jusqu'à maintenant, c'était tabou. Il y a trop de gros bonnets qui s'empresseraient de me casser les reins si j'écrivais trois lignes sur ce sujet. J'ai déjà eu mon compte. En revanche, si certains événements venaient à point nommé confirmer mes informations...

— C'est de cela qu'il s'agit. D'événements à venir à bref délai. Est-ce que nous parlons bien de la même chose, Brady ?

Le journaliste alluma une cigarette et rétorqua avec un petit ricanement :

— Je ne pense pas qu'il y ait d'erreur. Hal m'en a touché quelques mots au téléphone.

— Vous connaissez bien Hal ? fit Bolan.

— Avant de devenir l'espèce de déchet cybernétique que je suis, j'ai travaillé sous ses ordres au FBI. J'étais au département 38, la section chargée d'enquêter sur les personnalités soupçonnées d'être corrompues. Un certain... incident m'a obligé à prendre une retraite anticipée. Deux ans plus tard, après m'être habitué à me servir de la ferraille qui remplace ma jambe, et aussi à vivre avec un seul bras, je me suis reconverti dans le journalisme. Cela fait maintenant quatre ans que je suis journaliste indépendant. J'écris pour plusieurs journaux et je travaille occasionnellement avec la télévision. Je ne vous étonnerais sans doute pas en vous disant que je m'occupe essentiellement des faits divers crapuleux.

— Revenons-en à cette fameuse chose, intervint Bolan.

— La gangrène qui fait tache d'huile depuis le Pentagone ? La prolifération des huiles militaires et des politicards partisans d'un conflit nucléaire limité ? Oui, je pense que nous sommes sur la même longueur d'ondes.

L'Exécuteur remercia mentalement Hal Brognola. Il lui avait fait jouer le bon numéro.

— On cache soigneusement la vérité aux populations, poursuivit

Brady, mais dans les hautes sphères, il y a de plus en plus de personnalités qui sont convaincues d'une telle nécessité. Curieusement, c'est ici à Détroit que cette sale affaire paraît vouloir être décidée. Pourquoi ? Mystère. Je me demande parfois si ce coin du Michigan n'a pas été tiré au sort par les gros bonnets occultes qui manipulent l'opération. Mais j'ai mené mon enquête et je suis à présent certain de ce qui se trame. Et la sale flaque d'huile s'est rapidement étendue. Il paraît que la chose devrait se dérouler dans un petit pays de l'Est.

— Vos tuyaux sont bons, déclara Bolan.

Il trempa ses lèvres dans son verre, questionna :

— Quel est le sentiment général dans le milieu de la presse ?

— On parle d'un nouveau serpent de mer. Et il n'y a eu que quelques informations qui ont rapidement été dénoncées. Pourtant, c'était bougrement sérieux, je m'en suis vite aperçu en grattant pour essayer de comprendre. Quand j'ai commencé à balancer un premier article là-dessus, on m'a fait comprendre que je devais oublier cette affaire si je ne tenais pas à avoir de gros problèmes. J'ai aussi reçu des menaces plus directes et je me suis étouffé. Vous allez sans doute penser que j'ai été lâche, mais j'ai déjà trop écopé en fonçant tête baissée dans des histoires pourries. Hal vous a peut-être dit ce qui m'est arrivé ?

Brady releva légèrement son pantalon, dévoilant la prothèse métallique qui sortait de sa chaussette.

— C'est comme ça jusqu'en haut, commenta-t-il en souriant tristement. Comme pour mon bras, c'est arrivé il y a six ans. J'avais été délégué par le département 38 pour tenter de voir clair dans un trafic d'armement stratégique. Quelques jours après mon arrivée dans le Michigan, je me suis fait piéger en pleine rue. Trois types m'ont embarqué dans une voiture et m'ont conduit à la campagne. Le petit tour classique pour me donner un avertissement, quoi ! Seulement, ils m'ont matraqué tellement fort qu'ils m'ont pété cette jambe en trois endroits. Pareil pour les bras. Des fractures ouvertes. Puis ils m'ont abandonné dans une vieille grange où j'ai passé plusieurs jours dans un demi-coma. J'ai finalement réussi à me traîner jusqu'à une route. J'ai cru crever dix fois. C'est un gamin qui m'a découvert dans un fossé. Ensuite, je me suis retrouvé dans un hôpital.

L'ex-agent du Bureau fédéral se passa distraitement la main sur une cicatrice qui lui striait la joue, poursuivit :

— La gangrène s'était foutue dans ma patte ainsi que dans mon bras gauche et il a fallu m'amputer. J'avais juste assez de sang dans le corps pour survivre... Oh ! Je ne vous raconte pas ça pour me faire

plaindre, ni pour excuser ma lâcheté. C'est seulement un fait significatif des méthodes auxquelles peut se heurter un flic fédéral qui prétend faire passer sa profession avant son instinct de survie.

— Vous n'êtes pas un lâche, répliqua Bolan. Il y en a beaucoup à votre place qui auraient décroché après ce qui vous est arrivé.

— Ouais. Peut-être. En tout cas, si des événements inattendus tombaient comme ça du ciel, je serais prêt à foncer de nouveau. Maintenant, je me foutrais complètement que la racaille me saute sur le dos.

Brady eut un sourire amer.

— D'après mes informations, les Ruskofs ont partie liée avec certains gros pontes du gouvernement et des officiers supérieurs.

— Que savez-vous de Big Bang ? questionna l'Exécuteur.

— Big Bang ? répéta Brady. J'ai déjà entendu parler de ce truc. Bien sûr, ça n'a rien à voir avec la théorie sur la création et le développement de l'univers. Vous croyez que ça pourrait être en relation avec l'hypothèse du conflit limité ?

— Peut-être. Et Howard Logan, qu'est-ce que vous en dites ?

CHAPITRE XI

Le journaliste marqua une pause, paraissant réfléchir, puis :

— C'est vous qui l'avez liquidé ?

— Non, mais j'étais sur place quand ça s'est produit.

— Logan avait d'importantes relations dans divers ministères. En réalité, c'était une belle pourriture. Il s'occupait surtout de trafic d'armes à grande échelle. C'est précisément à lui que je dois ma patte folle. Eh oui ! Le monde est tout petit, hein ? Je m'étais accroché à ses basques et c'est lui qui a eu une partie de ma peau. J'ai accumulé un gros dossier sur lui, ses activités illégales, ses relations, le fric qu'il planquait en Suisse et au Panama, sa femme qu'il traitait comme une chienne et sa fille à moitié détraquée.

— Simplement paumée, corrigea Bolan. Elle est tout à fait récupérable.

— Vous la connaissez ?

— Depuis quelques heures. O.K. pour Logan. Avez-vous entendu parler de Clarence Webb, de Gregory Hirschbaum et d'un type qui se fait appeler Ruby ?

Le regard de Brady se durcit brusquement.

— Je pense que vous en savez autant que moi, dit-il. Sinon plus.

— N'en croyez rien. Je connais seulement des noms. Il me faut beaucoup plus que des noms.

— Le dernier que vous m'avez cité a-t-il un rapport avec Logan ?

Bolan alluma une cigarette à son tour. Il répliqua :

— Il figurait dans un carnet de rendez-vous de Logan, à la date de demain, de même que Clarence Webb. L'information est toute fraîche.

— Alors, il ne peut s'agir que de Leslie Rubinstein, alias Ruby le Barge.

— L'ex-capitaine Leslie Rubinstein ?

— Oui. Après avoir été foutu à la porte de l'armée, il a été un homme de main de Tony Rafferty, le roi du Crack, puis il est devenu tueur à gages. Ruby le Barge commandait les salauds qui m'ont dérouillé, il a même participé à la fête. Clarence Webb, lui, est un ancien député recyclé dans l'import-export. Une belle ordure,

également. Quant à Gregory Hirschbaum, on pourrait écrire un livre sur ses activités : gros actionnaire d'une dizaine de sociétés multinationales, président de plusieurs associations à but soi-disant non lucratif et qui sont en liaison avec les pays de l'Est, escroc de haut vol aux multiples protections gouvernementales et directeur occulte de la secte Rising Sun. C'est une espèce de fraternité bidon qui...

— Je connais, coupa Bolan. C'est de là que j'ai sorti Jenny Logan.

— Merde ! s'esclama Brady. Quand je disais que le monde est petit !

— Ouais. Vous venez de me rendre un sacré service.

— C'est vous qui me rendez service. Il y a quelque chose qui me bouffe de l'intérieur, Bolan. Je n'ai pas oublié ce qu'on m'a fait. Chaque soir quand je me déshabille et que je regarde ma prothèse de merde, je pense à Ruby le Barge. Et quand je me réveille la nuit parce que ça me fait mal, j'ai encore devant moi la sale gueule de cette ordure.

Il regardait fixement Bolan, les yeux légèrement humides.

— Alors, puisque vous m'apportez la possibilité d'une revanche, je vais de mon côté vous refiler tout ce que je sais sur cette racaille endimanchée. Consacrez-moi deux heures de votre temps et vous ne le regretterez pas. Tous les renseignements que je possède sur cette clique sont stockés sur le disque dur de mon PC. Le mieux est que nous nous y rendions séparément.

— Où est-ce ?

— Une planque dans Grand River Avenue. O.K. ?

— Allons-y, accepta Bolan.

Warren Brady griffonna une adresse sur un morceau de papier, ajoutant :

— Faites gaffe de ne pas traîner une casserole derrière vous.

La planque du journaliste était un minuscule studio aménagé en bureau avec un divan convertible dans un angle. Bolan se pencha pour observer l'écran-vidéo où venait de s'afficher un texte.

— Ça, c'est le pedigree de Howard Logan, commenta Brady. L'essentiel tient en quatre pages-écran.

L'Exécuteur en mémorisa l'essentiel. Brady, ensuite, fit défiler une longue fiche informatique qu'il avait constituée sur Clarence Webb. Puis il lança une copie sur l'imprimante.

— Chaque fois que je regarde ces notes, fit-il, ça me donne envie de gerber. Au début, je croyais qu'on finissait par s'habituer à renifler

l'odeur de la pourriture, mais je me trompais. Et dire que pendant qu'on met en tôle de pauvres bougres qui ont volé un hamburger, ceux-là continuent tranquillement leur immense dégueulasserie. Bon, comment comptez-vous utiliser ces renseignements ?

— Vous le saurez bien assez tôt.

— Ouais. Vous n'avez pas vraiment confiance en moi.

— Je tiens surtout à ce que vous restiez en dehors du coup.

— Utilisez-moi comme informateur. Je peux me déplacer malgré ma guibole en ferraille.

— Négatif. Ce n'est pas une affaire de civils.

— Au moins, est-ce que je vous reverrai ?

— Peut-être. Sinon je vous appellerai. Tenez-vous près de votre téléphone, Brady.

— Donnez-moi au moins une indication.

— Je vais commencer à blitzer cette nuit, répliqua Bolan en empochant les feuillets sortis de l'imprimante. Merci pour tout, et restez planqué.

Il marcha vers la porte.

— Bolan...

— Oui ?

— Foutez la pâtée à ces salauds et saluez-les de ma part.

— Promis.

— Bonne chance.

L'Exécuteur lui envoya une esquisse de sourire avant de refermer la porte. Une bouffée de chaleur monta dans sa poitrine. La guerre éternelle et sans cesse renouvelée qu'il menait contre le Crime Organisé ne l'avait pas rendu insensible. Lorsqu'il devait tuer, Bolan le faisait sans état d'âme, froidement, se débarrassant de la racaille mafieuse aussi facilement que s'il s'agissait d'éliminer des rats. Mais lorsqu'il lui arrivait de rencontrer la compréhension et l'esprit de justice, l'amitié spontanée, le soldat qu'il était redevenait un simple humain et il en éprouvait une joie courte mais intense. C'était pour des gens comme Warren Brady qu'il devait continuer à se battre, tout en sachant que finalement il finirait par laisser sa peau sur un champ de bataille, criblé par les balles des mafiosi ou celles des flics. Quels que soient les risques qu'il aurait encore à assumer, il avait décidé une fois pour toutes de tenter l'impossible et d'aller jusqu'au bout de son engagement.

La première phase de la guerre de Détroit s'était accomplie hors de son contrôle, elle avait été amorcée par une équipe de tueurs de

l'Organisation qui lui avaient coupé l'herbe sous les pieds. Mais, à présent, l'Exécuteur était fermement décidé à conduire la danse. Le bal de Satan allait bientôt commencer.

CHAPITRE XII

Le guerrier récupéra Rosario Blancanales à l'hôtel, laissant à Gadgets Schwarz la tâche de veiller sur Jenny Logan.

— C'est une mission de renseignement, précisa-t-il en conduisant la Toyota dans Plymouth Road. Tu resteras en observation pour le cas où il y aurait un imprévu.

— Quel est l'objectif ? s'enquit Blancanales.

— Clarence Webb.

— Le député ?

— L'ancien député. Il n'est plus qu'un ripou spécialisé dans l'arnaque internationale.

Les deux hommes restèrent silencieux jusqu'à River Rouge Park, puis Blancanales annonça :

— La fille nous a tuyautés sur la façon dont son vieux contactait ses potes. Deux ou trois phrases de reconnaissance qu'elle lui a entendu prononcer au téléphone et aussi les lieux habituels de rendez-vous.

— Tu penses qu'elle ne nous mène pas en bateau ?

— Non. Pour moi, elle est vraiment convaincue, ça ressemble même à de la revanche de sa part. Le monde est vraiment tordu ! Des sales cons comme Logan, il y en a partout où on regarde. Le plus triste, c'est qu'ils tiennent presque toujours des postes clés qui leur permettent d'exploiter les autres et de leur pourrir la vie. À croire que la réussite est conditionnée par la saloperie. Plus t'es dégueulasse et plus t'as de chance de monter dans l'échelle sociale.

— Tu voudrais refaire le monde ? lui sourit Bolan.

— Ça me plairait, oui. Si j'en avais la possibilité, je ferais voter une loi contre les cons et les chieurs de tous calibres.

Bolan regarda sa montre. Il était 20 h 45. Ils franchirent le croisement de Telegraph Road, stoppèrent bientôt dans une rue sombre et l'Exécuteur continua à pied jusqu'à un bel immeuble de Redford. Les bureaux personnels de Clarence Webb occupaient le huitième et dernier étage de la bâtisse. Bolan s'avança jusqu'à une grande porte d'entrée vitrée à côté de laquelle il y avait un clavier à

dix chiffres pour les codes d'accès. Il appuya sur le bouton de sonnette. Il s'écoula un bon moment avant qu'une voix se mette à crachoter dans l'interphone :

— Ouais. Qu'est-ce que c'est ?

— FBI ! renvoya sèchement Bolan. Ouvrez !

Quelques instants supplémentaires s'écoulèrent avant qu'un gardien en uniforme apparaisse derrière les portes vitrées.

Bolan sortit une fausse plaque fédérale qu'il plaça en évidence contre la vitre.

— Qu'est-ce qui se passe ? ronchonna le gardien en s'approchant pour tenter d'examiner la plaque métallique.

— J'ai quelques questions à vous poser, ce sera rapide.

Le type hésita, puis finit par se décider à enclencher le système d'ouverture électrique en grognant.

— C'est pas normal. En principe, je devrais pas...

— Ça va ! trancha Bolan, le poussant devant lui. Allons dans votre bureau.

Ils firent quelques pas jusqu'à une pièce enfumée où une petite télé diffusait un spectacle de variétés. En hauteur, un écran vidéo montrait l'entrée du hall et les abords extérieurs et, à portée de main, un standard téléphonique était enchâssé sous un pupitre comportant une vingtaine de voyants lumineux. Le gardien avait une soixantaine d'années, sans doute un fonctionnaire en retraite. La visite impromptue d'un flic fédéral ne semblait pas spécialement lui plaire et il cherchait visiblement à marquer son mécontentement.

— Bon, qu'est-ce que vous voulez ? lâcha-t-il aigrement.

Bolan avisa les restes d'un casse-croûte et deux cannettes de bière vides.

— Clarence Webb ! fit-il.

— Oui ?

— Ne faites pas l'idiot. Est-il chez lui ?

— Non, pas à ma connaissance.

— Vous l'avez vu sortir ?

— Ouais.

— Seul ?

— Non, avec une jeune femme.

— À quelle heure ?

— Vers sept heures du soir, j'crois. Vous savez, j'espionne pas les gens de cet immeuble, c'est pas mon genre.

— J'en suis sûr. Qui est là-haut en ce moment ?

— Bon Dieu ! Pourquoi est-ce que vous me posez toutes ces questions ? M. Webb aurait quelque chose à se reprocher ?

— Répondez.

— Heu, y a deux de ses collaborateurs dans l'appart.

— Des collaborateurs ?

— Enfin, c'est comme ça qu'il les appelle. J crois que ce sont des espèces de gardes du corps.

— Quel genre ?

— Des têtes pas très sympa, si vous voyez ce que je veux dire. Des armoires à glaces.

— Ils sont armés ?

— J'crois que oui.

— Faites un effort.

— Ben, ouais, ils ont des flingues. Des automatiques de gros calibre.

— Pourquoi ne sont-ils pas sortis avec Webb ?

— J'en sais rien, moi ! P't'être qu'il voulait être seul avec la fille. Mais qu'est-ce qui se passe, à la fin ? Pourquoi toutes ces questions ?

— Ne vous en faites pas pour ça. Comment est protégé l'immeuble ?

— Tout est sous le contrôle d'un système électronique.

— Effraction et incendie ?

— Bien sûr. Les deux circuits sont séparés. Il ne peut rien se passer ici sans que j'en sois informé.

Les yeux du gardien se portèrent machinalement sur un panneau mural équipé de voyants à côté desquels figuraient des noms et des numéros.

— O.K. ! dit Bolan.

Il enfonça ses mains dans les poches de son imperméable. Lorsqu'il les en ressortit, la gauche tenait un mini walkie-talkie et la droite enserrait le Beretta 93-R qu'il montra au gardien.

— Vous allez appeler ces deux types et les avertir que le feu s'est déclaré sur le palier du septième.

— Quoi ! glapit le vieux bonhomme, les yeux exorbités et la mâchoire pendante.

Le canon du Beretta pointa sinistrement dans sa direction.

— Faites ce que je vous dis, je n'ai rien contre vous et ça m'ennuierait vraiment d'utiliser ce truc.

Puis, voyant dans quel état de frousse se trouvait le vieux type :

— O.K. On va faire autrement.

L'Exécuteur porta le walkie-talkie contre sa joue et lança :

— Pol ?

— J'suis là ! répliqua la voix de Rosario Blancanales. Tout est calme dans la rue.

— O.K. Continue d'ouvrir l'œil et silence radio sauf incident.

— Roger !

Bolan relâcha la touche d'émission puis déclara au gardien :

— Asseyez-vous.

Le type obéit mécaniquement. En quelques secondes, il fut immobilisé par des menottes sur sa chaise qui elle-même fut attachée à un radiateur à l'autre bout de la pièce. Un gros morceau d'adhésif médical vint se plaquer contre la bouche du gardien.

Dix secondes plus tard, Bolan appuyait sur le bouton de l'ascenseur. Au septième étage, il se dirigea vers un téléphone mural.

Al Lippi releva ses gros sourcils en entendant la sonnerie. Puis il lâcha un juron et tendit la main vers le combiné posé sur le guéridon à côté de son fauteuil. C'était le réseau intérieur.

— Ouais ! grogna-t-il.

— Monsieur Webb ?

— Non, il est pas là. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Nous avons un problème. Un début d'incendie s'est déclaré dans le boîtier de la climatisation.

— Merde ! C'est pas une blague, hein ?

— Sûrement pas ! Gardez votre calme, il y a déjà un technicien sur place.

— Ouais, ouais ! cracha Lippi en raccrochant brutalement. Gardez votre calme ! Le con !

S'extirpant du fauteuil, il appela :

— Mario ! Rapplique. Magne-toi le cul !

Un type bâti comme une montagne se pointa dans le salon, les yeux ronds.

— Paraît qu'il y a un début d'incendie, expliqua Lippi.

— Qui t'a dit ça ?

— Le vieux con d'en bas, j'suppose. Il dit qu'un technicien de merde est en train de s'occuper de cette connerie.

La montagne de viande releva la tête et huma l'atmosphère.

— J'sens rien, observa-t-il. Y a pas de fumée.

— Je vais voir, bouge pas.

Al Lippi marcha d'un pas nerveux jusqu'à la porte palière dont il déverrouilla les deux serrures de sécurité. La lumière était allumée dans le couloir et, tout au fond, un grand type s'affairait devant le placard des compteurs électriques. Lippi posa machinalement la main sur la crosse de son pistolet et s'approcha.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? grommela-t-il. Y a pas l'air d'avoir le feu.

Le gars qui vérifiait le coffret répondit sans se retourner :

— Non. Mais il y a un autre problème.

— Ah ouais ? C'est quoi ?

— Ça. *Capici* ?

Dans la fraction de seconde qui suivit la réplique, le type avait pivoté, faisant face. Il ne tenait pas un tournevis ou un quelconque autre outil, mais un méchant flingue prolongé par un long silencieux.

— Hé ! s'exclama le balaise. Attends ! *Amico di amici* ?

— Négatif ! rétorqua Bolan en caressant la détente.

Le Beretta toussa et une pastille brûlante de 9 mm alla s'enfoncer dans le front d'Al Lippi qui partit à la renverse avec un petit soupir coincé.

Son énorme acolyte déboucha à son tour de l'appartement alors que le cadavre de Lippi s'effondrait sur la moquette du couloir. Une seconde ogive Parabellum jaillit du silencieux et l'attrapa à la tempe au moment où il tournait la tête.

L'Exécuteur ne prit pas le temps de fouiller leurs vêtements. Ces deux-là étaient deux pistoleros de la mafia, pas de doute à ce sujet. Il ne prit pas non plus la précaution de transporter les corps. Le huitième et dernier étage était tout entier la propriété de l'ancien député marron.

Entrant dans l'appartement, il referma la porte derrière lui et visita rapidement toutes les pièces, revint ensuite dans un bureau richement aménagé en meubles de style. Moins de deux minutes plus tard, il dénicha le coffre qu'il cherchait derrière un panneau d'une bibliothèque murale. La cachette n'avait rien d'original, sans doute Clarence Webb comptait-il surtout sur ses chiens de garde et sur le dispositif de sécurité de l'immeuble pour protéger ses petits secrets.

Une inspection attentive lui fit comprendre que le coffre était relié à une alarme spéciale, un système à capteurs de vibrations. À la moindre manipulation anormale, l'alerte se déclencherait. Il supposa

qu'il ne s'agissait pas d'un système sonore classique mais d'une transmission en douce chez quelqu'un chargé d'expédier sur place une équipe d'intervention. Bien sûr, Webb ne souhaitait pas voir les flics débarquer chez lui et coller leur nez dans ses affaires.

Bolan sortit de sa poche une petite boîte contenant de l'explosif C-4 dont il préleva trois morceaux qu'il positionna aux emplacements des gonds intérieurs et de la serrure du coffre, et il établit un cordon de liaison. Il y enfonça ensuite un détonateur chimique à retard qu'il mit aussitôt en fonction, puis il quitta le bureau et alla s'abriter dans l'entrée de l'appartement.

L'explosion secoua brièvement les murs. Le travail était impeccable, la petite porte blindée pendant contre la bibliothèque dont un pan était arraché. Une fumée âcre imprégnait la pièce. Bolan commença à faire mentalement un décompte, ne s'octroyant que deux minutes.

Une dizaine de dossiers étaient empilés dans le bas du coffre. Il s'en empara et les mit dans un sac plastique. Sur l'étagère supérieure, d'épaisses liasses de billets s'empilaient les unes sur les autres. Il y en avait au moins pour un demi-million de dollars. Les liasses vinrent tenir compagnie aux dossiers, ainsi qu'un livre de comptes.

Quarante-cinq secondes, égrena-t-il tout bas. Il était en avance sur son timing et décida de jeter un coup d'œil dans les tiroirs du bureau, mais ne découvrit rien qui pût retenir a priori son attention, à part un calepin à la couverture de cuir noir qu'il empocha.

Il lui fallut vingt secondes supplémentaires pour poser un « bug » sur la ligne téléphonique. Le petit appareil n'était pas plus gros qu'une pièce de monnaie et trouva une place sous le boîtier de connexion. Un enregistreur-retransmetteur radio était déjà dissimulé dans le placard des compteurs électriques.

Il avait compté cent quinze secondes quand il déboucha dans le hall du rez-de-chaussée, à l'instant où le petit talkie-walkie émettait un appel dans sa poche de poitrine :

— Striker ! Réponds.

— Ouais. Un ennui ?

— Tu parles ! Y a une caisse qui vient de stopper en catastrophe devant ton immeuble. Quatre gus qui se mettent à foncer vers l'entrée, des poids lourds avec des calibres.

— Pigé, Pol. Dégage-toi en douceur et récupère-moi sur l'arrière.

Bolan avait brièvement observé un plan du rez-de-chaussée dans le local du gardien. L'image qu'il en conservait dans sa mémoire lui permit de repérer sans difficulté la porte donnant sur un second hall plus petit, au fond duquel il y avait une issue de secours. Le battant

n'était manœuvrable que de l'intérieur et une chaîne de sécurité en bloquait le mécanisme. Il fit sauter le cadenas d'une balle silencieuse et poussa la porte d'acier.

La rue était calme et tranquille, éclairée de place en place par des lampadaires. L'Exécuteur allait s'y élancer quand la porte intermédiaire claqua, violemment repoussée depuis le hall principal. Il aperçut une silhouette épaisse qui la franchissait, un revolver braqué dans sa direction, et caressa la détente du Beretta. La silhouette s'effondra, mais un second type accourait, lancé comme un bulldozer. Il fallut deux balles de 9 mm pour stopper la course du flingueur dont le corps vint s'affaler presque contre les jambes de Bolan.

Des exclamations et des jurons se firent entendre tandis qu'il franchissait l'issue de secours. Le ronflement d'un puissant moteur s'amplifia rapidement et la Toyota déboucha en trombe d'une rue contiguë, stoppa dans un crissement de pneus. Bolan se laissa tomber dans le fauteuil passager, largua encore trois balles contre la porte métallique pour décourager les porte-flingues de la mafia, tandis que le bolide bleu nuit effectuait un démarrage foudroyant, le plaquant contre le dossier de son siège.

Un peu plus tard, alors que les deux hommes étaient certains de n'être pas pris en filature, Blancanales fit remarquer :

— Ces gus sont arrivés comme s'ils montaient la garde tout près. Qu'est-ce que ce gros mec planquait de si précieux chez lui ?

— Du fric et des papiers. On épluchera tout ça plus tard.

— Et quel est le programme, maintenant ?

— On continue la mission de renseignement, Pol. À moins que tu en aies marre.

— Si j'en ai marre ? Tu parles ! Je commence seulement à rigoler !

— O.K. Mets le cap sur Garden City, on va aller dire bonsoir à un autre *amico di amici*.

CHAPITRE XIII

Il était près de 10 heures du soir quand les deux hommes arrêterent la Toyota à proximité d'une grande maison entourée d'un parc vallonné. Apparemment, aucun garde n'assurait la surveillance des lieux, mais il devait y avoir un système de détection électronique.

Laissant Blancanales au volant, l'Exécuteur traversa la large allée qui séparait la propriété des maisons voisines et alla sonner à la grille du parc. Il dut attendre de longues secondes avant qu'un homme sorte de la bâtisse et vienne jusqu'au portail. C'était un jeune gars au regard vicieux avec une longue cicatrice sur une joue. Il portait ostensiblement un revolver et un talkie-walkie à la ceinture.

— Faut surtout pas te presser, lui dit Bolan froidement.

— Pourquoi je me presserais ? renvoya la petite frappe d'un ton narquois.

— Parce que si tu continues, tu vas te retrouver sans boulot, connard.

— Ah ouais ?

Le ton était brusquement moins assuré.

— Ouais. Tu as trois secondes pour annoncer à qui tu sais que je suis arrivé. Pigé, abruti ?

— Ah ! Et, heu... Qui dois-je annoncer ?

— Oméga. Dis-lui qu'Oméga est planté devant la grille d'entrée et qu'il n'a pas l'intention d'attendre.

D'un coup, la morgue du porte-flingue se transforma en une grimace d'assentiment en même temps qu'il hochait la tête d'un air entendu.

— George ! lança-t-il dans son transceiver. Faut que tu dises à M. Greg qu'il a un visiteur.

— Qui ? nasilla l'appareil.

— Un visiteur spécial qu'on ne peut pas faire attendre, il comprendra.

— J'pense pas qu'il va être très heureux. En ce moment, il...

— Ta gueule, George ! Fais ce que je te dis.

Il y eut un déclic métallique et la grille se mit à coulisser sur un rail.

— Les autres sont déjà là ? demanda Bolan en s'avançant.

— Heu, non. Quels autres ?

— Si on te le demande, tu sais ce qu'il faut répondre ?

Un petit silence embarrassé s'installa tandis qu'ils avançaient vers la façade.

— Oui, bien sûr, dit finalement la jeune crapule.

— Comment on t'appelle ?

— J'ai pas encore de surnom. Pour l'instant, c'est seulement César.

— Tu bosses pour qui ?

— Pour M. Greg...

— Fais pas semblant de pas comprendre. Et ne m'oblige pas à répéter.

— Ah ouais, je vois ce que vous voulez dire. Je fais partie des équipes de Ruby. Je pense que je vais pas tarder à devenir son premier lieutenant.

Bolan savait qui était Leslie Rubinstein, alias Ruby le Barge. Le journaliste Warren Brady lui en avait parlé, mais il connaissait déjà la sinistre réputation de cet ancien capitaine de Marines qui avait été dégradé et jeté de l'Armée pour trafic de drogue et proxénétisme. De par sa famille, Ruby le Barge avait des attaches avec le Milieu qui l'avait très vite récupéré pour lui confier des tâches en rapport avec sa formation. Puis un *sotto-capo* l'avait pris sous son aile et lui avait confié la charge de former de soi-disant gardes du corps. En réalité, il s'agissait d'enseigner à des malfrats l'art de tuer, de briser des membres, et éventuellement de torturer, tout cela dans la plus parfaite routine. Ceux qui passaient entre les mains de Ruby étaient des buteurs techniquement très au point et sans aucun état d'âme. L'Exécuteur savait qu'un contrat sanctionnait cette formation très spéciale. Il s'agissait d'assassiner une personne qui avait nui ou qui risquait de nuire à l'Organisation, après l'avoir obligée à avouer ses projets criminels.

— Si tu me racontes pas de bobards, tu as passé ton contrat ? dit Bolan au porte-flingue.

— Ça oui ! Ruby m'a mis trois fois à l'épreuve et je peux dire qu'il a été plutôt content de moi. Je suis ici pour pas très longtemps, juste en intérim, quoi.

— Tu veux dire en stage ?

— Ouais. Y a des boulots plus intéressants qui m'attendent.

Ils arrivaient devant la porte du perron. Le garde l'ouvrit, démasquant une grande entrée dallée dans laquelle se tenait un autre type, une sorte de copie conforme du premier.

— Alors, c'est ça Oméga ? fit-il sur un ton méfiant.

Il avait posé la main sur la crosse de son revolver et ajoutait :

— Je me suis souvent demandé à quoi servent ces mecs importants.

— À ça, répondit Bolan, lui jetant un regard de glace.

Le Beretta était venu se loger en une fraction de seconde dans sa main et crachait la mort dans un petit chuintement rauque. Un troisième œil s'ouvrit dans le front de George qui s'affaissa comme une loque sur le carrelage.

— Merde ! Vous, vous... Vous..., bégaya César.

— La ferme. Hirschbaum est seul ?

— Ou... oui.

— Montre-moi le chemin.

Après lui avoir envoyé un regard mauvais, César désigna du doigt un couloir au fond du hall.

— Passe devant, lui ordonna Bolan.

D'une démarche raide, le petit buteur le précéda dans le couloir. Il marcha jusqu'à une porte à double battant aux moulures dorées, et appuya sur un bouton de sonnette.

L'attente fut courte. Un battant s'ouvrit sur un salon cossu, démasquant un personnage vêtu d'une robe de chambre et qui se composait un visage avenant. D'une violente poussée, Bolan lui envoya César dans les bras et le personnage avenant s'affala en arrière en poussant un petit cri.

Il se releva en vociférant, resserra la ceinture de sa robe de chambre et lança un regard acéré sur son visiteur.

— Est-ce que vous pouvez m'expliquer ce que ça signifie ? s'indigna-t-il.

— Oui, répliqua laconiquement l'Exécuteur. L'époque des choux gras est finie, Greg.

— Quoi ? hurla hystériquement le financier véreux. Nom de Dieu ! Fais quelque chose, César ! Bute-moi ce mec ! Bute-le, merde !

Une nouvelle fois, le Beretta toussa et Hirschbaum vit un petit trou tout rond se dessiner sur la tempe du porte-flingue. Les traits distingués de son visage se tordirent dans une vilaine grimace et il se mit à gémir.

— La ferme ! cracha Bolan. Si tu cries, je te tue. Si tu tentes de

cavalier, je te tue également. Pigé ?

Les cordes vocales de Greg Hirschbaum étaient tellement nouées qu'il se sentait bien incapable de proférer le moindre appel. Quant à cavalier... Ce grand type était évidemment bien plus fort que lui. Il n'avait aucune chance. D'un coup, il relâcha tous ses muscles, se fit aussi décontracté que possible. Le fumier ne l'avait pas immédiatement assassiné, donc la discussion était possible.

— Que me voulez-vous ? prononça-t-il avec difficulté. Si c'est de l'argent...

Un ricanement lui arriva en pleine face comme un soufflet.

— Je n'ai pas besoin d'argent.

— Alors que voulez-vous ?

— T'entendre me raconter certaines histoires.

— Vous n'êtes pas un Oméga, hein ?

— Non. Je ne suis pas un Oméga.

— Mais enfin ! Qui êtes-vous ?

— Bolan. Ça te dit quelque chose ?

Hirschbaum resta sans voix. Lui, visiblement, n'était pas physionomiste ! Il eut un nouveau gémissement. Les battements de son cœur s'étaient accélérés à tout rompre. Si ça lui disait quelque chose ? Bon Dieu, oui ! Toute l'Organisation avait entendu parler de ce grand fumier ! Mais il n'avait jamais imaginé qu'il s'en prendrait un jour à lui, un personnage aussi important et qui n'avait rien de commun avec les petits malfrats de la rue.

Il se demanda subitement comment il se trouvait encore en vie et balbutia :

— Vous avez dit... que vous vouliez discuter.

— C'est ça, Greg. Parle-moi de Clarence Webb, de Logan et de ta magouille de Rising Sun.

Hirschbaum regarda l'automatique sombre pointé sur son ventre, fixa ensuite les yeux de glace qui l'observaient sans ciller. Un frisson nerveux le secoua tout entier.

— Je t'écoute. Parle-moi de Logan.

— Logan est mort.

— Ça, ce n'est pas une info. Qui a décidé son exécution ?

— Je crois que c'est Webb.

— Tu n'es pas certain ?

— Eh bien... Presque. Il pensait que Logan nous trahissait. Je veux parler d'affaires que nous avons en commun. Jamais je n'aurais

envisagé une telle chose de la part de Clarence.

L'Exécuteur ricana.

— Et toi, bien sûr, tu n'étais pas d'accord.

— Je n'ai qu'un rôle secondaire dans l'Organisation, malgré ma position sociale. En fait, c'est un peu contre mon gré que je suis entré dans le coup. Vous devez connaître les méthodes de persuasion de ces gens.

— Tu parles ! Et qu'est-ce que tu fais contre ton gré ?

— Mon rôle se borne à établir des contacts à haut niveau. Mes activités m'entraînent dans divers milieux.

— Y compris en Russie, compléta Bolan.

— Ça n'a rien à voir.

— Bien sûr que si, et tu le sais. Qui sont les concepteurs ?

Hirschbaum marqua un temps de silence.

— Ah ! J'ai entendu parler d'eux, mais je ne les ai jamais vus et je ne connais pas leurs noms.

— Tu es en train de tout gâcher, Greg.

Le canon du Beretta se fit menaçant et l'ignoble personnage se mit à claquer des dents.

— Je vais te loger une balle dans le genou gauche, déclara calmement Bolan. Ensuite, ce sera le droit. Par lequel veux-tu que je commence ?

Malgré sa peur abjecte, il se cabra haineusement et persifla :

— Vous ne pourrez pas sortir de cette maison.

— J'y suis bien entré.

— J'ai des gardes qui vous en empêcheront, affirma Hirschbaum comme pour se rassurer.

— Tu avais deux gardes, Greg. Je les ai neutralisés et nous sommes tranquilles pour quelque temps. Alors tu parles tout de suite ou tu deviens cul-de-jatte.

— Attendez !... C'est vrai, j'en connais un, mais j'ignore totalement tout des autres. Et encore, celui-là, je ne l'ai vu que de rares fois.

— Son nom ?

Le regard de Hirschbaum dévia vers le cadavre de César et il devint un peu plus livide.

— David, il me semble.

— David comment ? Dépêche-toi, Greg, j'ai le doigt qui fatigue.

— Parker ! C'est David Parker. Un type dont personne ne sait

exactement d'où il vient ni comment il arrive à faire pression sur les affaires en cours. Il apparaît de temps en temps.

— Quand ?

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire...

— Quand doit-il apparaître ?

— Bon Dieu ! Vous me foutez la trouille avec votre flingue, gémit Hirschbaum. Eh bien, on le voit surtout quand il y a des réunions. Il débarque généralement sans prévenir, pose des questions à tout le monde, prend des notes et donne des directives. C'est une sorte de technocrate. On ne peut pas dire qu'on l'apprécie vraiment, mais tout le monde l'accepte.

— Tu veux essayer de me dire pourquoi ?

— Je sais pas vraiment. Peut-être que la chose a été décidée en haut lieu. Je vous l'ai dit, Bolan, moi je ne fais pas partie de ces gangsters.

— Tu ne feras plus partie de rien du tout si tu continues à dire des conneries.

— Posez-moi des questions..., lâcha aigrement Hirschbaum.

— Quand doit avoir lieu la prochaine réunion ?

Un nouveau silence se fit. Le Beretta cracha un petit pruneau de métal qui entama la belle robe de chambre au niveau de la cuisse et fit suinter un peu de sang. Le financier de la mafia couina et se mit à haleter en se tenant la jambe.

— C'était juste pour te donner un aperçu, lui annonça Bolan. Tu veux la suite ?

— Vous êtes cinglé, hein ? C'est ça votre truc ?

— Où veux-tu la prochaine ?

Atterré, Hirschbaum vit le mufle de l'arme sinistre se diriger vers son autre jambe.

— Non ! Faites pas ça, merde !... Heu, j'ai entendu dire que c'est pour demain. Du moins, c'est ce qui était prévu, mais avec la mort de Logan... Maintenant, ne me demandez pas où ça doit se dérouler, j'en sais absolument rien, je vous jure !

— Et Locker ? fit Bolan.

— Qui ?

— Mike Locker. Un concepteur lui aussi. Ne me dis pas que tu n'es pas au courant, je sais qu'il vient de débarquer à Détroit pour rencontrer Logan. Dommage qu'il soit arrivé un peu tard.

— Je vous jure que j'ignore tout de ce type ! Je n'en ai jamais entendu parler ! D'ailleurs, il paraît qu'ils changent régulièrement de

nom.

Bolan le croyait aisément, d'autant plus que Mike Locker n'existait que comme individu hypothétique programmé dans son plan d'attaque.

— Parle-moi un peu de Rising Sun.

— Oh ! Ça... C'est une fraternité comme beaucoup d'autres.

— Ça te rapporte beaucoup ?

— Pas des masses.

— Alors, quel est l'intérêt ?

Pour la première fois, le visage de Hirschbaum se fendit d'un sourire, ou plutôt d'une sorte de grimace de hyène.

— La baise. Y a parfois de super petits lots qui débarquent là-bas.

— Et tu les fais venir chez toi avant qu'elles commencent à être abîmées par l'esclavage qu'on leur impose. C'est ça ?

— C'est pas ça du tout. Y a rien de mal à baiser, non ? Après tout, ces salopes sont formées pour rendre service à leur prochain ! Ne me faites pas croire que vous allez verser des larmes sur leur sort, Bolan. Vous assassinez des tas de mecs sans jamais rien ressentir, non ? Alors, pour quelques mignonnes connasses...

Bolan l'interrompit sèchement dans son exposé :

— Terminé pour l'instant. Je reviendrai te voir, Greg Hirschbaum, et si tu ne te montres pas plus coopératif, je balancerai une balle dans ta carcasse pourrie. Sois certain que je tiendrai ma promesse.

— Écoutez, Bolan, je...

Hirschbaum n'eut pas le temps d'en rajouter. La crosse du Beretta lui heurta le crâne et l'expédia dans l'inconscience. L'Exécuteur installa rapidement un bug sur chacune des deux lignes téléphoniques de la maison ainsi qu'un micro HF dans un bureau du rez-de-chaussée. Un retransmetteur radio – complément indispensable des minuscules gadgets – trouva sa place dans un massif du jardin, près du grillage d'enceinte.

Quand ce fut terminé, il rejoignit Blancanales dans la Toyota.

— Le gros poisson a mordu à l'appât ? demanda ce dernier.

— J'espère, soupira Bolan en lui tendant un petit magnéto-cassette. Si tout se passe comme prévu, les événements vont se précipiter. Tu écouteras ça, Pol, et tu me diras ce que tu en penses.

— R and R ? Un temps de repos et de réflexion ?

— Pas question. Détroit n'est pas fait pour un R and R.

Blancanales le savait, bien sûr. Bolan avait seulement besoin d'une halte tactique pour étudier et mûrir son plan d'attaque. Tout de suite

après, il se relancerait à l'assaut de ses adversaires avec de nouveaux atouts en main. Rien que d'y penser, il en arrivait à plaindre la mafia.

CHAPITRE XIV

La météo n'avait pas prévu de chute de neige, et pourtant Détroit commençait à disparaître sous un manteau blanc. Clarence Webb contemplait à travers la baie vitrée de son bureau les gros flocons innombrables qui virevoltaient et masquaient presque entièrement les immeubles de l'autre côté de l'avenue.

Il était ivre de rage et, en même temps, rongé par l'angoisse. Le mauvais coup lui était arrivé sans crier gare. Il se retourna pour observer le coffre éventré et vide qui paraissait lui adresser un sourire cynique. Il était au restaurant avec une petite pute que lui avait envoyée Joss Goldman quand on l'avait appelé sur son portable pour le prévenir de ce qui s'était passé. Non seulement on l'avait pillé, mais il y avait eu deux morts parmi les hommes de Ruby qui étaient survenus à la suite de l'alerte. Les flics du DPD l'attendaient sur le palier du huitième. Ils avaient passé une partie de la nuit chez lui sous prétexte de chercher des indices et de relever des empreintes. Foutaise. Ces sales cons l'avaient dans le collimateur depuis longtemps et, puisqu'ils ne pouvaient rien prouver contre lui concernant certaines de ses activités extra-professionnelles, ils avaient sauté sur l'occasion de venir fouiner dans ses affaires.

Depuis quelques heures, un nom revenait sans cesse : Bolan. La grande pute, comme l'appelaient ceux du Milieu, avait eu l'audace de venir dans le Michigan après avoir semé sa merde à Washington ! Pourtant, quelques semaines plus tôt on l'avait localisé dans les Antilles !

À croire que ce type avait le don d'ubiquité ! Il avait déjà craché son venin et Clarence Webb pensait que c'était très douloureux. Hirschbaum lui avait téléphoné tard dans la nuit, alors que les flics étaient encore là, pour lui faire part de ce qui lui était arrivé. Ce Bolan de merde avait un culot monstre ! Ça ne pouvait pas continuer ainsi, ce n'était pas possible !

Il alla décrocher le téléphone dans l'intention d'appeler une équipe de protection, mais se ravisa. La flicaille avait probablement déjà installé une table d'écoute sur son réseau, il ne pouvait téléphoner de là. Il passa une main moite sur ses cheveux soigneusement bouclés. Ses yeux verts reflétaient l'intense réflexion qui l'agitait.

Brusquement, son portable lança son petit appel musical. Il avait oublié son appareil modulaire.

Il se racla la gorge, poussa le bouton de connexion et marmonna :

— Oui, j'écoute.

— Clarence Webb ? entendit-il.

— Lui-même. À qui ai-je l'honneur ?

— Je vous appelle au sujet de la commande IMC passée chez Globalus Computers, éluda le correspondant. C'est urgent.

Webb mit deux secondes pour réaliser qu'il venait d'entendre une phrase de reconnaissance en usage dans l'Organisation.

— Heu... oui, je comprends, répliqua-t-il. J'ai quelques problèmes professionnels. Nous pourrions nous voir cet après-midi.

— Je vous ai dit que c'est urgent, intervint la voix qui s'était faite cassante.

— Bon, d'accord. Dans une heure ?

— O.K. Fixez vous-même le lieu.

— Je suggère Dearbom Heights. Vous connaissez l'endroit précis ?

— Évidemment.

— Comment vous reconnaîtrai-je ?

— C'est moi qui établirai le contact.

Il voulut poser une autre question, mais la communication fut coupée.

Qui était exactement ce type ? Ce n'était jamais le même. En tout cas, il connaissait le protocole. Normalement, c'était Logan qui était contacté. Un rendez-vous avait même été fixé depuis deux jours avec Logan qui était chargé d'établir la liaison avec Washington. Mais Logan était mort.

Webb poussa un soupir douloureux. Qui avait liquidé Howard Logan ? Bolan ? Oui, ça ne pouvait être que lui, bien sûr.

Il fallait appeler Ruby et lui dire de se magner le cul dans ses recherches. Lui et ses équipes de gros bras étaient payés suffisamment cher pour qu'on puisse exiger des résultats rapides. Mais aussi, il convenait de se renseigner sur le coup de fil qu'il venait de recevoir, on n'est jamais trop prudent. Il existait forcément quelqu'un dans l'Organisation qui était au courant.

Il enfila son manteau et quitta l'étage. Dehors, la neige l'assaillit, rabattue par le vent qui s'était brusquement levé. Il traversa l'avenue et entra dans une cabine téléphonique.

Hirschbaum répondit d'un ton énervé :

— Tu as du nouveau ?

— Rien du tout, Greg. C'est moi qui ai besoin d'un renseignement. Est-ce que tu as entendu parler d'une personne qu'on nous enverrait de Washington ?

— Pas spécialement, non. Tu connais son nom ?

— Je sais même pas à quoi il ressemble. Je dois le rencontrer dans moins d'une heure. Il m'a balancé la routine de reconnaissance. D'après le code, c'est un gus chargé de la sécurité intérieure de l'association. Tu comprends ce que je veux dire...

— Ouais. Un de ces rouleurs qui ont la permission de foutre leur nez dans nos affaires. Dis-moi, au sujet du fumier... Heu, tu comprends de qui je parle ?

— La visite de cette nuit ?

— Évidemment ! cracha Hirschbaum sur un ton excédé. Il m'a posé des questions concernant un type qui pourrait bien être celui qui t'intéresse. Un certain Mike Locker. D'après ce que j'ai compris, la grande pute est au courant de sa présence à Détroit et il sait qu'il devait rencontrer, heu... notre malheureux ami Howard. À croire qu'il est renseigné sur le moindre mouvement, chez nous, alors que personne ne nous tient au courant. Ce serait pas mal qu'il y ait un peu plus de cohésion dans nos différents secteurs.

— À qui le dis-tu !

— Au fait, j'y pense, s'il s'agit vraiment d'un envoyé des huiles de Washington, tu pourrais le prévenir que la grande pute en a après lui. Ce serait, disons apprécié, non ?

— Très judicieux, ricana Webb. Ouais. Ça l'inciterait peut-être à pas trop nous emmerder. S'il est préoccupé par sa propre sécurité...

— Fais quand même gaffe.

— T'inquiète pas, je n'irai pas au rendez-vous sans une couverture.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Tu devrais t'assurer qu'il est bien ce qu'il laisse entendre.

— Cette blague ! J'ai bien l'intention de me renseigner avant de le rencontrer. T'inquiète pas pour ça, Greg. Bon, je te tiendrai au courant. Ciao.

Il raccrocha et composa un autre numéro. Il était grand temps de reprendre les affaires en main et de les mener tambour battant. Il devait prouver qu'il était capable non seulement de résoudre ses propres problèmes, mais aussi ceux de ses associés. Greg Hirschbaum était dans ses petits souliers, ça se sentait rien qu'à sa voix. Il avait pourtant la responsabilité des contacts internationaux.

Webb venait d'avoir la brusque révélation que le grand Hirschbaum n'était pas à la hauteur de sa tâche, malgré sa morgue coutumière et la confiance que lui accordait la *Commissione*. Il le voyait maintenant sous un jour nouveau, pas tellement brillant ! Hirschbaum avait pour habitude de donner des ordres et d'être obéi. Au lieu de ça, il se terrait chez lui comme un dégonflé. C'était peut-être une opportunité à saisir.

Oui, Webb imaginait volontiers une telle conjoncture. Il avait l'étoffe d'un leader et pouvait en apporter la preuve.

On décrocha en bout de ligne.

— Ruby ? lâcha-t-il d'une voix tranchante.

— Ruby n'est pas là, répliqua nerveusement un correspondant.

— Où est-il ?

— C'est M. Webb ? Excusez-moi, je ne vous avais pas reconnu.

— J'ai dit : où est-il ?

— Eh bien, vous lui avez demandé de s'occuper de...

— Je sais ce que je lui ai demandé ! Cherchez-le immédiatement et démerdez-vous pour le trouver, compris ? Je le veux dans un quart d'heure devant chez moi avec une escorte.

— Je vais essayer de le joindre par téléphone.

— Je l'attends !

Rageusement, il raccrocha, puis se fouilla à la recherche de pièces de monnaie. Il allait essayer d'en savoir un peu plus sur ce Mike Locker et sur l'étendue de son influence auprès de la *Commissione*. Pour Clarence Webb, tout allait dépendre de ce type et de la façon dont il allait pouvoir le manœuvrer.

CHAPITRE XV

Bolan filait le train aux deux véhicules depuis Redford. Dix minutes plus tôt, il avait vu arriver une Oldsmobile grise en bas de chez Clarence Webb qui n'avait pas tardé à sortir de l'immeuble à bord d'une Cadillac blanche. Celle-ci roulait en seconde position, l'Oldsmobile ouvrant la route dans une circulation relativement dense ralentie par la neige.

Derrière la Toyota, Herman Schwarz conduisait une Ford de location. Ils étaient en liaison radio à l'aide de transceivers Motorola sur une fréquence codée.

Rosario Blancanales, lui, était resté à l'hôtel en compagnie de Jenny Logan et du pilote Jack Grimaldi qui les avait rejoints au cours de la nuit.

Bolan s'était composé un autre visage. Une fausse moustache lui recouvrait une partie de la lèvre supérieure ; il s'était collé des pattes sur les tempes et avait placé des formes en plastique à l'intérieur de ses joues, ce qui lui élargissait la mâchoire. Des lentilles de contact neutres mais colorées lui composaient un regard marron. Ainsi déguisé, il était devenu méconnaissable. La petite Jenny l'avait rendu prudent !

Le convoi atteignit bientôt Dearborn Heights. L'Exécuteur ignorait les coordonnées précises du lieu de rendez-vous, il avait bluffé Webb le charognard. C'était la raison pour laquelle il l'avait pris en chasse depuis Redford, lui et sa troupe de protection. Les vitres de l'Oldsmobile étaient fumées, mais il y avait au moins quatre buteurs dans l'habitacle. Un nombre minimum pour ce genre de couverture.

— Gadgets ! appela Bolan dans le Motorola.

— Ouais.

— Passe devant et prends le relais.

— O.K., c'est comme si c'était fait, renvoya Schwarz.

Gentiment, la Ford dépassa la Toyota et vint se positionner en arrière de la caravane, laissant deux véhicules anodins devant lui.

— Ça commence à glisser, commenta Gadgets, et si on doit continuer encore longtemps, on n'aura plus de visibilité.

— Ça ne devrait plus traîner. Accroche-toi.

Trois, quatre minutes plus tard, l'Oldsmobile et la Cadillac ralentirent à l'approche d'un centre commercial puis se garèrent le long d'un trottoir qui avait été récemment balayé. Au-dessus d'une longue baie vitrée, une enseigne lumineuse flashait à travers les flocons de neige : Dearbom Writers Club. Un club d'écrivains ? Pourquoi pas ?

Schwarz dépassa tranquillement l'endroit et Bolan gara la Toyota sur le parking du centre commercial. La neige tombait avec moins de vigueur et il distingua assez bien Clarence Webb lorsque celui-ci quitta la Cadillac pour se diriger à grands pas vers l'établissement. Deux hommes sortirent de l'Oldsmobile et le suivirent. L'un d'eux portait un blouson de cuir et un jean. Il était grand, très large d'épaules, avait une abondante chevelure blonde serrée à l'arrière de la tête en un catogan, et des joues mal rasées.

Bolan identifia Ruby le Dingue. Il n'avait jamais vu le type qui marchait à côté de lui et ne pouvait apercevoir les autres occupants de l'Oldsmobile.

Sur son portable, il appela le service de renseignements téléphoniques puis composa un autre appel. Une voix féminine lui répondit :

— Dearbom Writers Club, je vous écoute.

— Passez-moi Clarence Webb, il doit déjà être chez vous.

— Ne quittez pas, je vais le faire appeler.

Webb vint assez vite en ligne.

— Je ne vous ai pas dit de venir à la tête d'un troupeau, lui déclara Bolan tout de go.

— Qui est à l'appareil ? fit le politicard.

— Vous savez très bien ce que je suis, Webb. Renvoyez immédiatement ces types ou vous ne me verrez pas. J'avertirai ensuite qui vous savez à Washington que vous ne respectez pas les règles.

— J'ai quand même le droit de me protéger...

— Je suppose que vous vous êtes renseigné sur ma présence à Détroit, on a dû vous donner une confirmation.

— Oui, oui, caqueta l'ex-député. Mais vous ignorez ce qui se passe ici. Nous avons un chien fou dans les parages et...

— Je sais, coupa Bolan. C'est à moi de juger le problème. Éloignez vos gros bras et revenez ensuite en ligne.

— Vous, vous... Bon, d'accord, capitula Webb. Quittez pas.

L'appareil resta silencieux un assez long moment. À travers son pare-brise, Bolan aperçut bientôt Ruby le Barge et son acolyte qui débouchaient sur le trottoir d'une démarche lourde et manifestement

contrariés.

— Gadgets ! appela Bolan par l'intermédiaire du Motorola. La cible numéro Deux va partir. Tu t'accroches après et tu ne la lâches plus. Arrange-toi pour repérer la planque de ces types.

— Roger ! fit Schwarz.

Un temps plus tard, Webb se manifesta de nouveau :

— J'ai fait ce que vous me demandiez. Êtes-vous satisfait ?

Là-bas, l'Oldsmobile redémarrait, disparaissant rapidement sous le manteau neigeux.

— C'est correct, dit Bolan. Maintenant, remontez dans votre caisse et faites le chemin en sens inverse.

— Ne croyez-vous pas que ce jeu est stupide ?

— Non. C'est celui de la vie et de la mort. Ne perdez pas de temps.

— Où voulez-vous que je me rende, cette fois ?

— Vous avez un portable ?

— Évidemment.

— Donnez-moi le numéro, je vous dirai où vous devrez stopper.

— On dirait un mauvais scénario ! grinça Webb.

Il égrena néanmoins un numéro.

— O.K. Allez-y, lui dit Bolan.

Il coupa la communication et se tint en attente. Ainsi qu'il le lui avait dit, l'ex-député marron avait plus que probablement demandé confirmation à Washington de l'arrivée d'un émissaire. C'était dans la logique des choses, il n'en éprouvait aucune inquiétude. Il savait qu'un tel personnage devait se rendre à Détroit. Que Logan soit mort ne changeait pas grand-chose au programme, mis à part que l'Exécuteur voyait là une possibilité de manœuvrer l'adversaire sur son propre terrain.

Enfin, Clarence Webb apparut dans son champ visuel, le temps de franchir la petite pelouse enneigée qui séparait le club de la rue et de grimper dans sa voiture.

— Gadgets ! Rapport...

— Ouais. J'ai devant moi la cible numéro Deux. Pas de problème pour l'instant.

— S'ils s'aperçoivent de quelque chose, refuse le contact.

— T'inquiète pas, Striker ! Je planque mes os.

Posant le transceiver, Bolan embraya doucement pour se lancer sur la trace de Webb qui venait de passer à sa hauteur. Il le laissa prendre un peu d'avance, le rattrapa au premier carrefour et l'appela

sur son portable :

— C'est bon, Webb, continuez tout droit et restez en ligne.

— D'accord, je suppose que vous savez ce que vous faites.

— Ouais. Toujours tout droit. Dépassez le croisement de Plymouth Road.

Ils le franchirent deux minutes plus tard.

— À présent, commencez à ralentir. Vous allez voir un pub à un peu moins de trois cents mètres sur votre droite. Avertissez-moi quand vous l'apercevrez.

Il ne fallut qu'une vingtaine de secondes supplémentaires.

— Je vois l'enseigne du pub. Qu'est-ce que je dois faire ?

— Stoppez, entrez-y et restez branché, on ne se quitte plus !

Conduisant doucement la Toyota, il dépassa lui-même l'établissement, freina une trentaine de mètres plus loin et se gara entre deux autres véhicules recouverts de neige.

Une bouffée de chaleur l'accueillit lorsqu'il pénétra dans la salle feutrée. Le politicard s'était déjà attablé dans le fond. Il alla s'asseoir tout naturellement à côté de lui et Webb le dévisagea d'un regard aigu avant de ranger son téléphone modulaire.

— Pourquoi toute cette comédie ? questionna ce dernier d'une voix sourde.

— Par sécurité, répliqua Bolan sur le même ton. Mon nom est Locker. Mike Locker.

— Ah ! Eh bien... oui, je suis au courant. Alors, comme ça, mes amis de Washington vous délèguent pour superviser les affaires locales.

L'Exécuteur laissa échapper un petit rire.

— Pas pour superviser. Je viens coiffer l'ensemble du business tant que durera l'état de crise. Je veux que ce soit bien clair entre nous.

La pomme d'Adam de Webb monta et descendit comme un yoyo. Ses mâchoires se contractèrent brusquement et une lueur mauvaise étincela dans ses yeux. Il s'efforça de sourire.

— Eh bien ! Je pense qu'il n'y a pas grand-chose à ajouter, n'est-ce pas ?

Son sourire factice s'élargit.

— Je suis même particulièrement heureux que vous preniez les choses en main, nous avons de sérieux ennuis ici et...

— Ce ne sera que temporaire, coupa sèchement Bolan.

— Pardon ?

— Mon rôle ici ne sera que momentané, le temps que tout rentre dans l'ordre. Ensuite, vous reprendrez la direction des affaires.

Les mâchoires de Webb se relâchèrent. Il se fit attentif.

— Je vous remercie de la précision, fit-il d'un ton qu'il s'efforça de rendre aimable. Mais... est-ce que j'ai bien compris le sens de...

— J'espère que oui.

— Bien sûr, bien sûr...

— O.K. Qu'est-ce qui s'est passé exactement ?

— Bolan. Cet enfoiré a débarqué en pleine nuit chez moi et a fait sauter mon coffre.

— Vous aviez des documents importants ?

— Rien qui puisse présenter un risque pour nos associés, répliqua Webb. Des papiers concernant mes affaires personnelles et un peu d'argent.

— Ne me faites pas le numéro de la candeur, coupa Bolan. Y avait-il oui ou non des documents concernant l'Organisation ?

Les lèvres du politicien se crispèrent brièvement, puis il dissimula une expression rusée. Durant la nuit, Bolan avait pris connaissance des papiers qu'il avait enlevés du coffre, des comptes rendus de conférences, des notes concernant divers associés au Michigan, ainsi qu'une comptabilité en deux parties, l'une que les autres membres pouvaient consulter, l'autre personnelle et très particulière. Webb trichait. Il truquait à son profit les comptes de l'Organisation et faisait espionner ses comparses.

— À la réflexion, Bolan a peut-être dérobé quelque chose d'ennuyeux, admit-il finalement. Quelques rapports de réunions. Mais je ne vois pas comment il pourrait s'en servir pour nous causer des ennuis.

— Pourquoi êtes-vous si sûr qu'il s'agit de Bolan ?

L'autre haussa les épaules.

— Je ne vois vraiment pas qui d'autre pourrait planter un tel bordel en aussi peu de temps. Il a aussi été voir Hirschbaum et lui a posé des tas de questions après l'avoir menacé de mort. Hirschbaum n'a fait que me résumer ce qui s'est passé, mais je crains qu'il ne lui ait lâché des renseignements dangereux pour nous.

Une nouvelle fois, une expression sournoise traversa le regard de Webb. Il baissa les paupières pour masquer ses pensées, poursuivit :

— Il faut comprendre ce pauvre Greg. Se faire braquer par ce salaud a pu lui faire perdre les pédales. Personne ne peut lui en tenir rigueur, c'est évident.

L'Exécuteur ricana :

— S'il s'agit réellement de Bolan, on pourrait aussi se demander pourquoi Hirschbaum est encore en vie.

— Heu, oui, c'est juste. Je n'avais pas vu les choses sous cet angle.

— Continuez.

— Il y a autre chose et ça vous concerne directement. Ce fumier est au courant de votre présence en ville, il connaît aussi votre nom. D'après ce que nous avons compris, il a l'intention de vous inscrire sur son tableau de chasse. Alors j'ai pensé que la moindre des choses était de vous avertir. Et puis, il y a eu le malheur qui est arrivé à ce pauvre Howard.

— Howard Logan ? fit Bolan.

— Oui. Je...

Webb s'interrompt lorsqu'un serveur se présenta devant leur table. Il commanda un café et Bolan fit de même.

— Selon vous, qui l'a liquidé ?

— C'est difficile à dire. Je ne voudrais pas affirmer sans preuve et il n'est pas dans mon intention d'accuser qui que ce soit parmi nos associés. Nous avons assez de problèmes comme ça.

— Il s'agit de l'Organisation, dit Bolan d'un ton cassant, les problèmes personnels passent en second plan. Je veux savoir qui a liquidé Logan.

Il pensait qu'entre Hirschbaum et Webb, ce n'était pas le grand amour. Non, c'était plutôt ce qu'avaient éprouvé l'un pour l'autre Abel et Caïn.

CHAPITRE XVI

Malgré ses paroles de compassion, Clarence Webb était donc en train d'accuser son comparse de trahison. Il y avait peut-être là matière à travailler.

— D'accord, Locker, admit-il d'une voix sucrée. Vous avez raison. Confidentiellement, Hirschbaum et Logan s'entendaient très mal ces derniers temps. Un désaccord au sujet d'affaires qu'il y avait entre eux, et aussi le fait que Logan acceptait difficilement d'être sous sa coupe. Mais je ne veux accuser personne.

— Il ne s'agit pas d'accuser mais d'empêcher la merde de se répandre. Le but que nous poursuivons est trop important pour que nous tolérions des règlements de compte au sein de l'Organisation. Nous devons tous être solidaires les uns des autres, compte tenu des responsabilités de chacun à tous les échelons. Puisque nous en sommes aux confidences, je peux vous dire que Greg Hirschbaum nous cause des soucis depuis quelque temps.

— Ça ne m'étonne qu'à moitié.

— Il manque sérieusement d'efficacité et nous pensons qu'il a attrapé la grosse tête. Et puis, ce que vous venez de me confier...

Bolan trempa ses lèvres dans la tasse de café brûlant qu'on venait de lui servir. Il alluma une cigarette dont il tira lentement une bouffée et enchaîna avec une ombre de sourire :

— Maintenant, posez-vous une question. Pourquoi vous ai-je contacté, vous et personne d'autre ?

Webb eut un bref ricanement.

— Disons... que c'est peut-être une affaire d'opportunité ou de confiance.

— Disons de confiance. N'allez pas vous aussi attraper la grosse tête, mais nous apprécions le travail que vous faites.

— Les rapports que Hirschbaum vous a fait parvenir ne devaient pourtant pas être à mon avantage, remarqua aigrement le politicien.

— Aucune importance, nous avons nos informateurs, nous sommes au courant de ce que vous faites. Nous savons entre autres que vous avez gagné à notre cause des personnalités importantes de la

politique et de la haute finance, que vous avez su faire passer nos idées dans certains cercles de l'armée.

Bolan n'avait pas lancé cette phrase au hasard. La prétendue idéologie de l'Organisation était véhiculée par une association à but non lucratif : Action for Peace – l'Action pour la Paix –, dont le siège social était situé dans un immeuble appartenant à Webb. Les statuts de ce club prétendu humanitaire stipulaient que « toutes actions efficaces pouvaient être entreprises dans l'objectif d'éliminer le risque de guerre », et prônaient une information médiatisée sur une nouvelle idéologie de la paix dans le monde.

D'importants financiers, des politiciens et bon nombre de militaires haut gradés s'étaient ainsi ralliés à la cause, en toute bonne foi pour quelques-uns et avec la perspective du profit ou de la puissance pour d'autres. Bolan n'avait eu aucune peine à obtenir l'information. Il l'avait lue dans les dossiers confidentiels de Webb.

— Seriez-vous tenté, dans un proche avenir, d'assurer la gestion des affaires locales ? demanda-t-il doucement.

Le politicien véreux cessa de respirer. Son front était légèrement humide et un petit tic agita sa joue. Il toussota.

— Si on pense que je suis apte à assumer cette tâche...

— L'offre émane du Conseil Central, mais vu la conjoncture assez spéciale, vous pouvez refuser. Ils comprendraient.

— Ho !... Une telle proposition me touche énormément. Je suis simplement navré pour Hirschbaum.

— C'est notre affaire, ne vous occupez pas d'Hirschbaum. Il me faut une réponse tout de suite.

— C'est oui, bien sûr. Mais je...

— C'est bon, trancha Bolan.

Les yeux de Webb étaient devenus luisants de reconnaissance. Il plongea son regard dans sa tasse de café pour dissimuler son trouble, la porta ensuite à sa bouche, et toussota de nouveau.

Bolan réfréna un tant soit peu son enthousiasme :

— Vous comprenez que pour l'instant cette discussion doit rester entre nous.

— Ça va de soi !

— Pas question d'en parler actuellement avec qui que ce soit, même avec certains de Washington ou de New York. Nous avons nous aussi un problème là-bas.

— Quel genre de problème ? s'inquiéta Webb.

— Personne n'aurait dû savoir que je venais à Détroit.

— Il y aurait donc... une fuite ?

— Si Bolan est au courant, c'est forcément que quelqu'un de chez nous a laissé filtrer l'information. Donc, pas d'informations en longue distance jusqu'à ce que la situation soit clarifiée. J'exige le black-out, ou la proposition devient caduque.

— Compris. Vous pouvez compter sur ma discrétion.

— Autre chose. Au sujet de la réunion... Vu les circonstances, il est exclu qu'elle se tienne comme prévu. Trouvez un autre endroit et définissez un horaire différent. Prévenez tous les responsables et les conseillers, il est indispensable que chacun y assiste. Mais ne leur indiquez l'endroit qu'au dernier moment.

— Je pense que c'est une bonne précaution, avec ce cinglé qui rôde dans les parages.

— Nous réglerons le problème Bolan, assura l'Exécuteur sans sourire. Chaque chose en son temps. Prévoyez d'assurer la sécurité de tous et établissez un moyen de filtrage.

— Pour ça, j'ai à ma disposition un personnage très efficace.

— Rubinstein ?

Un rire de hyène tomba de la bouche du politicien.

— Vous ne bluffez pas quand vous dites que vous êtes bien renseigné.

— Faites attention à certains de vos amis.

— Je n'accorde qu'une confiance relative à ces gens, n'ayez crainte. Au fait, Hirschbaum viendra probablement lui aussi avec une équipe de protection.

— Aucune importance. Quant à l'ordre du jour, il n'y a pas de changement. Avez-vous une idée sur le nouvel emplacement pour la réunion ?

Il réfléchit quelques instants avant de laisser tomber :

— Je peux vous donner tout de suite les coordonnées.

Il sortit un calepin dont il arracha une page et y inscrivit une adresse, commentant :

— 7 heures du soir, ça vous va ?

— C'est vous que ça regarde, je tiens seulement à être informé.

— Vous y serez, évidemment ?

— Évidemment.

— Comment devrai-je vous présenter ?

L'Exécuteur empocha la feuille.

— Mike Locker, tout simplement.

— C'est vraiment votre nom ? J'ai entendu dire que...

Webb s'interrompit d'un coup sous le regard glacial dont il venait de ressentir l'impact.

— Je suis désolé, assura-t-il en faisant une grimace.

— N'oubliez surtout pas : le black-out sur ce que je viens de vous dire. Et laissez votre portable branché en permanence, je vous appellerai. Maintenant, allez-y, je partirai après vous.

L'autre fit un signe d'assentiment de la tête, se leva et tendit une main qui resta en suspens.

— Ne perdez pas de temps, lui dit Bolan.

Il le regarda s'éloigner en pensant que la manœuvre s'annonçait assez bien. Clarence le pourri se sentait depuis quelques instants dans la peau de Clarence le chanceux. Si l'Exécuteur manœuvrait habilement, il lui faudrait peu de temps pour faire péter cette association de malfrats de tous crins. Comme tous les types de son espèce, Webb avait une énorme faiblesse. Ça s'appelait la convoitise.

Bolan ne se faisait pas d'illusions, la partie ne serait pas gagnée facilement. Il allait encore une fois devoir marcher sur le fil du rasoir. Un seul faux pas, une parole maladroite, une intonation mal placée, et *adios amigo*.

La gueule puante de la mafia était déjà toute grande ouverte dans l'attente d'un immense festin. Bolan allait en profiter pour s'y introduire en douce.

CHAPITRE XVII

Il était 10 h 30 du matin quand un entrepôt explosa à River Rouge, le long du détroit séparant le Michigan de Windsor au Canada. Le hangar abritait du matériel devant être vendu à la firme automobile Plymouth et n'avait aucun caractère illégal. Mais l'Exécuteur avait voulu porter un coup à l'Organisation en faisant disparaître l'équivalent de plusieurs centaines de milliers de dollars en fumée. L'entrepôt appartenait à une société dont Gregory Hirschbaum était propriétaire en sous-main.

Une demi-heure après cet attentat, Mack Bolan fit irruption dans les bureaux d'une société d'import-export de Chicago Avenue et demanda à voir le gérant qu'il obligea sous la menace d'une arme à silencieux à lui remettre le contenu d'un coffre. Celui-ci recelait cinquante mille dollars en espèces destinés à payer en douce des marchandises importées en fraude et à régler des pots-de-vin à certains agents des douanes. Cette société était également la propriété occulte de Hirschbaum.

Puis un coup de fil intempestif aboutit au domicile de ce dernier alors qu'il venait déjà de recevoir plusieurs appels alarmants :

— Ça va, Greg, la vie est belle ?

— Qui êtes-vous ? rétorqua-t-il d'un ton rogue.

— Tu ne me reconnais pas ? Comment va la tête ?

— Nom de Dieu ! rugit le gros financier. Espèce d'enfoiré ! C'est toi qui t'amuses à bousiller ce qui m'appartient ?

— Eh oui, Greg. Je m'amuse follement. J'ai aussi blitzé ta petite combine de Chicago Avenue. Et ça ne fait que commencer.

Le visage de Hirschbaum se fendit brusquement d'un sourire sournois. Il se composa une voix affable :

— Dis-moi, tu es vraiment obligé de faire ça ?

— Ça dépend de toi, renvoya le téléphone.

— Comment ça ?

— Tu n'en as pas une petite idée ?

— Eh bien... Nous pourrions peut-être trouver un terrain d'entente ?

— Pourquoi pas ?

— Je n'ai rien contre toi, Bo... Heu, monsieur l'artificier.

Un petit rire lui arriva dans l'oreille.

— Moi non plus, Greg. Moi non plus. Dommage que tu sois du mauvais côté.

— Qu'est-ce que ça veut dire, le mauvais côté ? Tout est relatif.

— Tu sais bien ce que je veux dire.

— Écoute... Arrangeons-nous !

— Tu as quelque chose à me proposer ?

— Ouais. Oublie-moi et ta fortune est faite.

— Tu sais où tu peux te mettre ton fric, Greg ? Malgré tout ton pognon, tu ne peux pas m'acheter. Dis-moi plutôt certaines choses que je voudrais entendre.

— Et tu me foudrais la paix ensuite ?

— C'est une possibilité. Au sujet de Logan, qui l'a buté ?

Hirschbaum marqua un silence. Il prit le temps d'allumer un cigare avant de répondre :

— Tu es toujours là, monsieur l'artificier ?

— Ouais. Le cigare est bon ?

— Fabuleux. Bon, d'accord... C'est moi.

— C'est toi qui as payé des gus pour rectifier Logan ?

— Ce sale con essayait de me faire chanter !

— Cette nuit, tu affirmais pourtant que c'était Webb qui avait ordonné son élimination.

— Cette nuit, c'était cette nuit ! Tu me menaçais avec un calibre.

— Tu te sens plus à l'aise derrière le téléphone ?

— Je pense seulement qu'on devrait s'arranger et stopper la casse.

— Pourquoi Logan voulait-il te faire chanter ?

— Il croyait que j'avais facturé le tarif fort à l'Organisation pour quelques affaires. C'était faux, mais, comme on dit, y a pas de fumée sans feu.

— C'était gênant pour toi. J'ai quelque chose de marrant à te dire au sujet de ton pote Clarence Webb.

— Qu'est-ce que ce connard a encore fait ?

— Il te faisait espionner. J'ai trouvé chez lui des tas de notes sur tes habitudes, ton business, tes allées et venues, et même sur les filles que tu t'envoies. C'est pas tout, il truquait les comptes de l'Organisation. Il t'a baisé plusieurs fois dans les grandes largeurs,

Greg. Tu n'as rien senti du tout ?

— Tu blagues. Webb n'a pas assez de couilles pour ça.

— Détrompe-toi. Écoute, je peux te parler de l'affaire des moteurs qui ont été détournés l'année dernière à la General Motors Company, des dessous-de-table refilés aux fonctionnaires de Détroit, également l'année dernière, et qui se montaient à six cent mille dollars alors que ça t'a coûté un million et demi. Tu en veux encore ?

— Ça va, ça va ! éluda Hirschbaum d'une voix soudain tremblante de rage. Et alors ?

— Alors ? Tu ne comprends pas ? Il y a encore autre chose : Webb a rencontré un délégué du Grand Conseil, tu sais, le gus dont je t'ai parlé cette nuit.

— Pour quelle raison me racontes-tu tout ça ?

— Peut-être parce que j'ai de l'affection pour toi.

— Arrête tes conneries ! Tu sais peut-être de quoi ils ont parlé ensemble ?

— Pas encore. Mais si tu veux mon avis, ça n'augure rien de bon pour toi. À bientôt, Greg.

— Attends un peu. Peut-être que quelqu'un pourrait me débarrasser de lui ?

— Tu as quelqu'un en vue ?

— Toi, par exemple.

— Te fais pas d'illusions.

Un déclic de coupure retentit dans le combiné. Hirschbaum raccrocha et se passa la main sur le crâne, tâtant la grosse bosse qui lui rappelait un très mauvais souvenir. Il resta ainsi un moment à réfléchir, la gorge sèche et les nerfs en pelote, puis il alla ouvrir un meuble, en tira une bouteille de brandy et un verre qu'il remplit à ras bord.

Le pourri portait le verre à sa bouche quand le téléphone sonna de nouveau. Il eut un geste nerveux et renversa un peu d'alcool sur sa veste. Il poussa un juron et saisit l'appareil. C'était Clarence Webb. Il tombait bien, celui-là !

— J'ai entendu dire qu'il se passe de drôles de choses à River Rouge, Greg. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Rien de grave. Un connard qui a jeté son clop près d'un baril d'essence. T'inquiète pas, je fais marcher l'assurance.

— T'es sûr que tout va bien ?

— Je te dis que tout baigne.

— Rien de nouveau au sujet du fumier ?

— Que dalle. C'est à croire qu'il a changé d'air.

— J'espère que tu ne te trompes pas, dit perfidement Webb.

— T'occupe ! Et de ton côté, tu as vu le gus de Washington ?

— Ouais. En fait, je crois pas qu'il débarque de Washington mais de New York, d'après ce qu'il m'a laissé entendre.

— Comment ça s'est passé avec lui ?

— La routine. Il m'a posé des questions au sujet de ce qui s'est produit cette nuit à mon domicile. Il voulait surtout savoir si la Grande Salope avait pu trouver des documents compromettants.

— Et ce n'est pas le cas, bien sûr ?

— Bien sûr que non ! s'insurgea Webb. Qu'est-ce qui pourrait te faire penser ça ?

— Oh, rien ! Je pensais à une chose. C'est bizarre que ce mec ne m'ait pas contacté.

— Oui, à la réflexion... Mais je l'ai peut-être suffisamment endormi.

— Faut que je te quitte, Clarence, j'ai des affaires à régler.

— O.K. Tiens-moi au courant si quelque chose se produit, hein ?

— Fais-moi confiance.

Hirschbaum reposa sèchement le téléphone, une moue écoeurée sur le visage. Il comprenait soudainement l'erreur qu'il avait faite en s'assurant le concours de Webb. Jamais il n'aurait dû utiliser ce petit politicard de pacotille, ce député à la manque, malgré ses accointances et le fait que, réellement, celui-ci tenait par les couilles des personnalités en vue. C'était un être trop fruste pour qu'il fût possible de lui accorder suffisamment confiance. Peut-être même Webb était-il à l'origine de la venue de Locker. Il se pouvait fort bien qu'il ait sollicité en douce le Conseil afin d'étayer un coup fourré et d'être à même de se justifier ensuite. C'était vraisemblable.

Mais quelle saloperie pouvait-il envisager ? Lui passer par-dessus la tête, à lui Gregory Hirschbaum, et récupérer une partie des rênes à l'échelon national ? Pourquoi pas ? Webb, dans la matinée, n'avait-il pas prétendu qu'il ne connaissait pas ce Mike Locker et qu'il ignorait tout de son arrivée dans le Michigan ? Tu parles !

Le pourri s'habilla chaudement et sortit.

L'Exécuteur venait de réintégrer la chambre d'hôtel où se tenaient déjà Schwarz et Blancanales ainsi que Jenny Logan. Jack Grimaldi s'était rendu dans l'enceinte de l'aéroport afin de rapporter une cantine contenant des armes et de l'explosif. Son statut de pilote lui

permettait de faire le déplacement sans passer par le poste de police.

— Comment s'est passée ta promenade, Gadgets ? demanda-t-il.

Il voulait parler de la filature de Ruby le Barge et de ses hommes.

— Le plus tranquillement du monde, fit Schwarz. Ils se sont d'abord rendus à Warren où trois des types sont descendus de voiture. Ensuite, le grand blond à la queue-de-cheval a poussé une pointe jusqu'à Oak Park, chez un type avec lequel il est resté moins de cinq minutes. J'ai filé cinq dollars au gardien de l'immeuble pour qu'il m'indique le nom du type en question. David Parker. Ça te dit quelque chose, Mack ?

Bolan hocha la tête. Il connaissait effectivement ce nom. Hirschbaum le lui avait mentionné sous la menace du Beretta.

— Oui, acquiesça-t-il. C'est un concepteur.

— Merde ! fit Schwarz. Et Webb aurait chargé un gars comme Ruby de le contacter ?

— Il tenait sans doute à faire passer un message en dehors du circuit habituel.

— Il ne perd vraiment pas de temps !

La jeune femme se leva du lit où elle était assise et s'avança vers Bolan :

— Pourquoi maintenant ne laissez-vous pas faire les flics ? Vous avez suffisamment d'éléments que vous pourriez leur communiquer, comme la présence de ce personnage...

Il lui sourit gentiment.

— Les flics ne peuvent rien contre ces gens-là. Dans l'état actuel de la conjoncture, ils sont bien trop protégés. Souvenez-vous de l'assassinat du Président Kennedy, jamais la vérité n'a pu être faite, presque tous les témoins ont été éliminés et les rapports de police détruits. Ce qui se passe en ce moment est encore beaucoup plus grave.

— Vous pensez donc qu'il n'y a rien à faire ?

— Je n'ai pas dit ça, Jenny. Pour que la Justice puisse s'occuper efficacement de ces pourris, il faut qu'ils se fassent coincer dans un flagrant délit.

— Ça signifie donc...

— Qu'il va falloir allumer la mèche pour faire sauter le baril de poudre, oui. Après coup, ce sera plus difficile d'étouffer l'affaire.

— Si toutefois il reste encore de ces cannibales pour tenter de le faire, ricana Blancanales.

— J'ai foutu une punaise sur la ligne téléphonique de la queue-de-

cheval, déclara Schwarz. Je passerai tout à l'heure relever l'enregistrement.

Bolan consulta sa montre et annonça à ses deux amis :

— Il est 12 h 45. Allez manger quelque chose. Rassemblement à 4 heures.

Lorsqu'ils furent sortis, Jenny Logan questionna un peu sèchement :

— Pouvez-vous me dire combien de temps encore je vais devoir rester cloîtrée dans cet hôtel ?

— Plus très longtemps, répliqua Bolan laconiquement.

— J'ai faim.

— Vous mangerez tout à l'heure.

— Vous êtes un vrai sadique !

— Vous allez temporairement changer de situation, le temps que celle-ci s'éclaircisse.

— Comment cela ? s'inquiéta-t-elle.

— Je vais vous confier à un ami.

— Tiens donc ! Vous croyez que je vais passer de main en main, comme ça ?

— Je vais bientôt passer à l'action.

— Et alors ? se cabra-t-elle. Emmenez-moi avec vous, je vous servirai d'alibi. Si vous vous faites coincer par les flics, je leur dirai que vous étiez dans mon lit quand ça s'est produit !

— Cessez de faire l'idiotie, ça ne vous va pas.

— Merci pour le compliment. Bon, O.K. ! Mais ça n'empêche pas que j'ai une faim d'enfer.

— Je vous promets un super-gueuleton, sourit-il.

— Quand ?

— Dès que ce sera terminé.

— Banco !

Il décrocha le téléphone, appuya sur le zéro pour sortir du réseau intérieur de l'hôtel et appela le journaliste Warren Brady.

— C'est moi, fit-il dès qu'il l'eut atteint sur son portable. Je voudrais vous confier une personne qui a besoin d'un coin tranquille pour quelques heures. C'est possible ?

— Sans problème. Je suis ravi de pouvoir me rendre un peu utile.

— Vous l'avez déjà été dans les grandes largeurs. Où puis-je vous l'amener ?

— Je suggère au domicile que vous connaissez, répliqua le

journaliste. Dans combien de temps ?

— Une heure tout au plus.

— Je vous y attendrai.

— Si vous savez vous y prendre avec cette personne, elle aura des déclarations plutôt sensationnelles à vous faire.

— O.K. Je lui ferai mon numéro de charme avec ma guibole en ferraille.

— J'ai aussi quelques documents à vous remettre. Une dernière chose, savez-vous qui a été chargé de l'enquête officielle sur l'ami Clarence ?

— Au sujet de l'effraction de son coffre ? rigola Brady.

— Oui.

— Mon téléphone arabe a déjà fonctionné. C'est le capitaine Edward Pelham du DPD qui chapeaute l'enquête, mais celui qui la mène sur le terrain est le lieutenant Lance Russel.

— Vous le connaissez personnellement ?

— Oui. Russel est un type très bien. Quant aux vermines de Détroit, ne prenez pas trop de risques. Ils sont influents et salement puissants.

— Merci, dit Bolan en raccrochant.

Warren Brady aussi était un type très bien. L'Exécuteur pensait qu'il aurait dû y avoir beaucoup plus de types bien dans son genre pour que le monde cesse de tourner de travers. Mais la racaille mafieuse et ses associés avaient une fois pour toutes donné le ton du show démentiel dont ils avaient écrit les paroles. Il fallait évidemment jouer la pièce sur la même musique grinçante.

CHAPITRE XVIII

Le lieutenant Lance Russel déballa son sandwich en observant d'un regard maussade les comptes rendus de radio qui s'accumulaient devant lui. De l'autre côté de la petite fenêtre qui donnait sur la cour intérieure de l'immeuble du Détroit Police Department, la neige continuait de tomber en tourbillons, recouvrant les poubelles et s'accrochant même aux murs.

Il eut aussi un coup d'œil vers la mallette qu'on lui avait apportée quelques minutes auparavant. Son grade et son nom étaient inscrits en gros caractères sur une étiquette collée sur le couvercle. Il ne l'avait pas encore ouverte et retardait ce moment tout en essayant de deviner ce que le petit bagage pouvait receler. Il avalait une gorgée de Coca dans un gobelet en carton lorsqu'un appel lui parvint du standard.

— Un coup de fil pour vous, lieutenant. Une personne qui déclare se nommer Frappant. Vous le prenez ?

— Passez-le-moi, répondit-il machinalement.

L'instant d'après, une voix grave aux sonorités métalliques prit le relais :

— Lieutenant Russel ?

— Oui, lui-même.

— Frappant à l'appareil.

— C'est un drôle de nom.

— Disons qu'il s'agit d'un nom d'emprunt.

Russel dressa l'oreille.

— Que puis-je faire pour vous ?

— C'est moi qui peux quelque chose pour vous, lieutenant. On vous a remis la mallette ?

— Quelle mallette ?

— Ne finassons pas. Ouvrez-la, nous causerons ensuite. Elle n'est pas verrouillée et le contenu va vous intéresser.

D'un geste preste, Russel allongea le bras pour saisir le bagage qu'il plaça sur son bureau, mais se ravisa brusquement.

— Qui me dit que ce n'est pas piégé ? fit-il d'une voix tendue.

— Pas dans le sens où vous le pensez.

— Un instant. Qui êtes-vous réellement ?

— Bolan.

— Bolan. Bon, je... Hé ! Vous êtes réellement Mack Bolan ?

Russel sentit le sang puiser plus vite contre ses tempes.

— Affirmatif. Qu'attendez-vous ?

D'un geste mécanique, le lieutenant fit sauter les deux petits verrous de la mallette, dévoilant des dossiers et deux livrets à couverture noire.

— Toutes ces paperasses ont appartenu à Clarence Webb. Vous trouverez un peu de tout. Des notes confidentielles sur de grosses arnaques, un livre de comptes bidons et un carnet rempli d'adresses et de noms qui vous passionneront.

— C'est donc bien vous qui avez pillé son coffre ?

— Ouais. Mais ce n'est pas de cela que je veux parler avec vous.

— De quoi, alors ?

— De ce qui va se passer aujourd'hui.

— Oui ?

— Je vais blitzer les gros salopards.

— De qui voulez-vous parler ?

— Vous le savez bien. Mais vous ignorez peut-être certains noms. Quand j'aurai quitté Détroit, vous aurez sans doute besoin de donner un grand coup de balai dans votre ville.

— Pour ramasser les miettes ? ironisa Russel.

— Il se peut aussi que je rate mon coup.

— Vous paraissez bien pessimiste.

— Non. Prudent.

— Pourquoi ne vous adressez-vous pas au FBI ?

— Je ne connais aucun agent du Bureau fédéral dans cette ville et il paraît que vous êtes un flic honnête.

— Qui vous a dit ça ?

— Le petit oiseau.

— Très drôle. Vous parliez de la possibilité de rater votre coup...

— Je ne suis pas infallible.

— Personne ne l'est. Je préférerais que vous quittiez Détroit sans attendre.

— Pas question. Le cancer est trop bien installé. Vous savez que vous ne pourrez pas faire grand-chose si je ne donne pas le coup

d'envoi.

— Je pourrai toujours utiliser votre cadeau.

— Ce serait insuffisant. Les gros requins vous échapperaient. Dites-moi, Russel, qu'est-ce qui vous gêne tant que ça ?

— À quel sujet ?

— Auriez-vous quelqu'un chez les gros ripoux ?

— Bon sang, qu'est-ce qui pourrait vous faire croire ça ?

— Votre façon de tergiverser. Et ce ne serait pas la première fois que les flics utiliseraient un agent sous couverture.

— Vous dites n'importe quoi, Bolan.

— Ben voyons ! À quoi ressemble votre taupe ?

— Allez vous faire voir !

— Pourquoi pas ? Vous venez de me donner un début de réponse.

— C'est une interprétation un peu trop hâtive.

— Si je ne me trompe pas, arrangez-vous pour que je ne le confonde pas avec la racaille mafieuse. Je n'ai encore jamais tiré sur un flic.

— C'est ce qu'on dit. Mais si je vous aperçois, je n'aurai pas les mêmes scrupules.

— Vous ferez votre boulot, Russel. Je n'attends aucune complaisance de vous. Ciao !

— Un instant ! Vous...

On avait raccroché. Le lieutenant étouffa un juron et regarda pensivement la mallette disposée devant lui. Il avait le sentiment de tenir une poubelle remplie d'immondices. Il soupira et commença l'inventaire.

Au bout d'un quart d'heure de lecture rapide, il était déjà édifié. « Le contenu va vous intéresser », avait dit Bolan. C'était un euphémisme. Russel avait en main de quoi mettre en cause une bonne vingtaine d'individus appartenant au gratin américain, dans le domaine de la politique, de la finance et même de l'armée. C'était ahurissant, en tout cas beaucoup plus sérieux que tout ce qu'il avait pu envisager, et il se demanda si l'affaire restait de son ressort. Il décida par l'affirmative, se réservant de faire parvenir ultérieurement une copie des documents au Bureau fédéral.

L'Exécuteur avait récupéré son char de combat camouflé en banal mobil-home, que l'avion C-130 avait transporté à Détroit. Le TACOM – Tactical Combat Module – outre un armement offensif et défensif, était équipé de moyens techniques des plus sophistiqués, notamment

dans le domaine de l'électronique.

Il était 16 h 45. La chute de neige avait cessé mais la pluie avait pris la relève, consécutive à un réchauffement de l'atmosphère. Blancanales et Schwarz l'avaient rejoint une heure plus tôt. Ils avaient écouté les enregistrements dont ils avaient fait la relève, près des domiciles de Clarence Webb et de Hirschbaum.

— Repasse l'écoute N° 3 de Hirschbaum, demanda-t-il à Gadgets.

Une bande magnétique défila à toute vitesse sur une platine et se positionna sur un repère électronique. La voix du financier ripou se fit entendre clairement tandis qu'un numéro d'appel téléphonique s'inscrivait sur un petit écran :

— Tu es seul, Joss ?

— Oui, tu peux y aller, fit une voix chuintante que Bolan reconnut aussitôt comme étant celle de Joshua Goldman, le gourou de la secte Rising Sun.

— J'ai besoin que tu me rendes un service.

— Je t'écoute.

— Il faut que tu préviennes les gars de Wolf. Je ne peux pas le faire moi-même et je n'ai pas non plus l'intention de me rendre tout nu à la réunion, il me faut une couverture.

— Y pas de problème.

— Vas-y en personne, ne téléphone pas.

— J'avais compris. Pour quelle heure en as-tu besoin ?

— Avant 6 heures ce soir, devant chez moi. Dis à Wolf qu'il me faut un max de monde, hein !

— T'en fais pas.

— Heu... As-tu du nouveau au sujet de la fille ? Tu vois de qui je parle ?

— Ouais. Non, aucune information. Mais on fait surveiller tous les endroits où elle pourrait se rendre, y compris la télé et les journaux, des fois qu'elle ait envie de faire des déclarations !

— J'ai pas l'impression que c'est à la télé qu'elle pourrait faire des déclarations, Joss.

— Tu as une idée en tête ?

— Ça ne m'étonnerait pas qu'elle soit une connasse de flic.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Une intuition. Et puis, il est arrivé trop de choses bizarres ces derniers temps. Il y a aussi un bruit qui circule comme quoi le Grand Fumier bosserait en accord avec les Fédés.

— Je vois où tu veux en venir, mais cette gonzesse est bien la fille de Howard, y a pas de doute.

— Comment peux-tu en être si sûr ?

— On a fouillé dans ses affaires. Elle a une carte d'identité qui ne laisse pas de doute.

— Crois ce que tu veux ! fit Hirschbaum avec irritation. Ne perds pas de temps, préviens Wolf.

— Compte sur moi.

C'était tout. Schwarz stoppa la bande et demanda :

— Qu'en penses-tu, Striker ?

— Rien de spécial pour le moment, répliqua Bolan. De toute façon, ça ne change rien à la situation. Résumons-nous. Hirschbaum et Webb vont se rendre séparément à une réunion dont les participants sont convoqués par ce dernier qui a également défini les paramètres de lieu et de temps. Chacun d'eux aura une escorte de gros bras qui auront pour consigne d'être sur le qui-vive. On peut s'attendre aussi à la présence d'un ou de plusieurs concepteurs ainsi qu'à de grosses têtes de l'Armée. C'est ce qui ressort des notes confidentielles que Webb planquait dans son coffre.

— Je pige ce que tu veux dire, fit Blancanales. Mais c'est trop risqué. Tu ne pourras pas t'en sortir tout seul.

— J'aurai besoin de vous en appui tactique.

— Avec ce gros veau ?

— Ouais.

— C'est de la folie. Tu risqueras de prendre tes propres munitions sur la tête.

— Il s'agira d'être précis. Voyons les coordonnées géographiques de l'objectif et réglons le plan opérationnel.

Ils déployèrent une carte à grande échelle de la région sur laquelle ils travaillèrent une demi-heure, traçant des axes et minutant des trajets. Puis Bolan et Gadgets se livrèrent à une manipulation sur la console électronique, opérant un montage spécial de plusieurs enregistrements d'écoute.

CHAPITRE XIX

La nuit était tombée depuis près d'une heure quand un gros tout-terrain Bronco vira pour s'engager dans une allée menant à une hôtellerie signalée par un panneau au croisement de la route départementale. Le véhicule roula sur environ trois cents mètres et dut s'arrêter devant un Cherokee qui obstruait partiellement le passage, moteur tournant au ralenti. Trois hommes s'y tenaient, l'un d'eux mettant pied à terre à l'approche du Bronco, engoncé dans une canadienne fourrée. Il s'approcha du véhicule et braqua une torche Maglite sur le conducteur.

— Vous venez pour la réception ? s'enquit-il.

— Ouais. Tu vas me laisser ça longtemps dans les yeux ?

Le faisceau lumineux s'abaissa légèrement, éclairant le buste du nouveau venu.

— Excusez-moi. Quel nom avez-vous dit ?

— Je ne t'ai encore rien dit. Je m'appelle Mike Locker. Est-ce que ça va comme ça ?

Il y eut un silence pendant lequel le garde fit de nouveau dévier sa Maglite pour éclairer une liste inscrite qu'il tenait à la main. Puis :

— C'est correct, monsieur, vous pouvez passer.

— Tu parles que c'est correct ! fit Bolan-Locker avec un petit rictus. Fais gaffe de pas laisser entrer n'importe qui.

— Nous avons des consignes à ce sujet, soyez sans crainte.

— Hirschbaum et Webb sont déjà là ?

— Seulement M. Webb et quelques autres.

Bolan désigna le talky-walky à la ceinture du type.

— Appelle-le et dis-lui que tu m'as vu.

— D'accord, monsieur. Allez-y, c'est tout droit.

Sur un signe, un homme installé au volant du Cherokee manœuvra pour dégager le passage. L'Exécuteur embraya doucement. L'allée se poursuivait sur une centaine de mètres, rendue bourbeuse par la pluie récemment tombée.

L'endroit était situé entre Monroe et Dundee, une quarantaine de kilomètres au sud de Détroit. C'était une grande auberge qui avait été naguère une ferme, entourée de grands espaces herbeux et de

bosquets. Renseignements pris officiellement, elle appartenait à un certain Richard Duval, un industriel de Détroit. Une recherche plus poussée par le biais d'une centrale informatique de données annonçait le personnage comme étant un associé de Clarence Webb dans une affaire de promotion immobilière. D'évidence, l'établissement avait été réservé en totalité pour la journée.

L'Exécuteur déboucha bientôt sur une sorte d'esplanade éclairée de place en place par des spots, où stationnaient déjà une dizaine de voitures.

Le guerrier remarqua des empreintes profondes de pneus dans la boue, là où des véhicules avaient patiné, malhabiles sur ce genre de terrain.

Se garant à côté d'une Cadillac, il descendit du Bronco et examina la façade de l'auberge où se découpaient des fenêtres toutes éclairées. Des silhouettes étaient visibles à travers les rideaux légers. Il y avait déjà du monde en pleine discussion.

À une extrémité du parking improvisé, deux conduites intérieures abritaient une demi-douzaine d'hommes à qui manifestement on avait confié une tâche de surveillance. Et, à l'écart, un minibus Econoline était rempli de types aux silhouettes également immobiles. L'un d'eux sauta à terre et vint à la rencontre de l'arrivant, le col de son veston relevé frileusement. Lui aussi était muni d'un transceiver radio.

— Sale temps, hein ? fit Bolan.

— Assurément, renvoya l'autre en lui adressant un petit salut déférent de la main. Vous êtes Mike Locker ?

— Ouais. Où est Webb ?

— Dans la baraque, il a été prévenu.

Bolan commença à marcher vers la bâtisse. Il n'en était plus qu'à quelques mètres lorsque Clarence Webb apparut, sortant par une porte secondaire sur le côté. L'ancien député portait un costume gris avec un empiècement aux épaules, des bottes de cow-boy et tenait un feutre également gris à la main. Bolan retint un sourire ironique.

— Salut, Mike ! lança Webb avec de fausses intonations de joie. Ne restez pas dehors sous cette saloperie de pluie.

Pour un peu, on se serait cru dans une bonne vieille réception du Far-West où l'affabilité est de mise. Mais les cow-boys qui occupaient les lieux n'avaient rien d'affable. Certains d'entre eux étaient de redoutables cannibales et les autres des tueurs professionnels.

Bolan suivit son cicérone qui s'arrêta dans un petit hall près d'une cuisine.

— Ça me fait sacrément plaisir que vous soyez là, Mike.

— Normal. La troupe dans l'Econoline, c'est à vous ?

— Des hommes de confiance, confirma Webb.

— Et les autres, dans les deux grosses caisses ?

— Le concepteur n'est pas venu seul.

— Ouais, marmonna Bolan d'un ton préoccupé. Et Hirschbaum ?

— On l'attend.

— Quand a-t-il été prévenu ?

— En début d'après-midi comme tout le monde.

Le politicard eut un sourire rusé.

— Mais on ne les a informés du point de chute qu'au dernier moment, par téléphone portable.

L'Exécuteur hocha doucement la tête, ayant l'air d'apprécier l'astuce, puis il annonça à voix contenue :

— Il faut que nous parlions en tête à tête avant que les choses tournent mal.

— Comment ça ? Qu'est-ce que...

— Trouvez-nous un endroit tranquille, coupa Bolan.

Weeb battit des paupières et respira plus vite.

— Venez, dit-il en désignant un escalier.

Ils montèrent prestement les marches, passèrent devant un gorille de garde sur le palier et pénétrèrent dans une chambre douillettement meublée.

— Ici, nous serons tranquilles. Je vous écoute, Mike.

Bolan lui montra un mini magnéto-pocket.

— C'est vous qui allez écouter, rétorqua-t-il, enclenchant l'appareil.

Deux voix aux timbres différents se firent entendre :

— « Écoute... Arrangeons-nous ! »

— « C'est une possibilité. Au sujet de Logan, qui l'a buté ? »

Un petit silence s'intercala dans le dialogue, puis :

— « Tu es toujours là ? »

— « Ouais. »

— « Bon, d'accord... C'est moi. »

— « C'est toi qui as payé des gus pour rectifier Logan ? »

— « Ce sale con essayait de me faire chanter ! »

— « Cette nuit, tu affirmais pourtant que c'était Webb qui avait ordonné son élimination. »

— « Cette nuit, c'était cette nuit ! Tu me menaçais avec un calibre. »

— « Pourquoi Logan voulait-il te faire chanter ? »

— « J'avais facturé le tarif fort à l'Organisation pour quelques affaires. »

— « C'était gênant pour toi. J'ai quelque chose de marrant à te dire au sujet de ton pote Clarence Webb. »

— « Qu'est-ce que ce connard a encore fait ? »

— « Il te faisait espionner. C'est pas tout, il truquait les comptes de l'Organisation. Il t'a baisé plusieurs fois dans les grandes largeurs, Greg. »

— « Tu blagues. Webb n'a pas assez de couilles pour ça. »

— « Détrompe-toi. Il y a encore autre chose : il a rencontré un délégué du Grand Conseil, tu sais, le gus dont je t'ai parlé cette nuit. Si tu veux mon avis, ça n'augure rien de bon pour toi. À bientôt, Greg. »

— « Attends un peu. Peut-être que quelqu'un pourrait me débarrasser de lui ? »

— « Tu as quelqu'un en vue ? »

— « Toi, par exemple. Je pense qu'on devrait s'arranger et stopper la casse. »

L'Exécuteur arrêta le défilement de la cassette. Il s'agissait de l'enregistrement arrangé de la conversation qu'il avait eue avec Hirschbaum dans la matinée.

— Vous avez reconnu les voix ? fit-il.

Webb était devenu livide.

— Greg ! Ce salaud... Et l'autre, c'était...

— Je ne comprends pas que vous ayez encore un doute.

— Bolan ! C'est dégueulasse.

— Le moment va être venu de prendre des décisions, Clarence. Je n'ai pas de conseils à vous donner, mais à votre place, je ne resterais pas à attendre que la merde m'arrive en pleine gueule.

— Si !... Si, donnez-moi un conseil. Après tout, c'est vous qui avez la situation en main !

— Occupez-vous de Hirschbaum et je me chargerai du reste.

— Cet enfant de salaud ! Cette ordure qui se donne des airs supérieurs et qui s'imagine qu'il va me liquider comme il l'a fait avec Logan !

— Ne vous excitez pas, ça ne sert à rien, dit Bolan, allumant posément une cigarette et prenant place dans un fauteuil.

Webb était resté immobile au milieu de la pièce, effondré par la révélation.

— C'est incroyable ! cracha-t-il. Comment est-ce qu'il peut s'entendre avec ce fumier ?

— Si j'étais vous, je ne chercherais pas à savoir comment c'est possible, mais de quelle façon neutraliser le risque.

— Oui, vous avez raison. Putain ! Je vous dois une fière chandelle. Si vous n'étiez pas venu...

— Quelqu'un d'autre serait venu à ma place, rétorqua Bolan.

Il eut un ricanement cynique :

— En fait, la mise hors circuit de Hirschbaum arrangerait tout le monde. Est-ce que vous me comprenez ?

— Eh bien... Oui, sans doute. Le mieux serait évidemment qu'il ait, disons, un accident ?

— Un accident rapide, alors, sinon c'est vous qui écoperiez. Ne vous faites pas d'illusions, mon vieux.

Bolan se leva et fit quelques pas dans le salon, donnant l'impression de réfléchir. Il s'arrêta devant une fenêtre pour observer les alentours. La pluie ne tombait plus qu'en petit crachin.

D'un ton méfiant il questionna :

— Comment est votre escorte ?

— Très bien, affirma Webb. Ils ont toujours fait ce que je leur ai demandé sans poser de question. Je les paye assez cher pour cela. Ruby les tient parfaitement en main, il connaît son travail.

— Supposez que Bolan s'amène par ici, dit-il à Webb. Croyez-vous qu'ils seraient de taille contre lui ?

— Assurément !

Il se mit à marcher lui aussi dans la pièce, le front plissé. Il ajouta doucement au bout d'un moment :

— Et par la même occasion, le problème posé par Hirschbaum serait résolu. Est-ce bien comme ça que vous voyez la situation ?

Bolan le regarda et lui sourit sèchement.

— J'étais sûr que nous pourrions nous comprendre.

— Moi aussi. Bon, je dois redescendre pour m'occuper des autres.

— Dites à Ruby que je veux le voir, décréta le soi-disant Locker. Je l'attendrai dehors.

Il sortit derrière Webb, passa devant le planton et alluma une nouvelle cigarette en descendant au rez-de-chaussée.

D'une allure décontractée, il franchit la porte de la demeure et fit

quelques pas, scrutant les alentours comme s'il cherchait à évaluer les risques d'une intrusion. Depuis l'accalmie de la pluie, quelques types avaient quitté l'Econoline et déambulaient lentement dans la lumière des spots, essayant d'éviter les endroits où la neige avait été transformée en boue.

Se retournant, l'Exécuteur vit à travers une baie un groupe d'hommes qui discutaient dans une salle du rez-de-chaussée. Certains avaient des verres à la main, d'autres fumaient. L'un d'eux s'était planté contre les vitres et cherchait à voir ce qui se passait à l'extérieur.

Tout était conforme à ce que Bolan avait envisagé. Il ne manquait plus qu'un élément au puzzle, mais celui-ci n'allait sûrement pas tarder. Après, ce serait l'entrée dans la cage aux fauves.

CHAPITRE XX

La porte principale s'ouvrit sur Webb qui laissa passer Ruby le Barge et pointa la main dans la direction de Bolan. Ruby s'avança jusqu'à lui, le fixant d'un regard méfiant.

— Salut, Ruby.

— M. Webb m'a dit que je dois me placer sous vos ordres. Qu'est-ce qui se passe ?

— Cherche pas à comprendre, rétorqua durement l'Exécuteur, fais seulement ce que je vais te dire.

Une lueur hargneuse passa dans les yeux de l'ancien commando de Marines, mais il se contint et répliqua d'un ton neutre :

— Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

— Que tu fasses ton travail. Ces gus qui se promènent pénardement en pleine lumière constituent des cibles. Est-ce qu'ils se croient à une garden-party ?

— Vous croyez peut-être que quelqu'un va nous attaquer ?

La voix de Bolan lui fit l'effet d'une douche glacée :

— C'est ce que tu ferais bien de croire, toi aussi. Personne ne t'a mis au courant ?

— À quel sujet ?

Bolan le considéra ensuite avec un mélange de désapprobation et de complaisance. Puis, il sourit et hocha doucement la tête.

— Bon, ça va. Je croyais qu'on t'avait prévenu. Tu as une voiture ?

— Ouais.

— Allons-y, on sera mieux pour discuter tranquillement.

Le gros pli qui barrait le front du tueur en chef s'estompa. Sa mâchoire aussi se relâcha un peu. Ils s'installèrent à l'arrière d'une grosse Plymouth.

— Ouvre toutes grandes tes oreilles, entama Bolan en guise de préambule. Il y a de fortes probabilités qu'on ait un problème ce soir.

Dans la semi-obscurité, Ruby s'était fait attentif.

— Il va falloir jouer très serré, mais si on s'y prend bien, on

pourra retourner la situation.

— Attendez. Je voudrais bien piger. Quel est exactement votre rôle ici ?

Bolan poussa un soupir.

— Il ne t'a vraiment rien dit ?

— Dans les grandes lignes, ouais, mais c'est moi qui ai la responsabilité de la sécurité, alors...

— Tu ne l'as plus.

— Pardon ?

— Tu n'as plus de responsabilité. Tu devrais t'en réjouir, non ? Je prends tout ce qui va se passer sous mon bonnet. Ça te va ?

— Vous voulez dire que...

— Oui. Tu conserves la direction de tes équipes, mais tu prends tes consignes auprès de moi. Ceux qui m'envoient ici sont beaucoup plus importants que tout le beau monde qui participe à cette petite sauterie. Tu y es ?

— Je vois ce que vous voulez dire. Mais quel est le problème dont vous parlez ?

— Hirschbaum est en train de perdre la tête et nous sème la merde partout. Bref, tu n'as pas besoin de connaître tous les détails, sache seulement qu'il figure sur la liste noire.

— Greg Hirschbaum ?

— Est-ce que tu es sourd ou idiot ?

— Merde ! cracha Ruby. C'est pas du charre ?

— Je voudrais bien. Mais c'est pas tout. Nous avons la preuve qu'il a partie liée avec le cinglé qui a causé tant de tracas la nuit dernière. Tu me suis ?

— Bolan ?

Le Barge commença à s'agiter dans l'obscurité du véhicule. Ses mains agrippèrent le tableau de bord.

— Ça me paraît incroyable ! Alors, vous pensez que cet enfant de salaud tentera quelque chose ici ?

— Je n'affirme rien, mais tout est possible. Tu vas placer quatre ou cinq hommes en observation autour de la propriété. Je ne veux pas voir ces mecs tirer comme des malades sur des clops ou se montrer dans les zones éclairées, vu ? Tu en as combien, en tout ?

— Vingt et un avec ceux qui sont dans la baraque.

— Tu en mettras en place une dizaine à proximité de l'équipe de Hirschbaum quand ils vont arriver. Je veux que ces mecs-là ne

puissent pas faire trois pas sans que tu le saches. Que tes hommes soient prêts à les neutraliser au moindre signal de ta part ou de la mienne. Le reste de ton groupe prendra position dans la baraque et assurera la protection de Webb.

— On ne pourra pas empêcher que des hommes de Hirschbaum passent à l'intérieur avec lui, ce serait donner l'éveil, objecta Rubinstein.

— C'est bien pour ça que je veux une équipe pour protéger ton boss. Deux ou trois hommes dans la salle principale, les autres à proximité et prêts à intervenir. Je sais que ça ne se fait pas habituellement, mais nous sommes devant une situation exceptionnelle. Il en faudra aussi trois ou quatre bien en vue, comme si de rien n'était.

— Vu. Ça, c'est pour le cas où l'emmerde viendrait de l'intérieur. Et si Bolan se pointe ?

— Si tes guetteurs aperçoivent le bout de son sale nez, ils reflueront doucement vers la maison, en sourdine, et t'avertiront aussitôt. Il faudra opérer une manœuvre en tenaille, le laisser s'infiltrer dans nos lignes puis refermer les flancs sur lui. Je ne vais pas tout t'expliquer, tu connais le boulot.

— Putain ! Je commence à avoir envie qu'il débarque, cet enfoiré. Dire que la nuit dernière je suis arrivé quelques secondes trop tard pour lui régler son compte. Il m'a descendu deux gars.

— Chez Webb ?

— Ouais. Ça me ferait plutôt plaisir de lui décharger mon calibre dans le ventre.

Bolan ricana doucement.

— Tu auras peut-être l'occasion de le trouver en face de toi, Ruby. Ne le souhaite pas trop. Un dernier point : s'il apparaît comme je le crains, le premier coup de flingue sera un signal en ce qui concerne Hirschbaum et ses petits gars. Ça voudra dire qu'il a fait un marché avec le grand fumier. Maintenant, tu vas me montrer tes hommes.

Ruby le Barge acquiesça d'un mouvement de tête avant de descendre de la Plymouth. Il attendit d'être rejoint par l'envoyé des grosses têtes avant de se diriger vers l'Econoline, puis cracha ses ordres. Immédiatement, les occupants du véhicule sautèrent au sol. Les autres arrivèrent rapidement et l'ancien Marine entama d'un ton autoritaire :

— Ouvrez vos esgourdes, les gars ! Le programme est modifié. Il ne s'agit plus seulement d'assurer une surveillance. Préparez la quinquallerie ! Ça fait pas mal de temps que vous avez envie de déroutiller vos calibres, vous allez peut-être en avoir l'occasion. Mais

seulement au signal.

Il désigna Bolan du pouce, poursuivit :

— M. Locker est avec nous, c'est une huile. Je veux dire que s'il vous donne des consignes, vous obéissez sans faire les guignols. Vu ?

Personne ne broncha.

— Il va vous dire quelques mots.

Bolan lui expédia un clin d'œil avant de prendre la parole :

— Je n'ai pas grand-chose à ajouter, Ruby vous a dit l'essentiel. Tâchez de pas être nerveux comme des gonzesses, j'espère que vous serez à la hauteur si ça doit péter. Je veux aussi que vous sachiez que Ruby reste votre chef, il est le seul réellement qualifié ici pour diriger la situation. Il va vous donner de nouvelles consignes. Des questions ?

Quelques murmures d'assentiment se firent entendre mais aucun ne broncha. Il leur fit un petit signe de la tête et s'éloigna. Rubinstein le rejoignit après avoir briefé ses hommes qui se divisèrent en trois groupes et s'acheminèrent vers des positions différentes.

— Vous pouvez compter sur eux, monsieur Locker, ils sont bien entraînés et ce ne sont pas des dégonflés.

— Appelle-moi Mike, dit Bolan.

— Heu, d'accord. Vous savez, en fait ça ne me déplaît pas du tout que vous preniez les choses en main. Je me disais que les choses ne tournaient pas tellement rond ces temps-ci.

— Qu'est-ce qui ne tourne pas rond ?

— Ben, tout quoi ! Le patron paraît avoir de sacrés soucis. Il donne des ordres qui se contredisent, engueule tout le monde et nous envoie surveiller ses amis. Maintenant, je comprends qu'il avait ses raisons. Il se méfiait de Hirschbaum, c'est ça ?

— Ouais. Ajoute maintenant à ça l'apparition de la Grande Pute, sans compter la mort de Logan. Webb t'a envoyé à Oak Park aujourd'hui ?

— Comment vous savez ça ?

— Disons que je le sais, ricana Bolan. Tu as vu David Parker.

— Eh ben, oui.

— Quel a été le message ?

— M. Webb ne vous en a pas parlé ?

— Je veux te l'entendre dire, Ruby.

— Je comprends... J'ai averti Parker que la réunion ne se ferait pas à l'endroit prévu. Le boss ne fait plus confiance au téléphone.

— C'est pas tout.

— Bon Dieu, comment faites-vous pour être au courant de tout ?

— C'est mon rôle. Alors ?

— Ouais, y avait bien un message. Je lui ai dit qu'il aurait peut-être un choix à faire et que M. Webb serait de son côté. C'est tout.

— Tu lui as parlé de moi ?

— Non, il ne m'avait rien dit à votre sujet. Je ne savais même pas qui vous étiez.

— Sais-tu qui sont les hommes que Parker a amenés dans ces deux bagnoles ?

— Je les ai encore jamais vus, mais je crois que ce sont des militaires. Je sais de quoi je parle. En tout cas, ils ont des gueules qui me reviennent pas.

— Ce sont d'anciens pions de la COMSAK, lui dit Bolan en baissant la voix.

— Quoi, ces salopards ?

L'Exécuteur bluffait mais il pensait être très proche de la vérité. La COMSAK était une division paramilitaire qui avait été formée par la CIA, officiellement pour assurer la sécurité des négociations pour la paix au Proche-Orient. En fait, il s'agissait d'un ramassis de truands et d'anciens militaires dévoyés qui s'étaient laissé enrôler pour fuir la justice américaine. À l'époque, leur rôle avait été d'espionner les deux clans, israéliens et palestiniens, ainsi que de provoquer attentats et sabotages. La COMSAK avait été dissoute et les faux soldats de la paix mis en disponibilité, la plupart d'entre eux ayant fait l'objet d'inculpations.

Récemment, Bolan avait trouvé d'anciens membres de la COMSAK sur sa route. Ceux qui à présent accompagnaient David Parker étaient vraisemblablement de la même trempe, des crapules dures et prêtes à tout.

— Oui, dit-il à Ruby le Barge. Je les aime pas trop non plus. Qu'est-ce que tu penses au sujet de ce type ?

— Parker ?

— Ouais.

— Quand je le regarde, il me fout mal à l'aise.

— Tu sais quelle est sa spécialité ?

— La stratégie, je crois.

— La stratégie psychologique. Ça te dit quelque chose ?

— Encore un truc à la con. J'ai jamais aimé les mecs qui font de la psycho, c'est tous des détraqués.

— Tout à fait d'accord avec toi. Tiens compte de ça au cas où on

devrait arriver au clash, Ruby. Bon, vérifie que tes hommes sont aux bons endroits et rejoins-nous à l'intérieur. Délègue quelqu'un pour te remplacer éventuellement.

— O.K., acquiesça le Barge. J'm'occupe de tout, n'ayez crainte.

Des craintes ? Bolan n'en éprouvait aucune pour l'instant, tout entier investi qu'il était dans l'accomplissement de son plan. Et pourtant, il avait tout à redouter. La situation scabreuse dans laquelle il s'était engagé pouvait lui sauter à la figure à n'importe quel instant. Il espérait seulement appuyer lui-même sur le détonateur fatidique.

CHAPITRE XXI

Il y avait une douzaine de personnes dans la grande salle de l'auberge aménagée pour la circonstance en salle de conférence.

Clarence Webb évoluait d'un groupe à un autre, distribuant des paroles optimistes à ceux qui s'impatienzaient.

— Non, il n'y a aucun changement dans l'ordre du jour, assura-t-il à un homme d'une cinquantaine d'années qui avait le maintien d'un ancien militaire. Vous-même, aurez-vous des remarques particulières à formuler, général ?

— Je me réserve d'en parler quand nous serons au complet, rétorqua assez sèchement son interlocuteur. J'espère que nous parviendrons cette fois à un minimum de cohésion.

— Vous pouvez y compter.

Un autre type plus jeune lui prit le bras un peu plus loin pour lui faire remarquer l'absence de Hirschbaum.

Webb regarda sa montre. Il était déjà 19 h 25.

— Il est simplement en retard, il ne devrait plus tarder.

À peine avait-il dit ces mots que des faisceaux de phares apparurent à travers les vitres d'une fenêtre, alignés sur l'allée d'accès à la propriété.

— Je crois que le voilà ! déclara-t-il avec un sourire rassurant.

Mais au fond de lui-même, il était tendu et inquiet. Et son visage se contracta quand il s'aperçut qu'il y avait non pas un mais quatre véhicules en approche. Mentalement, il compta quatre ou cinq hommes par voiture, ce qui faisait une bonne quinzaine au total. Quelqu'un vint tout contre lui, dans son dos, et lui dit à voix basse :

— Le dispositif est en place, tout va bien.

Il se retourna et vit Mike Locker qui lui souriait tranquillement. Il l'attira à part, questionna :

— Est-ce que vous êtes sûr de vous, Mike ?

— Moi, oui. Ne soyez pas nerveux.

— Hirschbaum arrive.

— J'ai vu.

— Avec une grosse escorte.

— Moins importante que la vôtre. Ils seront encadrés sans même s'en rendre compte.

Webb soupira. Son visage était recouvert d'une fine pellicule de transpiration.

— Si ça doit mal tourner, arrangez-vous pour que ce soit lui qui commette l'erreur, conseilla Bolan. Je suis sûr que vous vous en sortirez très bien.

— Tu parles ! Et s'il reste tranquille ?

— Faut pas rêver.

Un tic nerveux agita la joue de l'ex-politicien.

— Il est allé trop loin pour faire marche arrière, lui dit encore le prétendu envoyé des huiles de l'Organisation. Relax, je ne serai pas loin. Quand il se pointera, ouvrez la séance sans attendre.

Il s'écarta pour observer le parking improvisé à travers une fenêtre. Les quatre véhicules venaient de déboucher sur l'esplanade boueuse tandis que des hommes de Ruby faisaient des signes pour les diriger vers des positions de stationnement.

Bolan sortit par la porte secondaire, rejoignit le Bronco en restant à l'écart de la lumière. Il y prit place et ouvrit un petit sac de voyage. Le bagage recélait quatre charges d'explosif C-4 avec des détonateurs déclenchables par radio ainsi qu'un boîtier de mise à feu à distance. Le tout prit place dans les poches de son imperméable.

Quittant son véhicule, il flâna quelques instants sur le parking comme s'il effectuait une surveillance et plaça une première charge sous l'aile d'une limousine et une seconde contre la calandre du Cherokee de Rubinstein.

Puis il réintégra l'auberge et entra dans les cuisines, inoccupées à part un homme de Ruby auquel il lança :

— Tout va bien ?

— Ouais, grogna l'autre. Ça va, m'sieur Mike.

Feignant d'examiner les lieux, le guerrier ouvrit une chambre froide, y déposa un troisième container kaki et sortit, allant ensuite déposer la dernière charge dans les toilettes situées à l'extrémité opposée du bâtiment.

Puis il se rendit dans le petit hall qu'il avait emprunté à son arrivée et jeta un coup d'œil par la fenêtre. Hirschbaum marchait avec précaution sur le sol boueux, se dirigeant vers la façade de l'auberge suivi par quatre armoires à glaces aux visages fermés. Quatre autres avaient pris position dans le parc et s'étaient immobilisés tandis que le reste de la troupe demeurait dans les véhicules.

À présent, le financier marron poussait la porte principale de l'auberge et Bolan le perdit un instant de vue. Il le retrouva en se déplaçant légèrement pour observer la grande salle à travers une porte vitrée à double battant. Toujours suivi de ses gardes du corps, Hirschbaum inclina sèchement la tête à l'adresse des membres de la réunion déjà présents, puis s'avança jusqu'à Webb qu'il toisa avec un sourire ironique.

Plusieurs tables avaient été regroupées dans la salle pour la circonstance. Hirschbaum dédaigna l'installation, alla sans un mot s'installer dans un fauteuil club à l'écart tandis qu'un des hommes qui l'accompagnaient lui tendait un attaché-case qu'il ouvrit sur ses genoux.

L'ex-député s'installa en face, à plusieurs mètres de lui comme s'il voulait clairement se démarquer vis-à-vis des autres qui prirent place de chaque côté de la table dans un étrange silence.

Bolan resta soigneusement dissimulé derrière le rideau de la porte vitrée. Il avait modifié son visage et son aspect général, mais il ne voulait pas courir le risque d'apparaître devant Hirschbaum qui pouvait malgré tout le reconnaître.

Là-bas, le silence se prolongeait. Les huiles conviées à cette séance secrète étaient visiblement mal à l'aise. L'Exécuteur avait reconnu plusieurs personnalités dont les médias avaient à plusieurs occasions diffusé une interview ou mentionné des déclarations. Parmi celles-ci, il y avait notamment un ministre en exercice, deux congressistes connus pour leurs idées d'avant-garde sur la force de frappe de l'OTAN, deux officiers supérieurs dont le général George Haig, commandant en chef des escadres d'intervention aérienne, ainsi que deux Arabes habillés à l'euro-péenne. Étaient-ce des représentants d'un mouvement terroriste algérien ? Probablement, songea Bolan, s'appuyant sur ce qu'il avait déjà appris de l'opération en cours.

Pour rompre le silence gênant, Clarence Webb prononça quelques paroles de bienvenue et déclara :

— Je suggère que nous passions sans tarder à l'ordre du jour. Nous sommes en retard de près de quarante minutes et tout le monde comprendra que nous ne pouvons pas jouer les prolongations.

Ses intonations se voulaient désinvoltes, mais Bolan sentait qu'il était sur les nerfs. Son apparente maîtrise de soi n'était qu'une mince carapace prête à craquer.

Les paroles lui parvenaient assourdies, mais il en comprenait le sens général et analysait chaque détail de la scène qu'il observait. Deux des gardes du corps de Hirschbaum étaient immobiles derrière lui, comme statufiés, les deux autres s'étant placés de chaque côté de

la porte d'entrée. Ruby le Barge s'était introduit dans la salle en compagnie de deux de ses soldats, sans qu'on ait véritablement remarqué leur arrivée, et ils affichaient une neutralité complète. L'intrusion de gardes du corps à l'intérieur des locaux allait à rencontre du protocole en usage, mais personne ne semblait vouloir s'y opposer ni même émettre de critique. L'atmosphère électrique qui s'était établie dans les lieux y était sans doute pour quelque chose.

Bolan avait également observé un autre personnage connu officiellement sous l'identité de David Parker. Le concepteur. L'homme avait environ cinquante-cinq ans, des yeux gris clair et vifs abrités par de fines lunettes à monture en or, un menton volontaire contradictoirement surmonté par une bouche molle qui s'incurvait souvent dans une moue arrogante.

L'Exécuteur le connaissait. Il l'avait rencontré de nombreuses années auparavant au cours de la guerre du Viêtnam. Le visage avait changé, bien sûr, mais les traits étaient bien les mêmes. David Parker, en réalité, s'appelait Walter Hyat. Ce dernier appartenait alors à la CIA en qualité de formateur en technique subversive et il avait fait aux soldats de la section de Mack Bolan un exposé sur la psychologie de guerre. Par la suite, Bolan avait su qu'il était devenu un personnage important de l'Agence de Langley, mais il ne l'avait plus jamais revu. Vraisemblablement, Hyat avait-il dirigé un service d'étude et d'expérimentation de théories militaires avancées, comme celles de la dissuasion par la crainte ou de l'effet psychologique de dramatisation. Des hypothèses issues de cerveaux vicieux dont les élucubrations sont recueillies au sommet de la hiérarchie militaire. Sans doute, Hyat avait-il estimé insuffisants les appointements qu'il percevait du gouvernement ou avait-il tout simplement rêvé de puissance dans l'accomplissement de ses sordides divagations.

Mais l'homme était loin d'être un idiot. Son cerveau valait infiniment mieux qu'un ordinateur pour ce qui était des calculs retors et des conceptions stratégiques.

— Les toutes dernières analyses sont formelles, exposait le concepteur. L'opération est réalisable avec 99 % de probabilité de succès. La seule incertitude concerne la logistique, surtout pour ce qui touche les moyens de radioguidage. Qu'il manque un seul élément et le plan en subira des altérations qui peuvent être graves.

L'un des deux Arabes leva la main et prit la parole :

— Ce que nous voulons savoir avant tout, c'est la date de livraison du matériel qui nous a été promis.

Webb intervint :

— Général Haig, qu'en dites-vous ?

— Un premier stock est en instance, répliqua l'officier supérieur. Il partira dès que nous serons tous tombés d'accord sur les trois étapes de l'intervention.

— Et les autres livraisons ?

— Elles se dérouleront comme envisagé. Sauf imprévu.

— Qu'entendez-vous par imprévu ?

— Le non-respect des conventions passées, par exemple.

— Où en sont les missiles ?

— Ils sont disponibles. Un délai de vingt-quatre heures sera suffisant pour leur acheminement. Je précise que l'ordre de livraison partira de Washington et sera aussitôt relayé par un pays d'Europe membre du NATO.

— Peut-on savoir quel pays ?

— Vous plaisantez !

— Un instant, s'intercala Hirschbaum. Avant de poursuivre, j'aimerais que Webb nous parle des contacts qu'il a eus avec l'envoyé du Conseil Central.

— Quel envoyé ? Qu'est-ce que c'est que cette connerie ? s'exclama d'une voix vulgaire un gros homme au visage de bulldog.

Bolan ne l'avait jamais vu, mais il avait lu sa description sur une fiche de renseignements : Gio Piranesi, le tout nouveau *capo* de Manhattan mis en place avec l'appui de la mafia juive.

Ses muscles se tendirent et sa main se ferma dans la poche de son imper sur le petit boîtier de mise à feu. Il était prêt à en ôter le cran de sécurité quand deux événements se produisirent.

D'abord, il vit Clarence Webb qui se levait vivement et toisait Hirschbaum tout en faisant un geste de la main pour prendre l'assistance à témoin.

— Notre ami Greg veut sans doute parler de..., commença-t-il d'une voix précipitée. Du contact... très confidentiel qu'il a eu, lui, avec un certain personnage dont tout le monde ici a sans doute entendu parler !

Il en bégayait presque de surexcitation et de crainte. Hirschbaum partit d'un gros éclat de rire.

— Qu'est-ce que tu insinues, Clarence ? Tu veux peut-être nous causer de Bolan ? Hein, c'est ça ? Tu veux nous raconter des trucs marrants sur ce putain de gars ?

— Greg, ferme ta grande gueule et je fermerai la mienne aussi ! martela Webb dont le visage était devenu blême.

— Hé ! Calmos ! cria brusquement Gio Piranesi. Vos histoires à la

con, j'en ai rien à cirer. Vous êtes en chaleur ou quoi ? Merde... Faudra nous expliquer tout à l'heure, hein !

L'atmosphère se détendit un peu et il y eut même quelques rires étouffés. Ruby, lui, avait suivi attentivement la scène tout en écoutant ce qu'un correspondant lui disait dans un téléphone portable. L'Exécuteur le vit hocher la tête puis aller murmurer quelques mots à l'oreille de Webb qui parut encore plus nerveux et préoccupé. Ensuite, le chef de la garde se dirigea vers le hall où se tenait Bolan.

Dès qu'il eut refermé la porte derrière lui, il débita hâtivement :

— Il nous arrive une sale embrouille, Mike.

— Hirschbaum ?

— Ça en a tout l'air. On vient de m'annoncer qu'un de ses copains a mis la main sur une gonzesse et un mec qui savent soi-disant des choses sur M. Webb.

— Quel copain ? cracha Bolan.

— Le connard de Rising Sun. Goldman.

— Et la gonzesse ?

— C'est Jennifer Logan, la fille du gros mec qui...

— Oui, j'suis au courant.

— Le gus, je sais pas qui c'est, mais ça promet rien de bon. Qu'est-ce que vous en pensez, Mike ?

— Où sont-ils ?

— Ils arrivent. Les gars du barrage me demandent s'ils doivent laisser passer leur voiture.

Bolan prit deux secondes pour réfléchir.

— Ouais. Place-toi à l'entrée du parking et récupère-les en souplesse. Je veux que tu me les amènes ici aussitôt après.

— D'accord, fit l'ex-Marine.

— J'ai dit en souplesse. Perds pas de temps.

L'autre disparut en plaquant son talkie-walkie contre sa joue. Bolan prit une profonde inspiration. Lui non plus n'avait pas de temps à perdre, s'il voulait à la fois contrôler la situation, sauver sa peau et celle des deux pigeons tombés entre les mains des sauvages.

CHAPITRE XXII

Le véhicule, une Lincoln sombre, venait de s'arrêter sur le côté de la bâtisse, à l'opposé de la salle où se tenait l'assemblée. Ruby le Barge avait bien manœuvré.

L'Exécuteur vit d'abord trois personnages quitter la limousine. Joss Goldman et deux types imposants : une montagne de viande surmontée d'une tête de mouton ainsi que Buck « Hammer » Mitchell, les deux gorilles qui avaient tenté de lui interdire le passage dans les locaux de la secte. Hammer ouvrit une portière à l'arrière du véhicule et fit sortir les deux passagers.

Jenny Logan apparut en premier, puis ce fut le tour d'un homme de taille moyenne dont la manche de veste pendait le long de son buste. Warren Brady. Bolan ne se demanda pas de quelle façon le journaliste et la fille s'étaient fait piéger. L'important était de les intercepter vite fait et de les placer à l'abri.

Quittant la maison, il marcha rapidement à leur rencontre tandis que Rubinstein les guidait vers l'extrémité de la maison. Il les rejoignit en quelques enjambées après avoir déboutonné le haut de son imperméable et vérifié le libre jeu du Beretta dans son holster.

— Conduis la fille et le type dans une chambre au premier, ordonna-t-il à Ruby. Place quelqu'un devant la porte, je ne veux pas qu'ils parlent à qui que ce soit pour l'instant.

Jenny Logan se tenait immobile et apparemment détachée de ce qui se passait, comme si elle n'était pas concernée. Le journaliste, lui, avait le visage crispé par la colère.

— Hé ! Qu'est-ce que ça veut dire ? fit Goldman. Où est Greg, et qui êtes-vous ?

Il fixait Bolan avec étonnement et hargne mais sans faire de rapprochement. Dans le faible éclairage du parking improvisé, le déguisement était sans faille.

— Une chose à la fois, Joss. Relax.

Le gourou se tourna vers le chef de la garde.

— Mais qui est ce type ? cracha-t-il.

— Explique-lui, dit l'Exécuteur.

— C'est M. Locker. Il représente ceux de New York.

— Tiens donc ! Et c'est lui qui donne les ordres ici ?

— Que ça vous plaise ou non, c'est comme ça, gronda Bolan. Venez par ici. Toi, Ruby, emmène les deux là-haut.

Sans, plus attendre, il prit le bras de Goldman et le conduisit vers l'extrémité de la maison, tandis que Ruby entraînait les deux prisonniers. Le gourou se mit en marche avec une mauvaise volonté évidente, se retournant vers ses deux acolytes :

— Amenez-vous et restez avec moi. Pas d'objection, monsieur l'envoyé de New York ?

— Pas d'objection, répondit Bolan, les conduisant fermement en direction d'une aile de la maison.

Franchissant une zone éclairée par un spot, ils arrivèrent ensuite dans l'ombre du fronton et Goldman se raidit.

— Où m'emmenez-vous ? Je veux voir Greg !

En retrait, Buck Hammer avait esquissé le geste de prendre son arme sous son gros blouson de cuir. Il fut le premier à mourir. Le Beretta toussa. Son œil gauche se transforma en un magma infect tandis qu'un flot de sang et de cervelle giclait de l'arrière de son crâne. Tête de mouton écopa une fraction de seconde plus tard. Son expression stupéfaite se mua instantanément en une affreuse grimace sanglante et ses jambes se dérochèrent.

— Non ! Attendez ! s'écria Goldman.

Malgré la pénombre, il fixait avec terreur le silencieux du Beretta braqué à présent vers lui.

— Pourquoi ? fit Bolan. Tu as quelque chose à dire ?

Sa voix était aussi froide que la mort.

— Ce n'est pas moi qui suis responsable.

— De quoi ?

— Au sujet de Jenny et du type.

— Tu les as pourtant amenés ici.

— Oui, bien sûr. Mais c'est pas moi qui les ai coincés. J'ai fait seulement ce que m'a demandé Greg.

— Continue comme ça et tu vas m'attendrir, Joss.

— Bon Dieu ! Vous ne comprenez pas ? Cette saloperie de gonzesse est un flic ! Elle s'est foutue de nous depuis le début. Un peu plus et elle nous faisait tous embarquer... On l'a ramassée avec ce connard de journaliste à moins de cent mètres du commissariat !

— C'est dommage pour toi, lui dit l'Exécuteur. Tu aurais eu plus de chance avec les flics.

— Mais... Qui êtes-vous ? gémit Goldman.

— La Grande Pute, lui répondit Bolan en lui logeant une balle dans la tête.

Laissant les trois cadavres dans la boue, il rejoignit le Bronco où il se débarrassa de son trench-coat ainsi que de son pantalon de ville, apparaissant dans sa légendaire combinaison noire. En quelques secondes supplémentaires, il ôta sa fausse moustache et le reste de son déguisement.

Le Beretta était déjà logé sous son aisselle. Il fixa à son ceinturon de combat l'étui de son gros AutoMag .44, s'attacha sur la poitrine des bandoulières de grenades de 40 mm et des chargeurs de munitions de calibre .223. Un combiné de combat M-16/M-203 vint compléter son équipement de mort.

À travers les vitres du véhicule 4x4, il observa les hommes de Hirschbaum et ceux de Webb qui occupaient le terrain, repéra les quatre observateurs envoyés par Ruby à la périphérie de la propriété, et nota que les soldats amenés par Walter Hyat n'avaient toujours pas quitté leurs véhicules. Le plus proche porte-flingue se tenait à une trentaine de mètres du Bronco, les mains dans les poches, un Colt .45 ACP lui pendant sur la hanche.

Appuyant sur la touche d'émission de son transceiver, Bolan chuinta :

— Striker pour TACOM !

La voix de Blancanales lui répondit sur un ton neutre :

— TACOM opérationnel.

Le gros char de combat était en position à environ trois cent cinquante mètres dans une prairie légèrement en surplomb.

— Est-ce que tu reçois mon marqueur ?

L'Exécuteur portait dans une poche une petite balise radio qui émettait en permanence un signal électronique. Un système de repérage et de localisation analysait l'émission dans le char de combat, traduisant de façon précise la position de Bolan sur un écran vidéo.

— On voit clairement ton spot. Tu es en ce moment à hauteur de l'aile gauche de la baraque. Distance au télé : trois cent soixante-cinq mètres.

— Évitez ce secteur et le niveau du premier étage.

— Compris.

— O.K. Compte soixante secondes et envoie la sauce.

— *Roger, Roger !*

Le guerrier interrompit l'émission, fixa le transceiver à son ceinturon et descendit du Bronco.

CHAPITRE XXIII

La situation s'était de nouveau tendue dans la salle de réunion. Coupant grossièrement un exposé qu'il jugeait inutile, Gio, le *capo*, avait pris la parole, fixant tour à tour Hirschbaum et Webb :

— J'suis sûr que tout le monde a compris ce que le général a voulu nous dire. Moi, je pense qu'il est temps que Greg et Clarence nous expliquent ce qui se passe entre eux. Hein, vous croyez pas ? Ils se sont refile une chaude-pisse ou quoi ?

Sa plaisanterie grossière ne fit rire personne mais détermina une réaction hystérique chez Webb :

— La ferme, Gio ! J'en ai ma claque de ces insinuations. Demande plutôt à Greg quel marché dégueulasse il a conclu avec le grand fumier ! Tu ne peux pas nier, Greg, j'ai écouté les conversations que tu as eues avec Bolan...

— Quoi ? rugit Hirschbaum. Mais il est bargeot, ce con ! Tout le monde sait ce qui s'est passé la nuit dernière et comment le salaud est venu me raconter des salades en me collant un pétard sur la tête.

Il désigna son crâne.

— Cette putain de bosse n'est pas venue toute seule. L'ordure m'a assommé après que je l'ai carrément envoyé se faire foutre. D'ailleurs, je n'en ai pas fait un secret...

— Tout le monde sait ce qui s'est passé, rétorqua Gio Piranesi, mais personne ne sait exactement comment ça s'est passé. On voudrait bien que tu nous donnes des précisions !

Rubinstein qui avait réintégré la réunion fit un signe discret à ses hommes qui se raidirent imperceptiblement.

— Écoutez, je...

La sonnerie du téléphone retentit soudain, interrompant Hirschbaum. Clarence Webb sursauta.

— Va décrocher, dit-il en regardant Rubinstein.

Le chef de la garde fit quelques pas rapides et saisit l'appareil mural sans cesser de surveiller la situation. Il demeura un instant immobile, un rictus d'incompréhension sur le visage, puis, posant la main sur le combiné, il déclara d'une voix rauque :

— Un type qui prétend s'appeler Bolan. Il veut vous parler, monsieur Hirschbaum.

Diverses exclamations sourdes jaillirent de l'assistance. Quelqu'un prononça une phrase offusquée où il était question de la sécurité et suggéra nerveusement d'annuler la séance.

— Fermez les volets ! lança un autre.

— Si ce n'est pas une blague à la con, Greg ferait bien d'expliquer tout de suite comment ce tordu a pu savoir où on est !

Hirschbaum se leva, très raide et le visage mauvais, mais Webb le devança, se précipitant vers Ruby à qui il arracha le téléphone des mains et cracha :

— Ouais ! Qui parle ?

— Je n'ai pas envie de répéter deux fois la même chose, fit l'appareil. Je vais vous donner une preuve.

— Bon Dieu, je ne...

Il entendit un claquement sec dans l'écouteur, comme si l'autre avait raccroché brutalement. Tous les regards étaient braqués sur lui. L'atmosphère s'était chargée d'électricité comme si un orage allait éclater.

— Il dit qu'il va donner la preuve qu'il est bien Bolan... Qu'est-ce que tu en dis, Greg ?

Le reste de sa phrase fut étouffé par un sifflement aigu qui se termina dans le vacarme d'une explosion sourde. Les murs tremblèrent. Quelques verres se brisèrent sur les tables et un peu de plâtre se décrocha du plafond.

Des cris effrayés se firent entendre, les hommes encore assis se levèrent brusquement, cherchant hystériquement un abri. Seul Webb restait figé dans une attitude pleine de rage. Il s'empourpra d'un seul coup et hurla :

— Espèce d'enculé ! Ruby, descends-moi ce salaud, nom de Dieu !

Un garde du corps de Hirschbaum avait sorti son arme et la braquait en faisant un va-et-vient rapide, l'air hagard. Son geste fut immédiatement interprété par le Barge qui tenait déjà son .45 ACP et tirait sur le type. Dehors, il y eut une nouvelle déflagration et tous virent la monstrueuse boule de feu qui se développait à une extrémité du parking. Tout de suite après, une rafale se mit à crépiter et les vitres des fenêtres partirent en mille morceaux. Des projectiles s'écrasaient avec des bruits sinistres sur les murs.

L'enfer venait d'entrer dans les lieux et s'abattait sur les gros cannibales qui s'agitaient en tous sens. En quelques secondes, la panique avait transformé le grand salon douillet en pandémonium. Les

conférenciers tentaient en se bousculant de se placer derrière des protections illusoires, fauteuils, battants de portes ou tables renversées.

Le général Haig se tenait à quatre pattes derrière un canapé et criait des consignes que personne n'entendait. Un éclat de verre lui fit une subite balafre sur la joue et il se laissa tomber à plat ventre. Deux gardes du corps de Hirschbaum avaient succombé sous les balles et un soldat de Ruby se tordait de douleur sur le carrelage.

Greg Hirschbaum s'était planqué dans un angle mort, au fond de la salle, et pointait un automatique 7,65 dans la direction de Webb accroupi derrière un vaisselier. Subitement, il eut une vision horrificante. Une silhouette de haute taille et tout de noir vêtue venait de se découper dans le cadre d'une fenêtre aux vitres brisées. Aussitôt, il y eut un étincellement monstrueux qui semblait accroché au bout du canon d'une arme imposante. Une nuée de projectiles criblèrent les murs et le mobilier, s'enfoncèrent dans les corps avec d'horribles bruits mous, tout cela dans un concert de hurlements et de gémissements.

*
* *

Bolan continua d'arroser systématiquement l'intérieur du bâtiment. Auparavant, il avait fait exploser trois spots de lumière, plongeant brutalement dans les ténèbres tout un secteur de la propriété.

À l'extérieur comme à l'intérieur, les porte-flingues de diverses provenances s'étaient jetés les uns contre les autres dès le début des hostilités, et continuaient de s'entretuer dans la plus joyeuse pagaille.

Dans sa vision périphérique, l'Exécuteur aperçut une silhouette qui franchissait une fenêtre, à l'extrémité de la salle. Pivotant vivement, il vit Walter Hyat qui détalait vers une des limousines qui avaient amené les hommes de son escorte. Deux de celle-ci s'y étaient retranchés et tiraillaient sporadiquement, visant des cibles incertaines.

Le concepteur cria quelques mots à leur intention puis se précipita vers la limousine. Bolan attendit qu'il s'y fût abrité avant d'y larguer une grenade explosive à l'aide du M-203. Le gros véhicule s'illumina d'une lueur orange et se renversa sur le côté, écrasant Hyat et ses sbires déjà atteints par la déflagration.

Le M-203 aboya plusieurs fois encore. De gros projectiles de 40 mm explosèrent dans une série de détonations qui s'enchaînèrent pour former un grondement ininterrompu, illuminant le devant de la propriété comme un monstrueux flash à répétition.

Puis une stridulation se fit entendre, précédant une monumentale explosion. L'extrémité opposée du bâtiment s'envola dans un nuage de fumée truffé de flammes. Gadgets et Politicien venaient d'envoyer un nouvel oiseau de feu, une fusée radioguidée, au cône bourré d'explosif, tirée depuis le toit du char de guerre. Un autre missile encore percuta le minibus Econoline qui avait amené une partie des équipes de Rubinstein.

Quatre grenades de 40 mm renforcèrent l'effet destructeur des roquettes en atterrissant sur deux véhicules garés dans le même secteur. Succédant à l'orage des explosions, une kyrielle de petits projectiles de .223 giclèrent en continu du M-16, cisillant des soldats de la mafia, parachevant l'œuvre destructrice du M-203.

Sortant brusquement de l'auberge sinistrée, Ruby le Barge fit quelques pas dans la boue en titubant. Il s'arrêta contre un banc sur le dossier duquel il s'appuya de la main et lança :

— Retranchez-vous ! Retranchez-vous, nom de Dieu ! Décrochez et rabattez-vous sur le camp !

Il était blessé. Blessé au ventre, et il avait certainement aussi perdu une partie de sa raison.

— Négatif ! lui lança Bolan. Ton camp est liquidé. C'est râpé !

Dans la semi-obscurité, Rubinstein se mit à crier à tue-tête :

— Putain, t'as rien compris, Bolan ! Tu t'es fait baiser ! T'es complètement encerclé !

L'Exécuteur lui fit comprendre le contraire en lui envoyant en pleine face une balle tonitruante de .44 magnum. La tête de Ruby le Barge explosa littéralement dans un geyser pourpre. Son corps décapité accomplit deux pas mécaniques et s'effondra dans un éclaboussement de boue teintée de sang.

On n'entendait plus maintenant que quelques coups de feu épars, parfois des cris et des gémissements. L'Exécuteur allait s'élancer à l'intérieur de la maison quand il aperçut une forme humaine qui en sortait, se plaquant contre la façade criblée d'impacts. Quelques pas rapides dans l'ombre lui permirent de reconnaître l'homme qui tentait de s'éclipser. Clarence Webb était mal en point. Il était blessé à un bras, du sang coulait sur son front et dans ses yeux depuis une large estafilade du cuir chevelu.

— N'allez pas plus loin, lui dit Bolan.

— Qui est-ce ? C'est vous, Mike ?

— Oui, c'est moi.

— Aidez-moi ! Je ne vois plus rien, je suis aveugle.

— Négatif. Vous n'avez rien de grave.

— Sortez-moi d'ici, Mike, je vous en supplie...

— Je vais revenir. Restez tranquille.

CHAPITRE XXIV

Délaissant le politicard, il s'introduisit dans la maison, s'immobilisa aussitôt en entendant dans l'obscurité un râle sourd accompagné d'un glissement. En quelques secondes, il atteignit le petit hall où il s'était tenu pour surveiller l'assemblée. Ses yeux accoutumés à l'obscurité, il découvrit Greg Hirschbaum assis sur le carrelage, adossé contre une cloison. Le financier véreux, lui, avait son compte. Plusieurs balles, sans doute des .223, l'avaient touché en plusieurs endroits de la poitrine et des jambes. Mais il était encore animé d'un souffle de vie.

Bolan se pencha sur lui.

— Ça se passe bien pour toi, Greg ?

— Qui... êtes-vous ?

— Bolan. On avait conclu un marché, toi et moi.

— Enfoiré !... Tu crois que tu as gagné ?

— Ouais. Pour toi, c'est terminé.

— T'es vraiment un salaud.

— Pas plus que toi.

— Donne-moi au moins une chance.

— Qu'est-ce que tu me proposes en échange ?

— Fixe toi-même le marché !

— Je t'avais dit qu'il fallait que tu sois coopératif.

Un râle sortit de la bouche ensanglantée de Hirschbaum.

— Je veux coopérer... Tire-moi de là, Bolan.

— À toi d'abord. Qui tient les ficelles de la grosse combine ?

— T'es gourmand, merde !

— Je t'écoute.

— Y en a... plusieurs.

— Vas-y.

— Des gus que tu pourras... jamais atteindre. Ils sont tout en haut.

— Si haut que ça ? ricana l'Exécuteur.

— Oh oui !... Y en a un dans la... la grande baraque blanche, tu

sais ?

— La Maison-Blanche ?

— Ouais.

— T'arrête pas en si bon chemin, Greg. Le nom de ce gus !

Un spasme agita le corps de la crapule. Il grimaça, puis ses lèvres formulèrent quelques syllabes. Bolan se pencha, tendant l'oreille, et le nom qu'il entendit prononcer douloureusement lui fit l'effet d'une main glacée se resserrant sur sa nuque.

Un flot de sang jaillit de la bouche de Hirschbaum dont le corps s'arc-bouta. Il mourut dans un violent spasme et se répandit sur le carrelage.

Les sens en alerte, Bolan escalada vivement l'escalier et s'arrêta net à l'amorce de l'étage. À temps pour esquiver le feu d'un mafioso dont le corps dépassait d'une porte. L'énorme AutoMag tonna deux fois et le buteur fut violemment refoulé en arrière.

Il y en avait un autre à l'intérieur de la chambre, à demi planqué derrière une table renversée. Une ogive de .44 magnum traversa le plateau de la table ainsi que la poitrine du type qui s'effondra dans un éclaboussement pourpre.

Jenny Logan et Warren Brady se tenaient debout dans un angle de la pièce, les traits tendus. Le journaliste se plaça instinctivement devant la jeune femme lorsque Bolan fit irruption dans l'encadrement de la porte. Puis il poussa une petite exclamation.

— Dieu merci ! Vous arrivez à temps.

— Amenez-vous, leur dit l'Exécuteur. On se casse.

Ils le suivirent mécaniquement. Warren Brady marchait en claudiquant sur sa jambe artificielle mais il ne traînait pas.

Au rez-de-chaussée, c'était l'obscurité complète. Bolan passa devant, se guidant d'après la lueur des brûlots qu'il apercevait au-delà des fenêtres.

Il retrouva Clarence Webb à quelques mètres de l'endroit où il l'avait quitté. Le politicien pourri geignait comme une femmelette.

— Venez, lui dit-il en l'attrapant par son bras intact.

Webb ne comprenait pas bien ce qui lui arrivait. Tout ce qu'il attendait, c'était d'échapper au carnage.

À l'instant où ils s'élançaient à travers l'esplanade boueuse, de nouveaux coups de feu retentirent ; deux flingueurs couraient en se retournant de temps en temps pour tirer derrière eux et couvrir leur retraite. L'un d'eux aperçut le petit groupe et voulut braquer un fusil à pompe dans leur direction. Une rafale de .223 lui déchiqueta le torse avant de découper son copain en pointillés.

Ils parcoururent sans autre incident la cinquantaine de mètres qui les séparait du Bronco. Le 4x4 était criblé de balles et d'éclats de toutes sortes, le pare-brise était troué en plusieurs endroits, mais le moteur partit au premier coup de démarreur.

Quelques coups de feu claquèrent encore, puis ce fut le silence.

— Couchez-vous sur la banquette ! lança-t-il, enfonçant l'accélérateur au plancher.

Dès qu'il se fut suffisamment éloigné, l'Exécuteur prit dans sa poche le boîtier de radiocommande, en ôta la sécurité et enfonça successivement les quatre touches rouges.

À moins d'une seconde d'intervalle, les charges de C-4 qu'il avait réparties dans la maison et sur le parking explosèrent dans un monstrueux grondement de tonnerre. Deux grosses explosions quasi simultanées disloquèrent les extrémités de la villa. La partie du bâtiment qui avait été épargnée par les oiseaux de feu se disloqua et des débris de meubles ainsi que des corps démembrés furent violemment éjectés dans la nuit ; l'extrémité de la toiture partit à la verticale, tandis que les deux véhicules piégés se désintégraient dans un fantastique vacarme.

L'Exécuteur donna un coup de volant pour éviter deux cadavres étendus dans l'allée. Il ralentit à peine pour passer l'entrée et accéléra en direction de la route départementale.

Il saisit le transceiver Motorola.

— TACOM !

— O.K., Striker, répliqua Herman Schwarz. On te voit sur l'écran infrarouge. Tu ramènes du monde ?

— Ouais. Notamment une crapule endimanchée qui va pouvoir se mettre à table.

— Quoi ? s'exclama Webb. Qu'est-ce que vous dites, Locker ?

— Ta gueule ! lui lança le journaliste en le repoussant sur la banquette à l'aide de son bras valide.

Le politicien couina puis se tut. Il y eut un rire bref dans le Motorola :

— J'ai cru entendre un miaulement. C'est quoi ?

— Rien. Seulement un parasite, renvoya Bolan sur le même ton. Que dit le radar ?

— À part le bordel que tu as foutu là-bas, tout est calme si l'on peut dire. Mais faut pas traîner, j'ai pas envie de tomber sur les bleus.

— Roger ! Dégagement et repli.

— On ne t'attend pas ?

— Négatif. Restez seulement en contact radio. Le regroupement se fera sur mon signal.

— Roger !

Bolan posa le Motorola à côté de lui et demanda :

— Comment vous êtes-vous fait avoir ?

Ce fut Brady qui lui répondit :

— Jenny m'a finalement convaincu de prendre contact de toute urgence avec le DPD. J'ai garé ma voiture dans Dexter Avenue et nous avons fait le reste du chemin à pied, à cause des embouteillages. Avec ma patte folle, ça a pris un peu de temps. Nous nous sommes fait coincer par quatre types qui ont sauté d'une voiture un peu avant d'arriver chez les flics.

L'Exécuteur avait ralenti avant de parvenir à l'endroit où s'était tenu un barrage, à son arrivée. Mais plus aucun véhicule n'obstruait le chemin, les *soldati* avaient taillé la route.

— Vous êtes une taupe du DPD, Jenny ?

— Pas du tout. Je travaille pour la DIA depuis bientôt trois ans.

— Quel rapport avec le Détroit Police Department ?

— Aucun officiellement. J'avais cependant un contact avec un officier de police.

— Le lieutenant Lance Russel ?

— Comment êtes-vous au courant ?

— Il m'avait laissé entendre qu'un agent sous couverture bossait dans les environs.

— Mon objectif était de remonter jusqu'au sommet de la pyramide à travers Rising Sun. Si vous n'aviez pas fait irruption comme un tank...

— Peut-être seriez-vous morte à l'heure actuelle. Quoi qu'il en soit, vous n'auriez pas abouti à temps, c'était une affaire de quelques jours, quelques semaines tout au plus.

— Je voudrais pouvoir vous contredire, Striker, mais je crois en fait que vous avez entièrement raison.

— En tout cas, bravo pour la comédie.

— Je n'avais pas le droit de me dévoiler.

— Et maintenant ?

— Maintenant, tout est à l'eau. Ou plutôt en feu, rectifia-t-elle en se retournant pour jeter un coup d'œil par la lunette arrière.

La lueur rougeâtre des foyers était encore visible dans la nuit.

— Vous avez fini par savoir ce que signifie Big Bang ? s'enquit-elle

d'un air préoccupé.

— Oui. Vous aurez tout loisir de poser la question à ce type, répondit Bolan. Je vous le laisse.

Webb le charognard gémit, recroquevillé contre la paroi arrière du Bronco.

— Merci, fit-elle du bout des lèvres.

— Tout le plaisir a été pour moi, affirma-t-il avec un sourire ironique. Ne me remerciez pas.

L'Exécuteur négocia dans la boue le virage qui débouchait sur la petite route d'État, tout en se disant que l'affaire du Big Bang n'était pas totalement terminée. Le risque nucléaire était pour le moment enrayé mais il subsistait. Il y avait encore des individus haut placés qui pouvaient faire redémarrer l'opération monstrueuse, des responsables gouvernementaux à l'esprit dérangé capables de tenter un nouveau génocide.

Mais tant que Mack Bolan survivrait, il lutterait de toutes ses forces pour anéantir la vermine infecte de la mafia et ses associés déments.

Le Big Bang n'était pas pour demain. Dieu merci.